2 COUVERTURES : KYLO REN VS LES RÉSISTANTS



STUDIO Ciné live

MAGAZINE

N° 75 DÉCEMBRE 2015

JOHN TURTURRO

VALÉRIE BONNETON

TOM HANKS

ORELSAN

Enquête **US**

QUAND LES ACTRICES S'EN MÊLENT

STAR WARS

LE RÉVEIL DE LA FORCE

LE SCÉNARIO DÉVOILÉ (OU PAS)

TÉMOIGNAGE : « J'AI PASSÉ LE CASTING »

WEB : LE BUZZ CONTRE-ATTAQUE



ÉDITO



ET LA VIE CONTINUE



RETROUVER le chemin du cinéma. Y aller la tête haute. S'asseoir dans un fauteuil. Regarder un film. Tenir une main voisine. Embrasser des lèvres. Sortir de la salle les yeux pleins de rêves et d'étoiles. Aller boire un verre en terrasse. S'engueuler entre amis. Préférer *Le pont des espions* à *Mia madre.* Envoyer balader Lelouch ou le défendre coûte que coûte. Jurer d'y retourner quand sortira *Le nouveau* ou le prochain Tarantino. Ne pas se séparer sur le trottoir et y refaire encore un peu le monde. Se dire au revoir. Et puis non, un dernier verre. Ne jamais se quitter.

Les attentats du 13 novembre ont glacé l'air doux d'un automne finissant. La vie est morte dans un bistrot, dans une salle de spectacle, et, pourtant, elle continue. Ici et ailleurs. Il faut maintenant la repeindre en couleurs. Ça va prendre du temps, mais rien n'arrêtera le cours d'une humanité trop heureuse de voir dans l'altérité, la diversité, le débat, le respect, la seule façon d'avancer dans la bonne direction.

Pour faire ce beau voyage, la culture en général et l'art en particulier ont leur mot à dire. Donc le cinéma. D'abord, parce que c'est un lieu de rassemblement. Un lieu où elle et lui se retrouvent. Au pluriel. Un lieu où le rire s'affiche, un lieu où les pleurs s'accrochent à d'autres larmes, un lieu où le frisson fait du bien, un lieu où la curiosité se tient toujours éveillée. Ensuite, parce qu'un film est à la fois la découverte d'un monde et l'apprentissage de soi.

Il ne faut pas se raconter des histoires : l'époque tremble de toutes parts. Et pourtant si : il faut se raconter des histoires. Voilà le paradoxe de la nature humaine, qui cherche la vérité mais aime aussi plonger dans les eaux agitées de l'imaginaire. Autre beau paradoxe : le cinéma est une réalité et une illusion, il est Lumière et Méliès, il est le témoignage d'une époque et le creuset des pulsions.

Je ne sais toujours pas, même après avoir lu Edgar Morin, *Oui-Oui,* André Bazin et *Martine à la plage,* à quoi sert le cinéma. A-t-il une fonction cathartique, sublime-t-il le réel, joue-t-il d'un effet miroir, empêche-t-il le passage à l'acte, donne-t-il envie d'aimer, de courir pieds nus ou de porter une boucle d'oreille, de ressembler à l'Agent X27 ou à James Bond, de coucher avec Tom Hardy ou de sourire à Anaïs Demoustier, de partir en vacances avec Will Ferrell, de consoler Catherine Deneuve ? Je prendrais bien le tout, finalement.

Je sais aussi que le cinéma m'aide à vivre. Comme, pour d'autres, la musique, la peinture ou un match de foot. Qu'il me rend heureux et qu'il m'énerve. Qu'il m'amuse et qu'il m'instruit. Qu'il me donne le goût du partage.

En un mot comme en une phrase : il m'ouvre les yeux. ■

Éric Libiot, directeur de la rédaction

P. S. : en couverture ce mois-ci, *Star Wars : le réveil de la Force.* Film invisible jusqu'à la veille de sa sortie en salle. Nous avons dérogé à notre règle de ne mettre en couverture que les films que nous défendons. Mais l'événement planétaire fait, pour une fois, le larron.

CYRUS CORNUT/DOLCE VITA/PICTURETANK-DHAMANE

STUDIO Ciné Live

SOCIÉTÉ ÉDITRICE
Groupe Altice Média, SA au capital de 47 150 040 €. Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75 009 Paris. Tél. : 01 75 55 10 00. RCS Paris 552 018 681.
Président-directeur général : Marc Laufer. **Directeur de la publication :** Christophe Barbier. **Directeurs généraux délégués :** Christophe Barbier, François Dieulesaint. **Secrétaire général :** Richard Karacian. **Principal actionnaire :** Altice Média Group. **Commission paritaire :** 0619 K 89892. Dépôt légal : novembre 2015. N° ISSN : 1969-9441. Photogravure : Roularta Publishing/Groupe Express Roularta. Impression : Roularta Printing (Meiboomlaan 33, 8 800 Roeselare Belgique). Distribution : Transport Presse. 3,90 €. Novembre 2015.

RÉDACTION
Directeur de la rédaction : Éric Libiot. **Directeur artistique :** Michaël Cambour. **Rédacteurs :** Thomas Baurez, Sophie Benamon. **Première secrétaire de rédaction :** Constance Cadoux. **Avec :** Thierry Cheze. **Ont participé à ce numéro :** Sandra Benedetti, Virginie Blanc, Olivier Bonnard (correspondant USA), Pomme Célarié, Julie Chapeau, Laurent Djian, Richard Garreau, Igor Hansen-Love, Julien Jouanneau, Fabrice Leclerc, Valentin Pimare, Olivier Rajchman, Pierre Serisier, Véronique Trouillet.
E-mail : initiale prénom collée au nom@studiocinelive.com
23, rue de Châteaudun 75 308 Paris Cedex 09
Tél. : 01 75 55 10 00 E-mail : redaction@studiocinelive.com

MANAGEMENT ET PUBLICITÉ
Directeur commercial pôle news culture : Pierre-Étienne Musson. **Directrice de la publicité :** Caroline Ferreira-Pages (44 57). **Directrice de clientèle :** Pauline Luigi (44 53). **Directrice de la publicité nouveaux médias :** Maude Menant (50 37). **Directrice de la Fabrique à idées :** Constance Bucaille. **Directrice développement international :** Alice Macpabro. **Directeur de la fabrication :** Pascal Delépine (11 84). **Chefs de fabrication :** Laurence Bideau (12 14), Marie-Christine Pulejo. **Comptabilité :** Gilles Hervo. **Vente au numéro :** Sophie Guérouazel avec Estelle Collard. Ligne verte diffuseurs/dépositaires : 0800 42 32 22. Fax : 01 75 55 13 03. **Abonnements :** 01 70 37 31 54.

Encart «Salon du travail» asilé sur une sélection d'abonnés Paris RP.



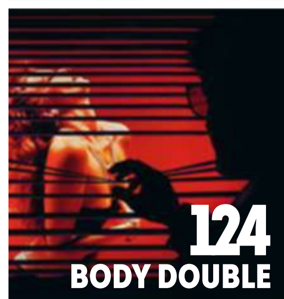
SOMMAIRE

NUMÉRO 75
DÉCEMBRE 2015















STUDIO Ciné Live — Couvertures Star Wars : Lucas Film 2015

PROCHAIN NUMÉRO EN KIOSQUE LE MERCREDI 13 JANVIER

LUCAS FILM 2015 - LEA CRESPI/PASCO - PHILIPPE QUAISSE/PASCO-PARAMOUNT - RUE DES ARCHIVES/BCA - GEORGE HOLZ



SPIELBERG ET LUCAS TOUJOURS AU TOP

PAR RAPPORT À NOS DÉBUTS, TU CROIS QU'ON FAIT DE MEILLEURS FILMS ?

JE DIRAIS QU'ON DÉLÈGUE BEAUCOUP MIEUX.

HOOLLYWOO

A.I.

1941

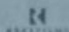
KAK.

RÉCIFILMS PRÉSENTE

LE NOUVEAU

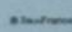
UN FILM DE RUDI ROSENBERG

REPHAËL GHRENASSIA JOSHUA RACCAH GÉRALDINE MARTINEAU
JOHANNA LINDSTEDT GUILLAUME CLOUD ROUSSEL AVEC LA PARTICIPATION EXCEPTIONNELLE DE MAX BOUBLIL












LE CERCLE NOIR

LA MEILLEURE COMÉDIE DE CETTE FIN D'ANNÉE

LE FIGARO MAGAZINE

DRÔLE, SINCÈRE EXTRÊMEMENT BIEN VU CE FILM POUR ADOS ET PARENTS VA CARTONNER EN SALLES. IL LE MÉRITE

TÉLÉRAMA

FOUS RIRES GARANTIS



STUDIO CINÉ LIVE

LE 23 DÉCEMBRE AU CINÉMA

CANAL+



STUDIO Ciné Live

MINUTEBUZZ





Tom HANKS

LE GRAND ENTRETIEN

Dans ***Le pont des espions,*** sa quatrième collaboration avec Spielberg, Tom Hanks interprète un avocat d'assurances obligé de défendre un agent secret russe au temps de la guerre froide. Une histoire vraie qui affiche les grands préceptes de la démocratie américaine. Érudit et précis, le héros de *Forrest Gump* saisit le prétexte de ce film pour parler de l'état du monde. Et de cinéma.

✖ **PROPOS RECUEILLIS PAR** SOPHIE BENAMON, ENVOYÉE SPÉCIALE À NEW YORK


PRESSE

«On est dépendant de l'image qu'on projette. Si on ne peut pas le supporter, il vaut mieux changer de métier.»

Tom Hanks : Nous nous sommes sûrement déjà rencontrés, mais ça fait un moment que je n'ai pas fait de promo. Enfin, nous voilà. Pour parler d'un film d'adulte pour les adultes.

Votre film m'a beaucoup intéressée…

C'est gentil, mais vous n'êtes pas obligée. Si vous n'avez pas aimé le film, ce n'est pas grave.

Il se déroule en pleine guerre froide, au milieu des espions, et pourtant on est loin de *James Bond*… Est-il fidèle au souvenir que vous aviez, enfant, de cette période ?

La guerre froide était mon quotidien. De mes 5 ans – en 1961 – à mes 15 ans, j'ai eu la sensation qu'on en parlait tous les jours. À l'école, on nous apprenait à avoir peur des Soviétiques. La mappemonde de la salle de classe montrait cet immense pays coloré en rouge vif où s'étalaient les lettres U.S.S.R, devenues pour nous les symboles du mal. Tous les jeux auxquels nous jouions mettaient en scène notre combat contre les Soviétiques. Tous les jours aux infos, on entendait parler d'hommes aux propos inquiétants, tels qu'Alexis Kossyguine, Khrouchtchev, Brejnev… On devait gagner la bataille pour les valeurs que défendaient les États-Unis. Des séries comme *Agents très spéciaux* et *Mission : impossible* avaient construit leur succès sur cette guerre des deux mondes. J'ai grandi avec l'idée qu'une troisième guerre mondiale était inévitable. On en voyait d'ailleurs des versions «fantasy» dans *La quatrième dimension* ou *Au-delà du réel.* Et puis la guerre du Vietnam a commencé et on nous a raconté que c'était la suite de la même histoire : il n'y avait pas de différence entre les communistes au Nord-Vietnam et un communiste en Pologne.

Est-ce encore pertinent d'évoquer la guerre froide aujourd'hui ?

Quand on voit le comportement de Poutine, on ne peut pas s'empêcher de penser que la guerre froide n'est pas terminée. Je viens de l'entendre à la télé expliquer que les puissances occidentales, et particulièrement les États-Unis, étaient responsables du fait que l'Ukraine voulait devenir indépendante. Il parle même de conspiration mondiale. Il a aussi expliqué que l'effondrement du bloc soviétique a eu pour conséquence de jeter des millions de Russes hors des frontières de la Russie. Je rêve ou c'est une excuse pour envahir la Lettonie ! On est toujours sur la corde raide. Mais on a d'autres problèmes en plus, depuis que le terrorisme s'est propagé dans le monde.

D'où vous vient votre passion pour la politique et l'Histoire ?

J'aime me considérer comme un étudiant perpétuel en toutes choses. Pour moi, l'Histoire est la mémoire de ces petits moments, où des personnes doivent faire des choix dont leur vie va dépendre. Ce qui m'intéresse, c'est de déconstruire les mythes. J'ai pu le faire avec des séries que j'ai produites comme *John Adams* [deuxième président des États-Unis, NDLR] ou *Frères d'armes* [sur le débarquement en Normandie, NDLR]. C'est avec la chute du mur de Berlin, en 1989, que ma vision du monde a réellement changé. La vie n'était plus aussi simple, ni aussi manichéenne. *Le pont des espions* déconstruit la mythologie codifiée de l'espionnage. On est dans une histoire à la John le Carré, dont je n'avais pas entendu parler. Mon personnage passe six jours à Berlin, en 1961, au moment de la construction du mur, pour un échange entre espion américain et espion soviétique. Et pourtant, ces six jours n'ont rien de particulièrement cinématographique. Dans la plupart des moments clés, il ne se passe rien : on attend qu'un téléphone sonne, qu'une information arrive, qu'une voiture apparaisse. Cela permet au public d'aujourd'hui de se demander quelle serait son attitude dans les mêmes circonstances. James Donovan, l'avocat que j'interprète, a demandé à défendre devant la Cour suprême son idée d'un procès équitable. Ces propos ont été filmés, vous pouvez les retrouver sur YouTube. Son discours est irréfutable : «Vous ne pouvez pas exécuter Rudolf Abel [l'espion soviétique, NDLR] pour trahison. Seul un Américain peut être considéré comme un traître à sa patrie. Or, Rudolf Abel n'est pas un Américain. C'est un type qui a été engagé comme espion. C'est un patriote, même. Nous avons aussi des espions en Russie. Et si vous voulez donner l'exemple, il faut garder Rudolf Abel en vie.»

En vous confiant le rôle de l'avocat prêt à défendre l'adversaire soviétique, Steven Spielberg triche un peu puisqu'il mise sur votre image de «bon Américain» pour que le public soit de votre côté…

Oui, mais je ne suis pas là pour jouer un type sympa que tout le monde va aimer et qui gagne à la fin. Le public va se dire : «Il a raison, ça ne peut pas être autrement. Chaque être humain a le droit d'être défendu.» C'est cette conviction qui m'a fait accepter de faire le film.

Êtes-vous à l'aise avec cette image de gentil gars qui vous colle à la peau ?

C'est comme ça, on est dépendant de l'image qu'on projette. Si on ne peut pas le supporter, il vaut mieux changer de métier. J'ai joué une pièce à Broadway où je trompais ma femme, je buvais des quantités astronomiques d'alcool, je me droguais, je jurais, et on me disait : «Tu joues un type tellement bien.» Juste parce qu'à la fin, je meurs d'un cancer ! Certains acteurs parviennent à rester très mystérieux, comme Daniel Day Lewis. En ce qui me concerne, ce qui a marqué les gens, c'est un peu le même genre d'histoires auquel, j'avoue, je suis très sensible. Je pense qu'un bon film se résume toujours à une prise de décision où le héros se demande ce qui est juste. J'aime les dilemmes moraux…

En effet, vous jouez souvent l'homme qui résiste ou celui qui défend un idéal… Le message de ce film, justement, n'est-il pas trop idéaliste ?

En quoi est-ce idéaliste de dire que notre meilleure défense est de montrer au monde ce que nous sommes ? Vous êtes en train de me dire que les Pères fondateurs des États-Unis, John Adams, Thomas Jefferson, John Hancock et tous ces gens qui ont signé la Déclaration d'indépendance de 1776

FILMO

1994 *Forrest Gump*
1998 *Il faut sauver le soldat Ryan*
2001 *Seul au monde*
2003 *Arrête-moi si tu peux*
2004 *Le Terminal*
2006 *Da Vinci Code*
2011 *Extrêmement fort et incroyablement près*
2013 *Capitaine Phillips*

«La saga *Da Vinci Code*, ce sont mes films de superhéros à moi.»

et ont ensuite imaginé la Constitution étaient naïfs et irréalistes ? Je ne le pense pas. C'est la première fois dans l'histoire du monde qu'ont été codifiés et écrits, noir sur blanc, les droits de l'homme. Ce qui nous oblige à les respecter tous les jours, aussi longtemps que nous serons en république. La vraie question qu'il faut se poser, à la fin de la journée, c'est celle du sens. Prenez ce qui s'est passé à Paris : si des gens sont prêts à tuer pour défendre un dieu, alors les règles ont changé. Et si les règles ont changé, qui les écrit ? Qui finissons-nous par suivre ? Les règles sont-elles toujours écrites par les hommes ?

Peut-on défendre son ennemi aujourd'hui ?

Si l'un des huit terroristes qui sont montés dans les avions qui ont foncé dans les tours du World Trade Center avait survécu, il aurait sans doute été compliqué de lui faire un procès équitable. On peut se dire que ces gens sont volontaires pour mourir, quoi qu'il arrive. Ils méprisent la vie humaine. Mais on entre là dans un domaine qui s'éloigne de la problématique du film de Steven Spielberg. On ne peut pas comparer la guerre froide et ce que l'on vit aujourd'hui avec Daesh. Et on ne peut certainement pas encore en faire des films.



Néanmoins, Steven Spielberg met en scène la torture du prisonnier américain d'une manière qui n'est pas sans évoquer les récits sur la prison de Guantanamo…

Vous savez, c'est un moyen de torture qui n'a pas été inventé à Guantanamo. Mais je comprends votre point de vue. Une nation se définit par ses actions. De quel côté sommes-nous si nous utilisons la torture ? Nous ne sommes pas très éloignés du KGB, de la Stasi et des islamo-fascistes lorsqu'on agit ainsi. Je ne sais pas s'il y a encore des actes de torture à Guantanamo, mais il y a certainement des prisonniers et s'ils sont innocents, ils doivent être relâchés. Mais s'ils sont coupables, je ne sais pas ce qu'on doit en faire. Les réponses sont bien au-delà de mes compétences.

Rares sont les acteurs qui acceptent de parler politique. Pour revenir au cinéma, comment faites-vous pour résister aux films de superhéros ?

La saga *Da Vinci Code,* ce sont mes films de superhéros à moi. Je n'ai pas d'armure à la Iron Man, ni de mitraillette, et je ne saute pas d'un hélicoptère, mais j'y incarne une sorte de super prof. Le problème de ces blockbusters, c'est qu'ils sont sans surprises. On sait déjà qui va gagner à la fin et que les superhéros ne seront jamais tués. Je n'éprouve aucun frisson lorsqu'ils sont en danger parce que je sais bien que la fille ne va pas tomber du toit, vu que c'est la star. Attention, je ne dénigre rien, ces films sont produits et réalisés par des gens bien, les performances des acteurs sont bonnes, mais ce n'est pas le genre de choses que j'aime voir au cinéma.

Qu'est-ce que vous aimez ?

J'ai grandi avec *Le plus sauvage d'entre tous* [western de Martin Ritt avec Paul Newman, 1963, NDLR], *La nef des fous* [histoire d'amour et d'aventure de Stanley Kramer avec Vivien Leigh et Simone Signoret sur le voyage d'un navire, 1965, NDLR], et *2001, l'odyssée de l'espace* [Stanley Kubrick, 1968, NDLR]. Quand j'ai commencé à m'intéresser au cinéma, à 13-14 ans, tous les films que je voyais parlaient d'adultes, ayant des problèmes d'adultes. Certains étaient un peu fantaisistes comme les *James Bond,* mais la plupart étaient très sérieux. *Taxi Driver* était mon film préféré. On est vraiment très loin de tout ça aujourd'hui. Certains films traitent de ces sujets de temps en temps et sont récompensés aux Oscars ou dans les festivals. Je ne me plains pas. Chacun sait ce qu'il va voir quand il s'assoit dans une salle de cinéma. ■

LE PONT DES ESPIONS De Steven Spielberg • Avec Tom Hanks, Mark Rylance… • Sortie : 2 décembre

PRESSE

UN DES PLUS GRANDS FILMS DE L'ANNÉE.

TÉLÉRAMA



SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

GABRIEL BYRNE ISABELLE HUPPERT JESSE EISENBERG

BACK HOME

APRÈS OSLO, 31 AOÛT, LE NOUVEAU FILM DE JOACHIM TRIER

un événement Télérama arte STUDIO Ciné Live ELLE

LE 9 DÉCEMBRE

SENSCRITIQUE memento films france info



UN SUPER ANTIHÉROS

APPARU DANS LE COMIC BOOK MARVEL *The New Mutants,* Deadpool est l'antihéros trash et déjanté par excellence. Ex-militaire devenu mercenaire et doté d'un humour noir à toute épreuve, il possède le même pouvoir d'autoguérison que son grand ennemi Wolverine. Et c'est d'ailleurs dans *X-Men Origins : Wolverine* qu'il avait fait sa première apparition au cinéma, sous les «traits» de Ryan Reynolds. Sept ans plus tard, le voici héros d'un film à lui tout seul, toujours incarné par Reynolds, sur un scénario du duo Rhett Reese-Paul Wernick qui a déjà œuvré avec bonheur sur *Bienvenue à Zombieland.* Responsable des effets visuels de *Scott Pilgrim,* Tim Miller fera à cette occasion ses débuts de réalisateur, après que Roberto Rodriguez a été un temps pressenti. Résultat des courses le 10 février. ■ **T.C.**

20TH CENTURY FOX



LE REPOS DES GUERRIÈRES

RÉVÉLÉE IL Y A CINQ ANS par *Dix-sept filles,* les sœurs Delphine et Muriel Coulin reprennent du service avec *Voir du pays,* l'adaptation du roman écrit par Muriel, chez Grasset en 2013. Soko *(Augustine)* et Ariane Labed *(Fidelio, l'odyssée d'Alice)* tiennent les rôles principaux : deux jeunes militaires partant trois jours dans un bel hôtel de Chypre pour tenter d'évacuer la tension du front afghan où elles sont en poste. *Voir du pays* raconte la difficulté de se libérer de la violence, quand elle hante le quotidien, et réunit, autour du duo féminin principal, Karim Leklou *(Coup de chaud),* Jérémie Laheurte *(La vie d'Adèle)* ou encore Ginger Roman (la fille de Catherine Ringer et Fred Chichin, découverte dans *Bas-fonds,* d'Isild Le Besco). Sortie prévue courant 2016. ■ **T.C.**

JÉRÔME PRÉBOIS/ARCHIPEL





ON TUE PLUS QUE DEUX FOIS

Bond a souvent dégainé son permis de tuer. Résultat : 362 morts. Une vidéo compile toutes ses victimes, Spectre exclu, confirmant une règle : ne jamais chercher des noises à 007. À voir sur la chaîne YouTube Auralnauts.



RAS-LE-BOL SUR LA 34E RUE

Des riverains de New York ne supportent plus leurs rues bloquées par des tournages. Pour protester, ils affichent des fausses annonces de tournage, comme Le Parrain 4, Annie Hall 2. Photos sur jasoneppink.com



PSYCHOSE GARANTIE

La prouesse technique du montage de la chaîne YouTube Gump Studio donne le vertige : les personnages des films de Kubrick envahissent ceux de Hitchcock avec James Stewart. Il en a encore des sueurs froides.



POPCORN GARAGE, LE FABULEUX CONTRÔLE TECHNIQUE DES CINÉPHILES

LE PRINCIPE DE CE JEU ENSORCELANT EST SIMPLE : TROUVER 66 TITRES DE FILMS À PARTIR DE 66 OBJETS. 66 RAISONS DE DEVENIR FOU.

✖ PAR JULIEN JOUANNEAU

CE JEU FAIT TOURNER en bourrique les cinéphiles depuis trois mois. Plus d'1 million de vues, de «Hongrie, Belgique, États-Unis, Espagne, Argentine et Brésil et même Groenland, c'est complètement fou !», s'étonnent les créateurs de PopCorn Garage, Romain Zitouni et Priska, deux grands fans du cinéma 80's, de Mickael Jackson et des sneakers Jordan. Le principe de ce jeu, qui a mis plus de trois ans à voir le jour, est devenu aujourd'hui «une véritable communauté» : sur l'écran, l'image d'un garage vieillot, véritable musée du cinéma abandonné au bord de la route 66, dans lequel des objets liés à des films prennent la poussière. À l'internaute d'y faire le ménage et de nommer le long métrage attaché à chaque objet. «Le 8 octobre, on a partagé un simple post Facebook afin d'annoncer enfin la mise en ligne du projet. En 24 heures, 15 505 utilisateurs uniques ont joué, en deux jours, on atteignait quasiment 100 000 ! Ce qui arrive dépasse toutes nos attentes.» Rançon du succès : les cinéphiles deviennent accrocs, et le manque surgit une fois le jeu résolu. Encore faut-il y parvenir. Si certains titres s'avèrent faciles à dénicher, d'autres requièrent une concentration cinématographique totale. Et pour cause, des pièges sont dissimulés, à l'instar du masque de Casper, qui ne symbolise pas du tout le film *Casper*, le gentil fantôme. Un indice : il fait référence au personnage qui le porte dans un autre film… Mais si, vous voyez… N'hésitez pas non plus à zoomer, lever les yeux au plafond, et les laisser traîner dans les coins. Si vous finissez dans une impasse, les solutions sont un peu partout sur YouTube. Dépêchez-vous, car bonne nouvelle, «il y aura une suite, déjà en réflexion. Avec l'envie de rendre encore plus fous les cinéphiles du monde entier». Le chemin de la gloire. ■



LES TWEETS DU MOIS

@rmncdt **Joseph Gordon-Levitt dans The Walk, est-ce qu'on peut dire qu'il lévite ?**

@BobKlepto **Il était super sympa Crimson Peak, on a vu les fesses de Loki.**

@Fabien_v31 **Les découvertes inutiles d'octobre : De l'eau sur Mars, De l'oxygène sur Tchouri, Aladin le film.**

@CineMorgan **Se prendre trois claques cinématographiques en un week-end c'est juste le bonheur total ! Merci Seul sur Mars, Mon Roi et Pan.**

@3Moopydelfy **Les mômes mal élevés accompagnés d'adulte pas plus polis. La plaie. La séance de Belle et Sébastien va être folklo.**

Brèves



QUOTIENT CINÉMATOGRAPHIQUE
Trouver le titre d'un film à partir d'une seule image. Le site Playbuzz propose ce test grandeur nature, avec 99 captures d'écran à identifier. Au premier abord facile, mais il faut rester concentré…

EN NOTRE FAVEUR
Des erreurs de script, réplique, ou d'interprétation sont parfois conservées par les réalisateurs. Sur sa chaîne YouTube, Screenrant en liste dix mémorables, présentes dans le montage final.

POPCORN GARAGE - AURALNAUTS - JASONEPPINK - GUMPSTUDIO - PLAYBUZZ

Alien 5* avance, puis recule, car le calendrier de tournage dépend de la suite de *Prometheus,* signée Ridley Scott, *Alien : Paradise Lost.



GIRL POWER

INÉGALITÉ SALARIALE, SEXISME, DISCRIMINATION À L'EMBAUCHE… CELA VA DONC SI MAL POUR LES FEMMES À HOLLYWOOD ? ✖ PAR OLIVIER BONNARD

Il y a eu des signes avant-coureurs. Le discours militant de Patricia Arquette aux Oscars, en février dernier, pour l'égalité des salaires, qui fit se lever comme un seul homme Meryl Streep, Jennifer Lopez et Shirley McLaine. Le tweet vengeur de Rose McGowan, en mai, qui dénonçait le caractère sexiste des instructions reçues pour passer le casting du nouveau film d'Adam Sandler («Le port de soutien-gorge push-up est encouragé, de même que le legging moulant») – et qui lui a valu d'être débarquée par son agent. Ou encore le discours enflammé, en septembre, d'Emma Watson à l'ONU.

Mais c'est le papier de Jennifer Lawrence dans Lenny, la newsletter féministe de Lena Dunham, qui a provoqué l'embrasement de la blogosphère. Une courte tribune intitulée «Pourquoi est-ce que je gagne moins que mes partenaires masculins ?» «Toute la journée, raconte J. Law, j'entends des hommes donner leur opinion, et quand je donne la mienne, exactement de la même manière, c'est vécu comme une agression. Marre d'essayer de trouver la façon "adorable" d'exprimer mon opinion.» Il s'avère que celle qui joue Katniss est aussi une rebelle à la ville.

QUESTION DE MODE

Pauvre petite fille riche, ont grincé les machos. De quoi se plaint-elle, la star de *Hunger Game*, qui fait partie des actrices les mieux payées ? Elle se plaint de ce que, justement, même archi-bankable, elle reste moins bien rémunérée que ses partenaires masculins. C'est sur son nom à elle que s'est monté *American Bluff*, dans la foulée de son Oscar. Mais c'est Christian Bale, Bradley Cooper et Jeremy Renner qui ont touché le plus d'argent, comme l'a révélé le piratage des emails de Sony.

Vu de l'extérieur, pourtant, on pourrait jurer que tout ne va pas si mal pour les femmes. Il y a de la place pour les filles dans la comédie, désormais. Melissa McCarthy *(Spy, Les flingueuses)* est une star, et Amy Schumer *(Trainwreck)* est bien partie pour connaître la même ascension. Toutes deux se sont engouffrées dans la brèche ouverte par *Mes meilleures amies*, il y a quatre ans. Et puis, la dernière mode, à Hollywood, n'est-elle pas au reboot au féminin (*gender swap*) ? On attend ainsi un nouveau *Ghostbusters* 100 % girly, et un *Ocean's 11,* où Sandra Bullock remplacera George Clooney. Sauf que ce n'est que cela, justement : une mode. «De plus, note Jessica Kiang, d'*IndieWire,* il sera intéressant de voir, si les actrices sont effectivement moins bien payées que les acteurs, combien cette mode permettra aux studios d'économiser.»



METROPOLITAN FILMEXPORT

Les chiffres, eux, ne mentent pas. En août dernier, une étude publiée par USC Annenberg révélait qu'entre 2007 et 2014, les femmes n'ont représenté que 30,2 % des personnages parlants des 100 films américains ayant généré le plus de recettes, et moins d'un quart des personnages principaux sur lesquels s'appuie l'intrigue. Ce qui est logique. D'après cette même étude, moins de 2 % de ces films ont été réalisés par des femmes. À la demande de l'ACLU (American Civil Liberties Union), en mai dernier, le gouvernement a d'ailleurs commencé à fourrer son nez dans les méthodes d'embauche d'Hollywood. Depuis octobre, la EEOC (Equal Employment Opportunity Commission), une commission fédérale, interroge des réalisatrices sur les discriminations qu'elles ont pu subir. L'enquête pourrait déboucher sur un recours collectif contre les studios et les chaînes de télé.

Mais le sexisme d'Hollywood ne s'exerce pas uniquement contre les réalisatrices. Toujours selon l'étude d'USC, les femmes ne représentaient que 11,2 % des scénaristes, et 18,9 % des producteurs. Geena Davis, la supernana de *Thelma et Louise*

E.T. orphelin. Melissa Matheson, la scénariste du film de Spielberg, est morte le 4 novembre à l'âge de 65 ans.

ou d'*Au revoir, à jamais*, n'est pas surprise. «Après *Thelma et Louise,* on a dit que l'impact du film allait tout changer. Et puis qu'on allait voir un tas de buddy movies au féminin, se souvient-elle. La vérité, c'est que ça n'a rien changé.» Selon Geena Davis, qui a fondé en 2006 un institut de recherches sur la représentation des femmes au cinéma et à la télévision, «le ratio entre personnages féminins et masculins reste inchangé depuis 1946 ! Il est temps que l'aiguille bouge enfin». ■

DÉPÊCHES AMÉRICAINES



CELUI QUI COMPTE EN MILLIARDS

···➜ C'EST FINALEMENT DAMIÁN SZIFRON, le réalisateur argentin des *Nouveaux sauvages*, qui réalisera *L'homme qui valait trois milliards*, adaptation de la série télé culte, avec Mark Wahlberg dans le rôle-titre. ■

MARION + BRAD...



···➜ MARION COTILLARD et Brad Pitt réunis pour la première fois à l'écran : ce sera pour les besoins d'un thriller romantique sur fond de Seconde Guerre mondiale, signé Robert Zemeckis. ■

INFIDÈLEMENT VÔTRE



···➜ TREIZE ANS APRÈS *INFIDÈLE*, Adrian Lyne reprend du service avec *The Silent Wife,* un thriller psychologique, où Nicole Kidman jouera une épouse bafouée. ■

TOMMASO BODDI/GETTY IMAGES/AFP - RUE DES ARCHIVES/IPA/PICTURE ALLIANCE - MICHAEL GERMANA/RUE DES ARCHIVES/BCA

LE BILLET D'HUMEUR

D'OLIVIER BONNARD

TICKET À TOUT PRIX

Pauvre J.J. Abrams. Franchement, je plains le garçon. De loin, on pourrait penser que le réalisateur a hérité d'un job de rêve : réaliser le nouveau *Star Wars,* quoi de mieux, quand on est un geek qui a biberonné aux films de Spielberg et Lucas ? En fait, Abrams a signé pour une mission suicide. Il ne peut que décevoir. Il est condamné à échouer. De mémoire de cinéphile, on n'a jamais vu une telle attente autour d'un film ; attente savamment entretenue par les services marketing de Disney. Il y a eu le premier teaser, en novembre 2014. Puis le second, en avril dernier. Celui où Harrison Ford dit «Chewie… We're home.» Frissons garantis. De quoi préparer le terrain au «May the 4th Be With You», la Journée Star Wars, tous les 4 mai. Et surtout au «Force Friday» du 4 septembre, jour béni où fut dévoilé le merchandising lié au nouveau film, jouets pour chien inclus. Recettes US prévues : un milliard de dollars.

La pression est encore montée d'un cran avec la bande-annonce officielle, présentée le 19 octobre. Elle est venue confirmer la très bonne impression générale, celle d'un retour aux sources de la mythologie *Star Wars,* avec passage de témoin entre l'ancienne et la jeune génération, et



effets spéciaux mécaniques. Un nouvel espoir, qui viendrait balayer le souvenir cuisant de la deuxième trilogie, et réparer une saga sinistrée par son propre créateur. Le plan a culminé avec la prévente de tickets qui a planté les serveurs de Fandango, Alamo, ou encore AMC. Excellent pour le marketing, ça aussi ! Depuis, on a appris qu'EuropaCorp a noué un partenariat avec Air France pour permettre aux Jedis les plus impatients, ou à ceux qui n'ont pas réussi à décrocher une place pour le premier jour, d'aller voir le film en France, où il sort deux jours avant la sortie US. Pour la modique somme de 1 400 dollars, le fan pourra ainsi le découvrir au multiplexe de Besson, à Tremblay, Seine-Saint-Denis. Ça fait rêver, non ? Je ne me moque pas, notez. Le 18 décembre, je serai moi aussi au cinéma, dans la salle IMAX du Mann's Chinese Theater, mon popcorn sur les genoux, les yeux écarquillés. Mais après l'ivresse, attention la gueule de bois. ■



TARENTINO BOYCOTTÉ

···➜ LES PLUS IMPORTANTS SYNDICATS de police américains ont appelé au boycott du prochain film de Quentin Tarantino, *Les huit salopards*, après les propos du réalisateur lors d'une manif contre les brutalités policières à New York, le 24 octobre. Le réalisateur avait qualifié les policiers de «meurtriers». ■

Un remake de *Memento,* réalisé par Christopher Nolan en 2000, est en préparation à Hollywood.



en projet

UN PREMIER FILM DE SUPERHÉROS… FRANÇAIS

DOUGLAS ATTAL A PROFITÉ DU PREMIER COMIC-CON PARISIEN POUR PRÉSENTER SON PROJET D'UNE AMBITION FOLLE, *COMMENT JE SUIS DEVENU SUPERHÉROS,* QUI Y A REÇU UN ACCUEIL ENTHOUSIASTE. RÉCIT.

✖ PAR THIERRY CHEZE

POUR LES GEEKS FRANÇAIS, le 23 octobre 2015 restera à jamais le jour de l'ouverture du premier Comic-Con parisien, un événement que Douglas Attal *(Radiostars),* dingue de comics, a choisi comme rampe de lancement de son ambitieux projet de premier long. Un film de superhéros… made in France, adapté de *Comment je suis devenu un superhéros,* de Gérald Bronner. L'histoire du dernier superhéros à l'ancienne dans un monde où ses congénères, devenus people, ont oublié le sens de leur mission : «Un colosse aux pieds d'argile travaillant pour la police, qui a du mal à utiliser ses superpouvoirs lui donnant la capacité de rendre n'importe quel objet ou lui-même très léger ou très lourd», explique Douglas Attal. Réaliser un film de superhéros en France, et en français, a tout du défi impossible. Le réalisateur a cependant mis tous les atouts de son côté. D'abord, en mêlant des contributeurs d'univers différents au scénario : Cédric Anger *(La prochaine fois je viserai le cœur),* Romain Lévy *(Radiostars)* et Charlotte Sanson (adaptatrice pour la télé de la BD *Pilules bleues*). Mais pour convaincre des investisseurs, il faut des images. Alors il a tourné un teaser «pour donner à voir l'univers qu'on souhaite développer», poursuit-il, et l'a présenté pour la première fois au public lors du Comic-Con. Le tout suivi d'un débat avec son père Alain Attal *(Mon Roi),* qui le produira, Gérald Bronner et Charlotte Sanson. «L'intérêt des spectateurs a été bien au-delà de nos attentes», conclut Douglas Attal. Prochaines étapes : budgéter le film en comptabilisant le nombre de plans avec effets spéciaux et finaliser le casting. To be continued donc… dans *Studio Ciné Live.* ■

FESTIVAL

ÉCLATS DE RIRES À L'ALPE D'HUEZ



C'EST BON DE RIRE PARFOIS… et sans doute plus que jamais dans ces temps tragiques. L'édition 2016 du Festival du film de comédie de l'Alpe d'Huez – dont *Studio Ciné Live* est partenaire – s'y emploiera du 13 au 17 janvier. Kad Merad en présidera le jury et clôturera avec son deuxième long, *Marseille,* une manifestation qui proposera de nombreuses avant-premières, dont le *Pattaya* de Franck Gastambide avec Gad Elmaleh, président du jury 2014. ■



POM KLEMENTIEFF, GARDIENNE DE LA GALAXIE

Partie en 2013 tenter sa chance à Los Angeles – on l'avait d'ailleurs aperçue dans l'*Oldboy* de Spike Lee –, la frenchie Pom Klementieff *(Loup)* vient de décrocher le gros lot ! James Gunn en personne vient de la choisir pour incarner l'un des personnages principaux du deuxième volet des *Gardiens de la galaxie,* un rôle convoité par le tout Hollywood. Le tournage débutera dès janvier pour une sortie en salle prévue en avril 2017. ■

2015 JOHN WAXXX - JEROD HARRIS/GETTY IMAGES FOR FLAUNT MAGAZINE/AFP

Spectr… aculaire ! En réunissant 900 000 spectateurs, le nouveau James Bond a battu le record du meilleur démarrage pour un film en France.

NOLITA CINEMA ET LES CANARDS SAUVAGES PRÉSENTENT

COMMENT C'EST LOIN

UNE COMÉDIE DE

ORELSAN

GRINGE

AU CINÉMA LE 9 DÉCEMBRE

STUDIO MAGAZINE Ciné Live

NOLITA CINEMA





WAGRAM

OCS

sacem

Orange Studio







LEYLA BOUZID, RÉALISATRICE

FILLE D'UN CINÉASTE CÉLÈBRE DANS SON PAYS, CETTE TRENTENAIRE DEVRAIT VITE SE FAIRE UN PRÉNOM AVEC *À PEINE J'OUVRE LES YEUX*, UN PREMIER LONG MÉTRAGE SUR LA JEUNESSE TUNISIENNE SOUS L'ÈRE BEN ALI. ÉMOUVANT ET BOURRÉ D'ÉNERGIE.

✖ PAR LAURENT DJIAN

HIER

SON PÈRE, Nouri Bouzid, compte parmi les plus éminents réalisateurs en Tunisie. C'est toutefois sa mère, médecin généraliste, qui emmenait le plus souvent Leyla en salle ou lui proposait des soirées Arte cinéma. Premier choc vers 14 ans, avec *Citizen Kane*. Deuxième choc avec *Sonate d'automne*, de Bergman. Et les films de papa? «Je les ai vus plus tard, sourit la volubile trentenaire en agitant les bras. J'ai même joué dans l'un d'eux, *Tunisiennes*.» Dans un premier temps, l'ado songe à devenir chef op. «Avec ton 1,50 m et tes frêles épaules, personne ne voudra de toi», soutenait son père. Elle s'entête un moment, avant de prendre conscience que la réalisation et la direction d'acteurs l'attirent davantage. Direction Paris, où elle étudie les lettres à la Sorbonne, avant d'intégrer la Fémis. À sa sortie, Bouzid senior l'engage comme scripte sur *Millefeuille* et elle bosse en renfort mise en scène sur *La vie d'Adèle*, de Kechiche. Mais surtout, elle se consacre à l'écriture de son premier long avec une copine de cours. Hors de question que papa y mette son grain de sel. «Il faut bien que je m'en affranchisse, non?»

AUJOURD'HUI

QUAND LA RÉVOLUTION tunisienne éclate fin 2010, journalistes et cinéastes s'empressent de filmer l'événement. «Mon réflexe a été inverse, analyse Leyla. Je me suis dit que le cinéma allait enfin avoir la liberté de parler des années Ben Ali. De cette atmosphère étouffante, de cette paranoïa au cœur d'un État policier : découvrir que l'un de mes amis était un indic m'a totalement bouleversée.» Centré sur Farah, 18 ans, chanteuse insoumise, *À peine j'ouvre les yeux* plonge dans un Tunis underground. La cinéaste a voulu insuffler l'énergie de la jeunesse et de la révolte dans son film. «Une énergie proche de celle qu'il y a dans *Head-On*, de Fatih Akin. J'ai donc tourné uniquement en décors naturels. Avec, en guise de figurants, les vrais clients d'un bar ou d'une gare routière. J'ai aussi laissé certaines scènes chantées – rock, rap – dans leur intégralité. La fureur qui s'en dégageait importait plus que la justesse.» Son souhait ? Que la jeunesse tunisienne se reconnaisse dans son film, qu'il donne envie de créer et de se battre à tous ces artistes encore sous-représentés dans les médias de leur pays.

DEMAIN

«RÉALISER UN LONG MÉTRAGE demande une énergie phénoménale», explique Leyla. Il me semblait impensable de réfléchir au prochain tant que celui en cours n'était pas achevé. Il fallait d'abord que je recharge les batteries.» Les prix du public qu'*À peine j'ouvre les yeux* a récoltés aux Festivals de Saint-Jean-de-Luz et de Venise l'a remotivée. La cinéaste se dit plus sereine, plus capable d'envisager la suite. Elle réfléchit à un sujet totalement différent. À un film sur le couple. À des histoires de désirs et de sexualité dans les pays arabes. «Même dans l'intime on peut toucher au politique, estime-t-elle. Loin de moi, toutefois, l'idée de ne faire que des fictions politiques. Je n'ai aucun plan de carrière. J'ai traité les rapports mère-fille dans l'un de mes courts et dans ce premier long, j'ai l'impression d'en avoir fait le tour. Être cinéaste, c'est savoir se renouveler, préserver le désir. Comme Bergman ou Kurosawa, des maîtres dont j'espère modestement pouvoir un jour arriver à la cheville.» ■

À PEINE J'OUVRE LES YEUX De Leyla Bouzid • Avec Baya Medhaffar, Ghalia Benali… • Sortie : 23 décembre

STELLAC DISTRIBUTION

LA COLLECTION CINÉMA

LE PLAISIR IRRÉSISTIBLE DE GRANDS FILMS ÉTERNELS

DÈS MAINTENANT EN DVD





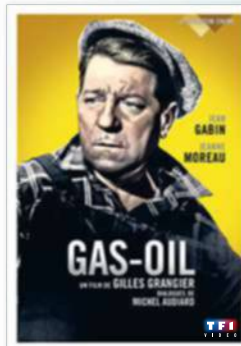








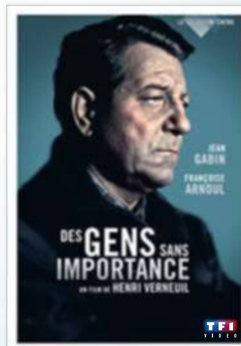












SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION DE CHAQUE FILM PAR GUILLEMETTE ODICINO (TÉLÉRAMA) & ERIC LIBIOT (L'EXPRESS)

Également disponibles

Panique de Julien Duvivier & *Le Carrosse d'Or* de Jean Renoir en éditions prestige, et les intégrales des films de Charles Chaplin et François Truffaut







BLACK CHERRY

STUDIO Ciné Live

RETROUVEZ UNE SÉLECTION DE GRANDS CLASSIQUES EN VOD SUR VOD MYTF1

L'EXPRESS

TF1 VIDEO

TKITOI ?

DEVIN DRUID

IL EST LA RÉVÉLATION DE *BACK HOME*. LA TÊTE SUR LES ÉPAULES, IL A DÉJÀ UNE PHILOSOPHIE DE LA VIE BIEN DÉFINIE POUR SON ÂGE.

✖ PAR VÉRONIQUE TROUILLET

LE RÉALISATEUR de *Back Home,* Joachim Trier, ne tarit pas d'éloges sur Devin Druid : «Un charisme unique, un vrai sens des réalités et beaucoup d'humour.» Il a oublié une sincère joie de vivre. Le jeune homme, un Américain de 17 ans, se départit en effet rarement de son sourire. Il devient encore plus enthousiaste quand il parle de sa «super maman», qui le soutient depuis le début, et de Spiderman – il porte des chaussettes à son effigie –, dont il vénère les valeurs. «J'ai grandi dans une maison où ont toujours régné la compassion, l'amour et l'empathie pour autrui. Et j'ai appris à garder les pieds sur terre, à ne pas prendre la grosse tête et à traiter les gens avec le plus grand respect. J'ai envie qu'on dise de moi que je suis bon dans ce que je fais et que je suis quelqu'un de bien.» Devin Druid a toujours aimé la scène. À l'école, il participe aux pièces de théâtre et chante Black Sabbath et Nirvana avec son groupe. Il envisage pourtant une carrière sportive. Une blessure lors d'un match de crosse le tenant éloigné des terrains, il suit son petit frère, Aidan Fiske, qui passe des auditions. Il trouve le truc sympa. Il commence alors à jouer dans des films d'étudiants en cinéma. Vite repéré par un agent, il enchaîne les castings. Il reçoit son premier cachet sur la mini-série *Olive Kitteridge*. «Être acteur n'a jamais été un jeu pour moi. À la maison, on a un dicton : "Si tu fais quelque chose, tu ne le fais pas à moitié."» En parlant, il retire son bonnet et dévoile des cheveux très courts. Il a fini son nouveau film, *Imperium,* il y a quelques semaines et s'était rasé le crâne pour jouer un skinhead. Un beau rôle après le Conrad mutique et en détresse de *Back Home*. «C'est le genre de personnage qui m'amuse. Je suis quelqu'un de très empathique et je peux jouer très facilement avec mes émotions.» Il a quand même besoin de se vider l'esprit après certaines scènes et joue à *Call of Duty* sur son ordinateur. Il regarde aussi des vidéos de chats. «Je vis une jeunesse normale. Je ne manque rien. Au contraire, j'ai l'impression de m'enrichir à chaque instant.» Et il continue à rêver. Sur sa liste, il y a : «Gagner un Oscar avant Leonardo DiCaprio» et «Voyager dans l'espace». Il réalisera certainement le premier. ■

BACK HOME De Joachim Trier • Avec Gabriel Byrne, Isabelle Huppert… • Sortie : 9 décembre

FRED TUCSIN/PASCO

rencontres de cinéma

RENDEZ-VOUS TOUS LES DIMANCHES EN CLAIR A 12H20 SUR CANAL+ POUR DES INTERVIEWS EXCLUSIVES

CANAL+ PARTENAIRE DES FILMS







LE DIMANCHE 6 DECEMBRE
AU CŒUR DE L'OCEAN - *Au cinéma le 9 décembre*
Interview exclusive de Ron Howard

LE DIMANCHE 13 DECEMBRE
LE NOUVEAU - *Au cinéma le 23 décembre*
Interview exclusive de Max Boublil, Rudi Rosenberg et toute l'équipe du film

LE DIMANCHE 20 DECEMBRE
THE BIG SHORT : LE CASSE DU SIECLE - *Au cinéma le 23 décembre*
Interview exclusive de Christian Bale, Steve Carell et Adam McKay

RETROUVEZ LES RENCONTRES DE CINEMA SUR CANALPLUS.FR

LA SUITE DES AVENTURES DE *BELLE ET SÉBASTIEN* ET LE FILM ISLANDAIS *BÉLIERS*, PRIX UN CERTAIN REGARD À CANNES, SORTENT TOUS DEUX LE 6 DÉCEMBRE. CONCURRENCE INÉVITABLE, ET CÉRÉMONIE EN QUATRE CATÉGORIES. ✖ PAR JULIEN JOUANNEAU

BELLE VS BÉLIERS

1 MEILLEURE ATTITUDE SUR LE TOURNAGE
EX-AEQUO

QUATRE GENTILS TOUTOUS assuraient le rôle : Fripon, Garfield, Fort et Bear. Cette fois-ci, Garfield n'a pas volé la vedette à ses copains : les quatre ont joué à parts égales. Bear, le petit nouveau, vient de Los Angeles, mais n'a pas joué les divas. Un jour, des enfants de l'Ain sont venus caresser l'un des quatre chiens et ont eu droit à leur photo souvenir dans le journal local. ■

DES ANIMAUX EXEMPLAIRES sur le plateau. Actifs, volontaires, et en quête permanente d'affection. Des acteurs idéaux et fantastiques, en somme, sans le moindre blatèrement de star capricieuse. Le casting a été incroyable. Le réalisateur, Grímur Hákonarson, confie même qu'il était même plus facile de travailler avec eux qu'avec les acteurs ! ■

2 MEILLEURE RELATION AVEC LES ACTEURS
BÉLIERS

PAS ÉVIDENT DE JOUER AVEC UN CHIEN. Dans le making-of, l'acteur Thierry Neuvic confie : «Parfois, il peut avoir faim, ou peur d'un mouvement de caméra, et peut s'échapper.» Même le petit interprète de Sébastien, Félix Bossuet, confesse : «C'est assez difficile de jouer avec un chien.» Au fait, quand ils doivent pousser Sébastien dans l'eau, les chiens prennent beaucoup de plaisir à le faire. Les chenapans. ■

DES COLLÈGUES DE RÊVE. Certains des acteurs principaux de *Béliers* connaissaient la vie à la ferme, puisqu'ils y avaient déjà travaillé. La présence de cornes entre les caméras, projecteurs, techniciens et autres perches ne représentait donc pas un problème majeur pour eux. En vérité, le recrutement de tous ces moutons reste l'un des souvenirs les, plus forts de la préproduction. ■

3 MEILLEURE PRÉSENCE À L'ÉCRAN
BÉLIERS

UN SECOND RÔLE FIDÈLE, pas vraiment mis en danger dans le scénario. Le chien est peut-être plus complice avec Sébastien, et interagit avec les éléments naturels davantage que dans le premier opus, mais il reste surtout un *sidekick*, en retrait, toujours disponible. Ce nouvel épisode se focalise sur Sébastien, plongé dans une grande aventure, celle de la découverte de son père… ■

PLANS RAPPROCHÉS, PLANS LARGES, les moutons sont filmés sous toutes les coutures. Ils ne sont pas les héros du film, mais la pierre angulaire de l'animosité entre les personnages principaux. Quand la caméra ne frôle pas leur laine, ils hantent les dialogues et les pensées des humains, figurent dans le décor à travers des photos (ou empaillés !), et se manifestent en blatèrements hors-champ. ■

4 MEILLEURE CASCADE
BELLE

LES PROUESSES DU CHIEN sont merveilleuses : il sauve Sébastien de la mort, et parvient, grâce à sa truffe GPS, à retrouver la rescapée d'un crash aérien. Slalomer entre les arbres enflammés d'une forêt, en haute altitude ? Un plan sans accroc. Un jour, en plateau, un loup a foncé sur l'animal : même pas peur. D'ailleurs, Belle affronte aussi un ours mal léché dans le film. ■

LA FAMILLE BÉLIERS A LA LAINE FORTE. Elle est capable de résister aux températures austères qui grignotent les vastes plaines islandaises, et parvient également à grimper au sommet d'une montagne, à l'aveugle, dans une tempête digne de la purée de pois de *Tintin au Tibet.* Malheureusement, elle ne résiste pas à la maladie de la tremblante du mouton. ■



ÉRIC TRAVERS/RADAR FILMS/ÉPITHÈTE FILMS/GAUMONT/M6 FILMS/RHÔNE-ALPES CINÉMA-ARP SÉLECTION



LA CHAMBRE INTERDITE DE GUY MADDIN

AVEC LA COMPLICITÉ D'EVAN JOHSON, LE CINÉASTE CANADIEN SIGNE SON PROJET LE PLUS DINGUE : UN FILM-GIGOGNE COMPOSÉ DE MINI-HISTOIRES INSPIRÉES PAR DES FILMS PERDUS AUXQUELS IL REDONNE UNE NOUVELLE VIE. EXPLICATIONS.

✖ PROPOS RECUEILLIS PAR THIERRY CHEZE

SCÈNE 1

CETTE IMAGE RENVOIE au *Vol du grand rapide*, le premier western de l'histoire. Quand je la regarde, je n'en reviens toujours pas d'avoir pu diriger Mathieu Amalric, que j'admire. Le voir pointer un revolver sur moi aurait d'ailleurs pu se produire s'il n'avait été aussi capable de s'adapter à ma façon de travailler. Il a été d'une extrême générosité et s'est plié aux contraintes de ce projet étrange. Au départ, il y a l'envie de redonner vie à quelques-uns des nombreux films tournés dans le premier demi-siècle du cinéma. J'ai commencé par faire des recherches sur internet et la liste m'a vite dépassé. J'ai d'ailleurs été présomptueux en pensant pouvoir tourner *La chambre interdite* dans le délai habituel de mes autres longs métrages. J'ambitionnais même de tourner tous ces mini-films sur un plateau unique avec une caméra qui évoluerait de décor en décor. Mais je n'y suis pas parvenu. J'ai failli tout abandonner avant de reprendre le tournage en 2012. Mathieu apparaît dans trois mini-films inspirés par mes propres rêves et qui trouvent un écho étonnant dans trois œuvres perdues : *The Blue Mountains Mystery,* de Raymond Longford et Lottie Lyell, *The Strength of a Moustache,* de Mikio Naruse, et *The Dream Woman,* d'Alice Guy. Il s'est glissé dans chaque univers avec une dextérité fascinante. ■



SCÈNE 2

CETTE SCÈNE est inspirée de *The Red Wolves*, un film perdu de 1926, dont j'ai appris l'existence en lisant le journal intime de l'écrivain autrichien Joseph Roth. J'ai évidemment cherché plus de détails, mais sans succès. Je me suis donc uniquement inspiré des mots de Roth. Clara Furey, actrice et danseuse, s'est révélée le choix idéal pour incarner cette jeune femme en captivité que tous semblent désirer. Elle a une incroyable aura sexuée. Sur cette image où un sein s'échappe de sa robe, elle ressemble à une amazone. Soit exactement ce qu'elle dégage dans ses spectacles de danse, entre féminité et féminisme. Une autre scène mettait d'ailleurs en scène son extrême sensualité. Elle s'endormait allongée sur des figurants et, plongée dans un rêve érotique, rampait parmi eux pour trouver la meilleure position possible. Mais mon coréalisateur a choisi de la couper. Il faut dire que le montage de *La chambre interdite* fut complexe. Sa structure est directement inspirée par l'écrivain français Raymond Roussel, connu pour ses écrits tout en digressions et, plus particulièrement, de son poème *Impressions d'Afrique,* construit comme une vraie poupée russe. Mais cette aventure a failli me tuer. Jamais je ne m'étais senti aussi déçu et soulagé. Même si j'espère que les spectateurs vont s'emparer de cette *Chambre interdite* et la garder longtemps en mémoire, je sais que je ne lui donnerai pas de suite. J'ai réussi à décrocher et passer à autre chose. ■

LA CHAMBRE INTERDITE De Guy Maddin et Evan Johnson • Avec Mathieu Amalric, Clara Furey... Sortie : 16 décembre

GUY MADDIN

STUDIO

MAGAZINE

Ciné Live

SPÉCIAL STAR WARS

ÉPISODE VII



LUCAS FILMS 2015

JOHN BOYEGA
L'ÉTOILE NOIRE

À SEULEMENT 25 ANS, CET ANGLAIS ENTRE DANS LA LUMIÈRE EN ENDOSSANT L'UN DES RÔLES PRINCIPAUX DU *RÉVEIL DE LA FORCE.*

✖ PAR FABRICE LECLERC

IL ATTEND LE TSUNAMI. Tranquillement. Lorsqu'il s'assoit à la table d'une pièce anonyme d'un palace londonien, John Boyega est encore serein. Heureux comme un gosse – il n'a que 23 ans – qui a la chance de s'être amusé avec les jouets de son enfance. Il se souvient encore de ce coup de fil de J.J. Abrams, alors qu'il tournait aux États-Unis dans la série *24 heures chrono*. Après sept mois d'attente, il retrouve le réalisateur dans un café de Mayfair à Londres, qui le remercie d'avoir accepté de rejoindre l'aventure. «Imaginez !! J.J. Abrams me remercie de dire oui à *Star Wars* ! C'était surréaliste. Je me souviens être sorti de ce café sans pouvoir rien dire à quiconque. Je dansais dans la rue. Ce jour-là, le monde était beau, il n'y avait pas de guerre ni de racisme. J'étais sur un petit nuage.» Visage poupin et souriant, fringué comme un Lord de son époque, un blouson de cuir serré au corps, il a l'allure des héros des premiers films de Spike Lee, mais parle avec un accent cockney qui lui donne une sacrée classe – il est né à Londres, «une ville [qu'il ne quitterait] pour rien au monde». Classe sûrement héritée de ses parents, des émigrés nigérians. Son père est un prêtre dominicain, sa mère travaille auprès d'handicapés. Tous les deux adorent le cinéma. C'est donc dans une école artistique que le petit John passe son enfance. Il intègre ensuite une troupe de théâtre londonienne pour très jeunes acteurs. La scène fait partie de sa construction. Dans le même temps, ce passionné de comics Marvel découvre un jour dans la chambre de sa sœur une figurine de *Star Wars,* celle du méchant de *La menace fantôme,* Dark Maul. «Je ne connaissais pas du tout *Star Wars*. J'ai été fasciné par Dark Maul longtemps avant de voir les films. Et d'en devenir fan.» Il n'a pas 19 ans quand il débute au cinéma dans *Attack the Block,* de Joe Cornish, pochade plutôt sympathique, où des ados défendent leur quartier contre une attaque extra-terrestre. Suivent quelques films et séries TV, dont l'adaptation anglaise de *Law and Order, Londres Police Judiciaire,* avec lesquels il se fait remarquer en même temps que ses amis de la génération montante black britannique, Idris Elba, David Oyelowo *(Interstellar, Selma)* et Chiwetel Ejiofor *(12 Years a Slave).* «Ce que je vis aujourd'hui, c'est aussi grâce à eux, note-t-il. Ils ont montré la voix. Les Blacks ne sont pas forcément des meurtriers, ils portent très bien les costumes de superhéros.» ■



TKITOI ?

BRIAN BOWENSMITH/LUCASFILM 2015

Poliakov

LIMITED K EDITION*



SIREN 572 056 331

*EDITION LIMITEE DE FIN D'ANNEE.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTE. A CONSOMMER AVEC MODERATION.



5 CHOSES À SAVOIR

...SUR KYLO REN

C'EST LE GRAND MÉCHANT DE CET ÉPISODE VII. CELUI QUI A LA LOURDE TÂCHE DE SUCCÉDER AU MYTHIQUE DARK VADOR. RETOUR EN CINQ POINTS SUR CE NOUVEAU PERSONNAGE.

PAR VALENTIN PIMARE

1 SOUS LE MASQUE

ADAM DRIVER. À 31 ans, Adam Driver se résume trop facilement à son rôle dans la série *Girls*. Le Californien est aussi passé devant la caméra de quelques grands noms : Clint Eastwood, pour *J. Edgar*, Steven *Spielberg* pour Lincoln, et les frères Coen pour *Inside Llewyn Davis*. Une trajectoire singulière pour ce comédien qui a d'abord été militaire. Après un accident qui l'empêche d'être mobilisé en Irak, il part étudier le théâtre. Et tout s'accélère : il est salué pour ses performances dans *Hungry Hearts* et *While We're Young*, et J. J. Abrams lui confie le rôle de Kylo Ren dans le nouveau *Star Wars*. ■

2 UN SELF-MADE-MAN

COMMENT devenir un digne représentant du côté obscur lorsque personne n'est là pour vous montrer la voie ? En le faisant soi-même. Kylo Ren s'est donc construit tout seul. À commencer par son arme : un sabre laser doté d'une double garde, une longue lame dangereuse, comme son propriétaire. Un trait de caractère que l'on retrouve dans son look, en particulier le masque, un hommage à Dark Vador. Contrairement au seigneur Sith, Kylo Ren n'a pas besoin de masque pour respirer ou cacher un visage mutilé. À en croire J.J. Abrams, les raisons de cette transformation sont expliquées dans le film. ■

3 CE N'EST PAS UN SITH

TOUT EST LÀ : la tenue noire, le sabre à lame rouge, le masque, la voix caverneuse. Mais Kylo Ren n'est pas un Sith. Le personnage a pris ce nom après avoir rejoint les Chevaliers de Ren. Ren est un titre, comme celui de Dark pour les Sith : Dark Maul, Dark Tyranus, Dark Sidious et enfin Dark Vador. Les Dark s'étant éteints avec les morts de l'Empereur et de Vador dans *Le retour du Jedi*, les Chevaliers de Ren représentent le (nouveau ?) côté obscur de la Force. Et Kylo Ren semble en être le patron. ■

4 VADOR DANS LA PEAU

KYLO REN semble vouer un culte à Dark Vador. À commencer par sa collection de reliques Sith, dont le masque calciné de Vador. Et comme le montre l'une des bandes-annonces, Kylo Ren s'adresse à lui : «J'achèverai ce que vous avez commencé.» Selon J.J. Abrams, Kylo Ren est conscient des événements antérieurs. Sait-il que l'ancien disciple de l'Empereur était bien l'élu de la prophétie ? Qu'il a rétabli l'équilibre dans la Force en tuant son maître ? Ou le voit-il au contraire comme un martyr dont l'œuvre reste à terminer ? ■

5 SA PLACE DANS LE PREMIER ORDRE

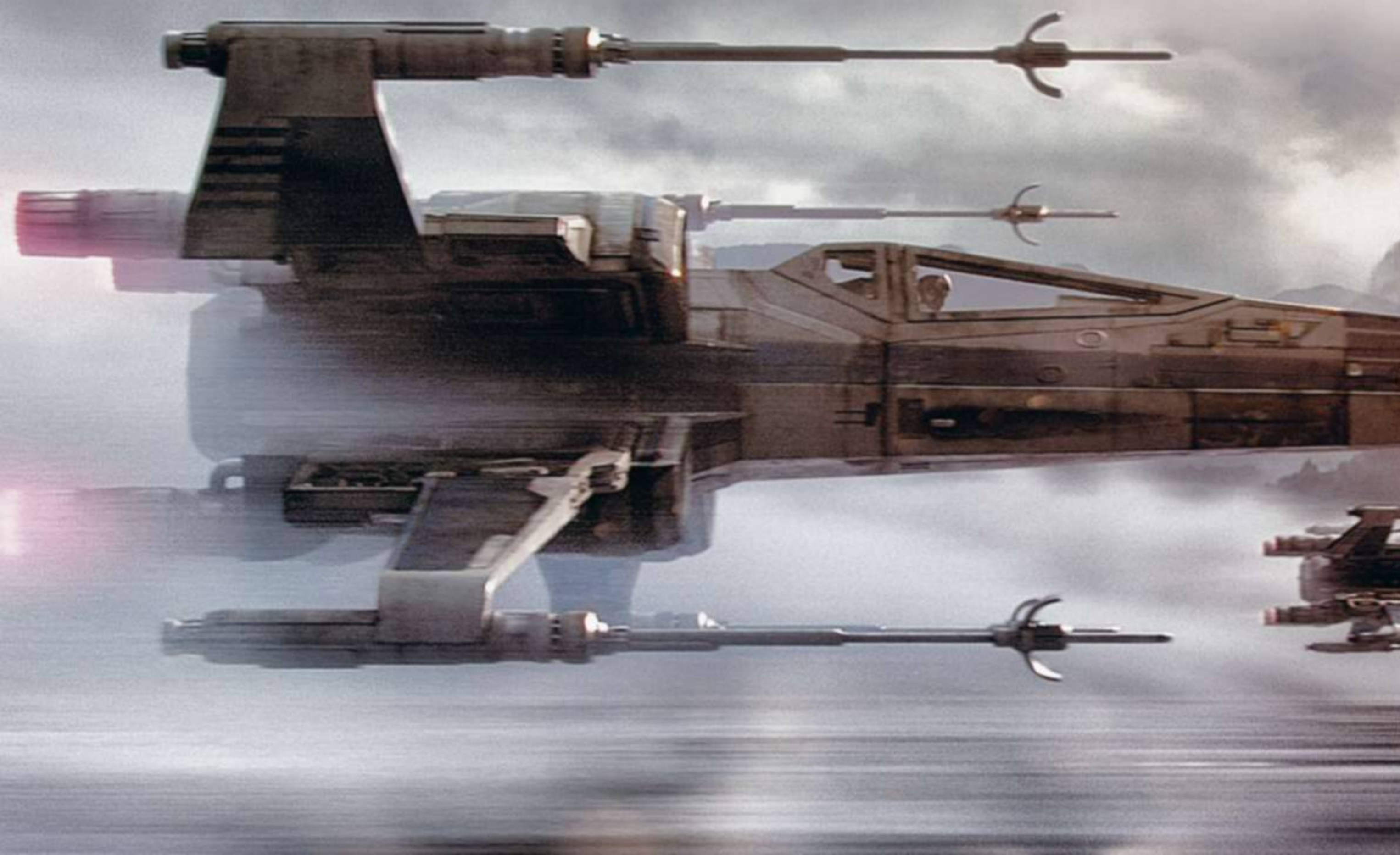
L'EMPIRE N'EST PLUS, vive le Premier Ordre. C'est dans cette organisation, bâtie sur les cendres de l'Empire galactique, que Kylo Ren évolue. Le personnage y occuperait le grade de commandant et mènerait les missions sur le terrain. S'il est lié à d'autres figures du Premier Ordre, comme le général Hux ou le capitaine Phasma, Kylo Ren ne répond qu'à un seul maître : le leader suprême Snoke. Ce personnage mystérieux, joué par Andy Serkis, est décrit comme une figure très puissante du côté obscur. ■

L. BUSACCA/GETTY IMAGES/AFP-LUCAS FILMS 2015

QUAND LA FORCE RÉVEILLE LA TOILE

C'est la guerre sur les réseaux sociaux et sur internet. Les fans de Han Solo, de J.J. Abrams et du sabre laser se disputent pour savoir qui aura la bonne info. L'occasion de revenir sur ce qui a fait le buzz autour de cet Épisode VII de ***Star Wars.***

PAR VALENTIN PIMARE





Certains films rendent les gens totalement fous. À tel point qu'ils se mettent à dire tout et n'importe quoi. *Star Wars* est de ceux-là. Cette saga est en fait la définition même de cette folie qui embrase les cinéphiles. Plus qu'*Avengers 2* ou *Jurassic World*, cet Épisode VII est attendu comme le messie. Les fans sont là. Et ils veulent savoir de quoi ce *Réveil de la Force* sera fait. Chaque bout d'image, chaque morceau de costume, chaque clou du décor est étudié avec acuité, mauvaise foi, amusement, sérieux. Car internet et les réseaux sociaux permettent aux fans d'hier et d'aujourd'hui de spéculer sur ce que leur réserve demain. Parfois dans des proportions inattendues. Pour vivre le film avant l'heure. Plus que jamais, *Star Wars* résonne bruyamment dans la pop culture. *Studio Ciné Live* a surfé sur la toile pour faire le point sur tout et n'importe quoi.

Star Wars anti-Blancs ?

LUNDI 19 OCTOBRE 2015. Alors que débarque l'ultime bande-annonce, le hashtag #BoycottStarWarsVII se répand comme une traînée de poudre sur Twitter. Les raisons de cette colère soudaine : la présence de l'acteur noir John Boyega et le soi-disant manque de comédiens blancs au casting. Le hashtag, vite propulsé en tête des tendances du réseau social, est repris des centaines de fois. Les réactions se divisent en trois catégories. Ceux, minoritaires, qui sont d'accord : «Il y a des choses que nous pouvons faire en ce moment, comme ne pas mettre de l'argent dans les poches de ceux qui produisent la propagande anti-Blancs», écrit Transpotter. Ceux, ensuite, qui désapprouvent, comme l'actrice Audra McDonald : «Donc si j'ai bien compris : pas de souci pour les Wookies, Ewoks et droïdes, mais un NOIR pose problème ? Rentrez chez vous. Vous avez trop bu.» Ils sont nombreux, plus de 90 %, à tourner cette polémique en dérision. Mais toujours en utilisant le même hashtag, contribuant à en augmenter la popularité. Enfin, il y a ceux qui boycottent le film pour d'autres raisons, le jugeant par exemple trop commercial.
Reste que ce hashtag est devenu le plus populaire aux États-Unis en quelques heures. Pour le bonheur des deux twittos l'ayant lancé. Des trolls. Ceux qui postent des messages tendancieux sur internet pour alimenter les polémiques. Celle-ci, ouvertement raciste, a commencé dès la première bande-annonce, lorsqu'est apparu un Stormtrooper noir. L'acteur John Boyega avait répliqué en postant «Pour ceux que ça dérange… Il va falloir s'y faire» sur son compte Instagram. Cette fois, c'est J.J. Abrams qui est monté au créneau : «Nous sommes impatients de partager la bande-annonce avec vous ce soir. Je me fiche que vous soyez noir, blanc, marron, Jawa, Wookie, Jedi ou Sith. J'espère simplement que vous l'aimerez», peut-on lire sur le compte Twitter de sa société de production Bad Robot.

«NOIRS, BLANCS, JEDIS OU SITHS, NOUS SOMMES IMPATIENTS DE PARTAGER LA BANDE-ANNONCE AVEC VOUS.» J.J. ABRAMS

Le sabre de la discorde

C'EST L'UNE DES RÉVÉLATIONS de la première bande-annonce. De dos et encapuchonné, Kylo Ren, nouveau grand méchant de la saga, s'avance dans la neige et dégaine un sabre laser à double garde en croix. Inédit. Et un prétexte pour s'étriper sur la toile. Certains fans saluent la nouveauté, d'autres hurlent au scandale. Rebaptisé «crossguard lightsaber», ou sabre à garde en croix, l'objet a tôt fait d'être comparé à un couteau suisse. Même Ewan McGregor, l'Obi-Wan de la prélogie, se dit septique dans une interview à *Vanity Fair :* «Si vous savez comment tenir un sabre laser, comme nous faisions, vous n'avez pas besoin d'une garde.» Mais les plus puristes ne s'arrêtent pas là. Dangereux pour son utilisateur selon certains, le sabre a été testé. Dans sa vidéo (800 000 vues), Thegn Thrand reproduit l'arme et la manie en combat. Conclusion : la lame, plus longue, est plus efficace, et la garde est mortelle lors d'un corps à corps. The Warp Zone entretient aussi le débat dans une vidéo cumulant 1,6 million de vues. Le sujet change de dimension en passant dans l'émission satirique *The Colbert Report*. L'animateur s'interroge, non sans humour, sur la fabrication du sabre. Après le tour de la toile, l'arme de Kylo Ren commence son tour des médias. Les journalistes commentent à tour de bras. Assez pour que J.J. Abrams prenne la parole dans Collider : «Il y a eu plusieurs discussions [sur le design du sabre, NDLR]. C'était un dessin devenu réalité et c'est amusant de voir que les gens ont les mêmes conversations que l'on a pu avoir.» ■



Ce bon vieux Jar Jar Binks

POUR LE TITRE DU PERSONNAGE le plus détesté de toute la saga, on appelle… Jar Jar Binks. Gungan de son état, il apparaît dans *La menace fantôme,* en 1999. Le compagnon de route de Qui-Gon Jinn et d'Obi Wan Kenobi fait le bonheur des enfants avec ses blagues de cartoons. Les fans des Épisodes IV, V et VI, eux, le détestent, estimant qu'il ne rentre pas dans l'esprit de la saga. J.J. Abrams semble aussi de cet avis. Si bien que le réalisateur a pensé, le plus sérieusement du monde, rendre un «hommage» posthume à Jar Jar. Il est même allé plus loin en décrivant à *Vanity Fair* la scène qu'il avait en tête : lors d'un plan furtif, les plus attentifs auraient pu apercevoir les os du personnage dans le désert. Un easter-egg (référence cachée dans un film) finalement abandonné. Cette idée pleine d'humour aura fait des petits. Les internautes en ont profité pour parodier l'affiche définitive sur laquelle Jar Jar prend la place de tout le monde. Même chose pour la bande-annonce, dans laquelle le film est rebaptisé The Binks Awakens (plus d'un million de vues sur YouTube). Faute de plaire, le Gungan fait toujours parler. ■





Han Solo est mort

LE RETOUR D'HARRISON FORD dans cette nouvelle trilogie *Star Wars* pourrait bien s'arrêter dès *Le Réveil de la Force*. Les premières discussions sur la mort du personnage entretiennent les forums. D'abord, les internautes jugent l'acteur trop vieux (72 ans au compteur lors du tournage). Et sa blessure, peu après le début du tournage, a relancé le débat. Mais c'est en février 2015 que la rumeur prend une autre tournure. Le site de fans MakingStarWars annonce tenir, d'une source sûre, l'information selon laquelle Han Solo mourra dans le film de J.J. Abrams. Le site va plus loin en décrivant la scène, tournée dans les studios de Pinewood. Une information qui reste à prendre au conditionnel. Mais MakingStarWars, qui suit le développement du film depuis le début, a vu plusieurs de ses informations se vérifier. Toujours en février, peu après l'annonce de la possible disparition d'Han Solo, J. Abrams déclarait à la BBC : «Il y a énormément de rumeurs. Certaines sont vraies, d'autres sont fausses.» Ah bon ? C'est gentil, merci. Quant à Harrison Ford, il réclamait déjà la mort de son personnage dans *Le retour du Jedi*… ■

Luke Skywalker a.k.a. Kylo Ren

LUKE SKYWALKER est le point d'interrogation de cet Épisode 7. Où est-il ? Que fait-il ? Qui est-il ?… Bonnes questions. Sans réponse, évidemment. Certains ont vite décidé que le fils de Dark Vador a suivi son père vers le côté obscur. Luke se cacherait derrière le masque de Kylo Ren. La rumeur a été lancée par des sites de fans dès l'hiver dernier.
Si chacun y va de sa petite théorie, Luke Owen, du site anglais Flickering Myth, détaille ses intuitions. Il va puiser directement dans *L'Empire contre-attaque*. Sur Dagobah, Luke affronte une vision de Vador qu'il décapite. Le masque du Sith explose et Luke y découvre son propre visage. Pour Owen, le Jedi a peur de suivre le même chemin que son père. Il se réfère ensuite au plaisir de J.J. Abrams de brouiller les pistes, comme il l'a déjà fait dans *Star Trek Into Darkness* en masquant l'identité du méchant.
Pour entretenir cette théorie, des internautes ont exhumé un épisode de l'émission *Dinner for Five* de 2005. Mark Hamill y parlait de la possibilité de voir Luke basculer du côté obscur. Et, incroyable mais vrai, le futur réalisateur de l'Épisode 7 était assis à côté de lui. L'idée, tenace sur la Toile, force les médias à s'interroger sur l'absence de Skywalker dans les images promo du film. Lorsque l'Associated Press questionne le réalisateur sur le fait que le Jedi n'est pas dans l'ultime bande-annonce, il répond : «Ce n'est pas un accident.» Autant dire que J.J. Abrams compte entretenir le mystère jusqu'au bout. ■

LUCAS FILMS 2015-CAPTURE

George Lucas ce taquin

FIN OCTOBRE, plusieurs personnalités interrogent J.J. Abrams sur le site de *Vanity Fair*. Le cinéaste se prête volontiers à l'exercice, esquivant comme il peut les inévitables questions. Jusqu'à ce que George Lucas en personne apparaisse à l'écran et lui demande : «JJ, qu'est-il arrivé aux petits-enfants de Dark Vador ?» «Oh, George… C'est génial. À toi de me le dire, c'est toi qui as inventé toutes ces choses», répond Abrams, sourire aux lèvres.
Car à travers cette question, pas si innocente, ressurgit la rumeur de la descendance supposée de Vador. Kylo Ren est-il le fils caché de Leia et Han Solo qui aurait finalement basculé du côté obscur ? Membre des Chevaliers de Ren, Kylo est-il son vrai nom ou juste un titre ? Mêmes questions pour Rey, le personnage féminin principal, dont le nom de famille est mystérieusement absent. Des rumeurs, toujours des rumeurs. Nul doute que George Lucas avait imaginé l'arbre généalogique de cette nouvelle génération de personnages lorsqu'il a remis à Disney ses idées pour cette nouvelle trilogie. Sauf qu'une autre rumeur, nettement plus solide celle-là, veut que le père fondateur, désormais consultant du film, n'ait pas vraiment été consulté sur la question. ■





J'AI PASSÉ LE CASTING DE STAR WARS...

...ou cinq heures d'attente pour trente secondes d'espoir. 77 00 jeunes acteurs ou amateurs à travers le monde ont rêvé de jouer le fils de Han Solo.

✖ **PAR** SOPHIE BENAMON

Il pleut. Il pleut vraiment des cordes en cette froide matinée de novembre 2013 et le soleil se lève à peine. Pourtant, ils sont des centaines, bientôt des milliers, à se diriger vers l'imposante galerie d'art de Bristol, L'Arnolfini. La raison de cette migration matinale est une petite annonce qui a vite circulé sur le net : «Quête mondiale pour trouver les rôles principaux d'un nouveau film Disney.» S'ensuit la description de deux personnages : «Rachel, une beauté naturelle de 17-18 ans, débrouillarde, indépendante, athlétique. Et Thomas, un jeune homme de 19 à 23 ans athlétique, intelligent, séduisant et plein d'entrain.» Beaucoup de postulants ont vu dans ces descriptions celles des nouveaux personnages de *Star Wars*. La production a rapidement confirmé. «L'opportunité d'une vie», pour beaucoup.

AVOIR LA GUEULE DE L'EMPLOI

Quelques fans, plus soucieux de célébrer la saga que de décrocher un rôle, sont venus déguisés. Mais la plupart arborent fièrement et sérieusement leur CV encore frais : «J'ai fait des arts martiaux, ça peut les intéresser», lance David. «J'ai joué dans plusieurs pièces au lycée», explique Barbara. Après deux heures d'attente, et à peine quelques mètres de bitume parcourus, la pluie a rincé l'enthousiasme. Dominique Parry-Parker se souvient : «C'était délirant, il y avait une queue pour faire la queue pour la queue ! Je suis entrée au bout de cinq heures. On m'a donné un formulaire à remplir puis j'ai été dirigée vers le bureau d'une directrice de casting. J'y suis restée à peine plus de vingt secondes. Elle a pris mon CV et m'a dit qu'on me rappellerait si j'avais le rôle. Mais quand je suis sortie, je suis tombée sur une fille à qui on avait déjà dit de revenir pour une lecture. J'ai compris que c'était mort pour moi. Penser que j'ai été rejetée du casting sans même avoir ouvert la bouche, parce qu'une personne n'a pas trouvé mon visage à son goût, ça me rend un peu mal à l'aise. Je sais que je devrais m'y habituer mais la leçon est rude.»



Et les deux heureux élus de ce casting sont : Pip Andersen et Crystal Clarke.

DORMIR SOUS LA PLUIE

11 heures : à l'extérieur du bâtiment, des personnes engagées par la société de casting, Cast it Talent, tentent de disperser ceux qui attendent : «Vous ne rentrerez pas ! articule un homme derrière un mégaphone. Vous êtes trop nombreux ! On organise une autre audition demain.» Tallia, 16 ans, est dévastée. Elle avait spécialement traversé la moitié de l'Angleterre et dépensé le salaire de quelques baby-sittings en se payant un Bed & Breakfast. Elle ravale sa colère et prend une décision plus drastique encore : cette nuit, elle dormira devant la galerie d'art. Sous la pluie.

Ces séquences d'attente interminable se reproduisent à chaque fois que la production organise des auditions : Londres, Manchester, Glasgow, Dublin en Grande-Bretagne ou Minneapolis, Saint-Louis, Chicago, Austin et Nashville aux États-Unis. 37 000 candidats sur onze villes, et toujours la même frustration, dans ce qui


Manchester, 16 novembre 2013.

«DÉLIRANT, IL Y AVAIT UNE QUEUE POUR FAIRE LA QUEUE POUR LA QUEUE !»

s'appelle désormais les «Star Wars Meet and Greet» comme s'il s'agissait de l'attraction d'un Parc Disney. Les remarques assassines fusent sur les réseaux : «Disney devrait avoir honte», «des centaines de photos s'étalent par terre», «on est traité comme du bétail». Pour Josh Knight, un postulant d'Austin (Texas), ce n'est pas une coïncidence si le casting a lieu dans l'hôtel où se tient le Wizard World, une convention pour fans de fantasy. La rumeur enfle : tout cela n'est, en fait qu'une gigantesque opération marketing pour attendre, puisqu'il est possible de s'inscrire en ligne en postant une vidéo sur le site. Quelques lignes d'une scène – sera-t-elle dans le film ? – y sont diffusées.

POUR LA GLOIRE

Gabriel Marconi, jeune acteur français installé à Berlin, est l'un des 30 000 à avoir envoyé son audition filmée : «J'ai fait appel à une amie bilingue et elle m'a filmé sur fond blanc en me donnant la réplique. Le lendemain, j'ai reçu un mail qui me demandait de refaire une prise avec les mots exacts du texte, puisque j'avais un peu changé le dialogue. Puis, plus rien. Je crois que mon accent n'était pas assez bon.» On peut voir ses essais, ainsi que des centaines d'autres en ligne sur YouTube. Pour la gloire.

Pour Kathleen Kennedy, la productrice, *Star Wars* ne fait que rester fidèle à son histoire : «découvrir et encourager des jeunes talents». Et de rappeler que Mark Hamill/Luke Skywalker est, lui aussi, issu d'un casting sauvage. En 2014, la production a donc choisi Pip Andersen, un jeune Anglais de 23 ans, champion de Parkour, et Crystal Clarke, une Américaine de 20 ans, étudiante au Conservatoire de Glasgow. De leurs rôles, les heureux élus ne peuvent rien dire par contrat. Ils sont même interdits d'interviews. Plus la sortie approche, plus les postulants de cette gigantesque audition semblent anecdotiques. Et si tout cela n'avait servi qu'à motiver une génération, pour qui la première trilogie est une antiquité et la deuxième une déception ? Une chose est sûre, pour les producteurs de ce nouvel épisode, le mystère est un véritable mode de communication. ■

MCPIX LTD/REX/SIPA

LA VÉRITÉ, DIRE TU NE DOIS PAS

Un site de fans a reconstitué le scénario du *Réveil de la Force* à partir des images officielles et des infos glanées ici ou là. Et si tout était vrai ? On a vérifié. Plus ou moins. Ou pas.

✖ **PAR** VALENTIN PIMARE

[SPOILER]

Le site de fans américain Making Star Wars a dévoilé un synopsis du *Réveil de la Force* en mai dernier. Il compile leurs informations accumulées sur le film. L'intrigue y est détaillée dans les grandes largeurs. Faute d'une crédibilité assurée à 100 %, autant prendre l'ensemble avec de grosses pincettes. Mais malgré quelques erreurs, le site a vu plusieurs de ses conjectures se confirmer. Ne reculant devant aucun danger, *Studio Ciné Live* a décortiqué le décorticage…
On conseille à tous ceux qui veulent se préserver jusqu'au 16 décembre de ne pas lire ce qui suit.

Point de départ (en lettres jaunes s'enfonçant dans la galaxie…) : l'histoire démarre trente ans après les événements du *Retour du Jedi*. L'Empire a été vaincu. De ses cendres est né le Premier Ordre. Pour contrer cette nouvelle menace, la Résistance a pris la suite de l'Alliance Rebelle. Un nouveau conflit se prépare alors que la Force se réveille, en bien comme en mal. ■



La scène d'ouverture

LE FILM DÉBUTE dans l'espace. Un sabre laser tombe et entre dans l'atmosphère de la planète Jakku. Passant de main en main, il arrive au doyen d'un village qui reconnaît sa valeur. La Résistante est contactée. Le pilote Poe Dameron débarque avec son droïde BB-8 pour récupérer l'objet. Kylo Ren et les forces du Premier Ordre le suivent de près. Une bataille éclate. Poe cache le sabre dans BB-8 et lui ordonne de fuir.

CRÉDIBILITÉ : 50 %.
POURQUOI ON Y CROIT : parce que la rumeur du sabre laser est l'une des plus anciennes sur le film. Sauf que le sabre en question est perdu par Luke Skywalker sur Bespin dans *L'Empire contre-attaque*. Comment peut-il se retrouver dans l'espace ? ■



Les deux font la paire

TOUJOURS SUR JAKKU, BB-8 a trouvé son chemin jusqu'à Rey, une pilleuse d'épaves intrépide. Tout comme Finn, qui se fait passer pour un résistant. En réalité, c'est un stormtrooper en fuite. Le duo est pris en chasse. En quête d'un vaisseau, il monte à bord du Faucon Millenium. Après une course-poursuite avec des Tie Fighter, le Faucon s'envole vers les étoiles. Dans l'espace, il est happé par un plus gros vaisseau. Un comité d'accueil attend Rey et Finn au pied de la rampe : Han Solo et Chewbacca.

CRÉDIBILITÉ : 70 %.

POURQUOI ON Y CROIT : parce que les différentes bandes-annonces montrent bien que Rey et Finn fuient le Premier Ordre. Et une image promo laisse à penser qu'ils vont monter à bord du Faucon lors de la même séquence. ■



La Force se réveille

ALORS QUE LA BASE du Premier Ordre explose de toutes parts, Kylo Ren s'enfonce dans une forêt enneigée. Finn et Rey sont après lui. La zone autour d'eux devient de plus en plus instable. Les ennemis se font face. Finn allume son sabre, prêt au combat. Courageux, il est vite surpassé par l'expérience de son adversaire qui le blesse grièvement. Finn s'effondre dans la neige. Rey s'empare à son tour du sabre laser. Un nouveau duel peut commencer.

CRÉDIBILITÉ : 70 %

POURQUOI ON Y CROIT : dans la bande-annonce dévoilée le 19 octobre, on peut voir Kylo Ren et Finn prêts à se battre. Une photo du numéro de novembre d'*Entertainment Weekly* montre aussi la présence de Rey. ■



La mort d'Han Solo

[SPOILER]

LA RÉSISTANCE s'apprête à lancer un assaut d'envergure pour neutraliser la superarme du Premier Ordre. Un champ de force doit être désactivé au sein même de la base ennemie. Une mission confiée à Han Solo, Chewbacca et Finn qui retrouvent Rey en cours de route. Les choses allant de mal en pis pour la Résistance, le petit groupe décide de faire sauter la base. Kylo Ren est sur leurs traces. Le méchant apparaît. Pour protéger ses amis dissimulés, Han Solo décide de lui faire face. Après un bref échange, Kylo Ren le tue froidement.

CRÉDIBILITÉ : 80 %

POURQUOI ON Y CROIT : car en plus des rumeurs persistantes, la source de Making Star Wars indique où la scène a été tournée : les studios Pinewood. ■

LUCAS FILMS 2015



L'IMAGE FÉTICHE DE… STUART FREEBORN

Tout le monde a des souvenirs de cinéma. Mais les professionnels de la profession sans doute plus que d'autres. Chaque mois, *Studio Ciné Live* vous en présente un. Aujourd'hui, une photo commentée par le maquilleur Stuart Freeborn.

✖ PROPOS (PRESQUE) RECUEILLIS PAR ÉRIC LIBIOT

«Parfois étrange, la vie est.

J'ai travaillé sur de nombreux films mais toujours dans la coulisse resté je suis. L'humilité n'est pas un maquillage. Savoir servir les artistes, il faut. Et bien amusé, me je suis. Avec Korda, Powell, Lean, Chaplin ou Kubrick. De grands cinéastes ils étaient. La crème du cinéma, j'ai servi et la crème, j'ai beaucoup utilisée. Sur des visages. Mais la vérité derrière le masque se cache aussi. Toi, petit lecteur Jedi, connu jamais tu m'as. Pourtant, un visage célèbre m'a rendu. Celui de Yoda. Et cette photo toujours m'émeut. Et toujours me trouble. Car je ne sais plus. Mais ne plus savoir le début de la connaissance, peut être. Yoda et moi, moi et Yoda. Qui est qui ? Irvin Kershner l'un de nous deux maquille. Lequel ? La mémoire s'oublie, les images de cinéma restent. Nous mourir ensemble. Mais nous mourir jamais non plus.» ■

STAR WARS : LE RÉVEIL DE LA FORCE De J.J. Abrams • Avec Daisy Ridley, John Boyega, Oscar Isaac, Harrison Ford… • Sortie : 16 décembre

LUCAS FILMS LTD

La carrière de Valérie Bonneton ne se résume pas à la série *Fais pas ci, fais pas ça,* merci pour elle. Le cinéma lui offre des rôles de plus en plus intéressants et elle excelle ce mois-ci dans la satire fielleuse ***Le grand partage***. Rencontre avec une nature ô combien sympathique.

✖ **PAR** LAURENT DJIAN ✖ **PHOTO** LÉA CRESPI

VALÉRIE BONNETON DRÔLE DE DAME

Elle arrive comme une fleur à La Closerie des lilas, à 10 heures, alors que la brasserie, située près de Montparnasse, n'est pas encore ouverte. Le patron accepte néanmoins de nous laisser rentrer. Il connaît Valérie Bonneton, elle y donne souvent rendez-vous. Elle habite à deux pas et a ses habitudes dans le quartier. Comme jogger au jardin du Luxembourg. Il est même facile de la reconnaître : elle court dans le sens inverse des autres. «Je n'aime rien faire comme tout le monde, confirme-t-elle, en se versant du thé. Ne pas suivre le mouvement me donne l'impression d'être plus libre. Ça me rappelle mes cours de philo, les propos de Sartre sur nos choix. Chacun est maître de son existence.»

Sa vie, la gamine la rêve heureuse, et surtout artistique. Même si elle n'entre dans une salle obscure qu'à l'âge de 13 ans, pour découvrir *Amadeus*. Même si ses parents refusent qu'elle prenne des cours de musique. À Aniche, dans le Nord-Pas-de-Calais, on n'est pas doué pour les compliments. Jamais un «T'es jolie» de la part de sa famille. Ça lui a manqué, mais elle n'en éprouve aucun regret. Elle développe une autre arme de séduction : l'humour. Elle fait rire les copines. «Des crises de rire à se pisser dessus», glousse-t-elle en prenant une voix de fillette. Elle écarquille les yeux, allonge son cou, comme une gamine à la fois honteuse et fière de sa remarque. Il y a une part enfantine en elle. Elle la revendique. «Quand les gens parlent avec grand sérieux, dans une réunion parents-profs par exemple, ça me donne envie de sortir une énorme bêtise.» Faire rire, donc. C'est ce qu'on lui demande au cinéma. Dans *Le Skylab*, de Julie Delpy, son personnage bégaye un peu. Dans *Eyjafjallajökull*, elle est un volcan d'injures, de vacheries et de coups bas. «Le scénario manquait de nuances, mais quel plaisir de retrouver Dany Boon.»

Dans ses personnages, Valérie Bonneton recherche d'abord la vérité, avant de lui ajouter un grain de folie. Elle triture le scénario pour mieux s'approprier le rôle. Et n'hésite pas à partir en impro. Comme dans *Le grand partage,* où une simple scène d'engueulade avec Karin Viard vire au quasi pugilat avec lancer de boules de neige. L'extrême jubilation avec laquelle elle campe cette bobo aussi hypocrite que détestable transparaît à l'écran. Avant le tournage, elle a effectué un stage en immersion… dans son quartier. «Je suis moi-même un peu bobo, reconnaît-elle. N'empêche, les mères engagées qui parlent sans cesse d'éducation et de leurs mômes alors qu'elles les oublient le jour de la rentrée me font doucement rigoler. Oups… Espérons qu'aucune d'elles ne se reconnaîtra.»

FILMO

2015 *Le grand partage*, d'Alexandra Leclère
2014 *Jamais de la vie*, de Pierre Jolivet
2013 *Eyjafjallajökull*, d'Alexandre Coffre
2011 *Propriété interdite*, d'Hélène Angel
2010 *Les petits mouchoirs*, de Guillaume Canet

TALENTS TRAGIQUES

Dans cette comédie acide, l'État ordonne aux plus riches d'héberger leurs concitoyens en situation précaire. Elle s'attendait à la question qui suit : «Ce serait facile de répondre que, oui, j'ouvrirais ma porte à une bande de gaillards. Vivant toutefois seule avec deux enfants, difficile de savoir comment je réagirais.» Le ciel gris pleurniche, des larmichettes tombent soudain sur la table. Un serveur s'empresse de fermer le toit de la verrière. De son côté, Valérie Bonneton a mis le bouton «rire» sur pause. Elle réfute l'étiquette d'actrice «comique». À ses débuts, un certain Dany, du Nord, voulait lui écrire un one woman show. Elle a refusé. Pas une «boon» idée, selon elle. Gamine, elle se regardait dans la glace et pleurait comme Romy Schneider.

Ses talents tragiques, la fan de Polanski les a déjà dévoilés dans *Jamais de la vie*, et surtout dans le strident et lugubre *Propriété interdite*. Elle veut les exploiter davantage. Jouer une manipulatrice, comme dans *D'après une histoire vraie,* le dernier roman de Delphine De Vigan, actuellement sur sa table de nuit. Jouer une amoureuse, une femme sexy – voilà qui clouerait le bec à cet ex-patron du Français qui l'avait recalée à cause de son physique «peu classique». Silhouette élancée, mains agiles de pianiste : elle est pourtant élégante, Valérie Bonneton. Elle a du charme, et dégage une immédiate sympathie. Longtemps, le cinéma l'a boudée. «J'enchaînais les castings en banlieue pour trois jours de tournage face à des gens qui ne me disaient même pas bonjour. Je me sentais comme une amoureuse qui s'accroche désespérément à un homme qui ne veut pas d'elle. À quoi bon continuer ? J'aspire au bonheur, pas à la souffrance.» En 2007, la série *Fais pas ci, fais pas ça* arrive à point nommé. Déjà la huitième saison, et non, pas de lassitude. Tant qu'elle peut jouer en même temps au cinéma ou au théâtre. Elle répète actuellement une pièce avec Daniel Auteuil. Déjà 11 heures. Les premiers clients entrent dans la brasserie tandis que Valérie s'apprête à sortir. C'est vrai qu'elle ne fait rien comme tout le monde. ■

LE GRAND PARTAGE D'Alexandra Leclère • Avec Valérie Bonneton, Karin Viard, Didier Bourdon, Michel Vuillermoz… • Sortie : 23 décembre

PASCO



«QUAND LES GENS PARLENT AVEC GRAND SÉRIEUX, ÇA ME DONNE ENVIE DE SORTIR UNE ÉNORME BÊTISE.»



PASCO

face à face

MATCH RETOUR

L'un, Christophe Lambert, est habitué à répondre aux questions, quand l'autre, Jean-Pierre Lavoignat, ancien patron de ***Studio,*** est plus souvent intervieweur. Ils se connaissent depuis trente ans et nous avions envie de les mettre ensemble sur le gril. À feu doux. Car la nouvelle est de taille : le héros d'***Highlander*** fait un come-back émouvant dans le nouveau film de Claude Lelouch, ***Un + une.***

✖ **PROPOS RECUEILLIS PAR** ÉRIC LIBIOT **PHOTO** PHILIPPE QUAISSE POUR *SCL*

Pas la peine de chercher midi à quatorze heures : ces deux-là sont potes. Et depuis un bail. Une cigarette grillée à la fenêtre, une photo à deux, un café, une boisson noire et gazeuse, et des mots qui n'en finissent plus. Ils se retrouvent, ils sont contents. Nous aussi.

À quand remonte votre première rencontre ?
Christophe Lambert : À la sortie de *Greystoke* [octobre 84]. La première couverture européenne, c'est dans *Première* à l'époque où Jean-Pierre et Marc [Esposito] y travaillent.
Était-ce important cette première couverture ?
C.L. : Pas du tout. Je n'ai aucune distance avec ce genre de choses. Ou alors beaucoup de distance. Je ne suis jamais en train de me dire que je suis devenu quelqu'un d'important.
Jean-Pierre Lavoignat : Après *Greystoke,* il n'y avait pas plus star que Christophe. Il était content de ce qui lui arrivait mais sans rouler les mécaniques. On était conscient de la popularité de Christophe, mais quand *I Love You,* de Ferreri, a été présenté à Cannes, c'était de la folie. Je ne suis pas sûr d'avoir revu ça un jour.
Comment viviez-vous ces moments, Christophe ?
C.L. : Naturellement. Je peux passer deux heures à signer des autographes. C'est mon métier. Je ne me posais pas de questions et je ne m'en pose toujours pas. Je n'ai jamais fait ce métier pour être star. Être comédien, pour moi, c'est d'abord m'échapper du quotidien. M'amuser. C'est toujours le cas. La seule fois où j'ai eu peur, c'est à la sortie du *Sicilien,* quand j'ai vu, dans un kiosque à journaux, ma tronche sur soixante-dix couvertures… Même des canards d'électronique… C'était n'importe quoi.
J.-P.L. : Pour le n° 1 de *Studio,* tu nous as donné les photos du *Sicilien* sans en parler à personne ; par amitié. Vous pensez bien que c'est impossible aujourd'hui avec tout le marketing autour des films.
Jean-Pierre, vous avez lancé *Première* au moment où débarquaient Depardieu et Dewaere. Puis vous avez vu arriver Christophe Lambert.
Que représentait-il à vos yeux ?
J.-P.L. : Une autre manière d'être, moins acteur, plus quotidien. Depardieu, il est acteur dans la vie. Christophe amenait une légèreté, une innocence. Un charme singulier. Une manière de traverser les films en les habitant naturellement. Je me souviens d'un moment particulier. Marc avait organisé un dîner avec Gérard et Christophe, peu de temps après *Greystoke.* Voilà qu'au milieu de la soirée, les deux se mettent à parler de singes. À bouger comme des singes.
C.L. : *Greystoke* a été ma meilleure école de théâtre. Je me suis entraîné huit mois pour retourner à l'état animal. Dans ces cas-là, on ne se pose pas de questions. Il faut être dans le présent. S'oublier. Retrouver l'instinct. On ne se regarde pas, on ne s'analyse pas : «Vis le personnage, avance avec lui.»
Vous appliquez toujours cette méthode ?
C.L. : Oui, toujours. Elle correspond aussi à ma nature. Jouer, c'est être quelqu'un d'autre. Une fuite de soi-même. Devenir mille personnages différents. Mais il faut qu'il y ait du plaisir. Si je devais jouer un pilote de course, j'irais sur un circuit m'entraîner. Pour interpréter un mineur, je ne descendrais sans doute pas au fond de la mine.



«ON DEVIENT AMIS D'ABORD PARCE QU'ON AIME LE TRAVAIL D'UN ACTEUR. CELA N'EMPÊCHE PAS DE S'ÉTONNER DE SES CHOIX.»
JEAN-PIERRE LAVOIGNAT, ANCIEN DIRECTEUR DE LA RÉDACTION DE *STUDIO*

Lorsqu'il existe des relations amicales avec les acteurs ou les réalisateurs, comme entre vous et Christophe, est-ce facile de trouver la bonne distance et de les critiquer ?
J.-P.L. : On devient amis d'abord parce qu'on aime le travail d'un acteur. Ça n'empêche pas, sur certains films, de s'étonner de ses choix. Je me souviens avoir dit à Christophe que *Fortress 2* n'était pas très bon. Il me répondait l'avoir fait pour s'amuser. Je peux comprendre.
C.L. : Il y avait moins de médias, donc on avait de bonnes relations avec les bons journalistes. Aujourd'hui, la parole sur le cinéma est partout. J'ai toujours accepté les critiques, comme pour *Fortress 2.* Je me suis dit que j'avais poussé le bouchon un peu loin. Mais je m'étais bien marré à la faire. J'ai joué dans des films faciles et d'autre plus compliqués, *I Love You,* par exemple. Pourquoi aller chez Ferreri, un réalisateur qui ne me correspond pas du tout ? Parce que je voulais rencontrer le type qui avait réalisé *Conte de la folie ordinaire,* une merveille. Je voulais le comprendre, savoir ce qu'il pensait.
J.-P.L. : C'était presque de la provocation, tu étais au sommet de la gloire et voilà que tu tombes amoureux d'un porte-clés…
Vous n'en avez jamais eu marre d'interviewer un acteur pour la quinzième fois ?
J.-P.L. : Non. Quand un acteur m'intéresse, je prends plaisir à suivre son travail. D'accord, je trichais un peu, car étant patron du journal, je choisissais qui je voulais interviewer…
C.L. : Aujourd'hui, les entretiens sont formatés. Comme le cinéma, sans doute.
J.-P.L. : Le système s'est organisé et le marketing a pris trop d'importance. On pouvait encore refuser vingt minutes

PHILIPPE QUAISSE/PASCO

avec Spielberg et demander une heure. C'est plus compliqué aujourd'hui. Plus de films en salles, plus de médias, la course à l'exclusivité…

C.L. : Même pour nous, c'est ridicule de ne parler que sept minutes avec un journaliste. Il faut du temps. Sinon, on n'évite pas les mêmes réponses aux mêmes questions. C'est lassant pour le public d'entendre les acteurs se répéter. Aujourd'hui, c'est la prime à la quantité. Je ne suis pas d'accord.

J.-P.L. : Ce qui est ironique c'est que tu as été le premier, Christophe, à être demandé par tous et tout le temps.

C.L. : En fait, je n'ai jamais su dire non. Aujourd'hui, j'y arrive un peu. Je comprends l'épuisement du public. J'aimerai pouvoir aller à *C'est dans l'air* et chez Drucker. Parler de choses différentes à chaque fois.

Revenons à *Fortress 2*…

J.-P.L. : On se dit "c'est dommage", qu'il mérite mieux. Après tout, s'il s'amuse… Cela dit, on aurait bien aussi aimer s'amuser. Mais dès que Christophe sortait du personnage héroïque, le public ne suivait pas. Comme dans *Le complot,* d'Agnieszka Hollande, où tu joues un prêtre militant.

C.L. : Je n'ai jamais eu de plan de carrière. Les personnages m'intéressent pour des raisons différentes. Pour *Highlander,* c'est le romantisme de l'immortalité, plus que le film d'action. Comment regarder le monde et les gens quand on ne meurt pas.

Étiez-vous déçu par cette carrière, disons, éclectique ?

J.-P.L. : Oui, mais finalement, ce ne sont que des destins personnels. Il n'y a pas que le cinéma chez Christophe : il écrit, il fait des affaires…

C.L. : Acteur est un métier tellement égocentré qu'il fallait que je m'en évade de temps en temps. Rencontrer un patron d'hypermarché, ça m'intéresse. Le monde est vaste. Le cinéma reste ma passion, mais dans le business, il y a aussi des rôles à jouer.

N'avez-vous pas été déçu à un moment de votre carrière de ne pas recevoir un scénario de Bertrand Blier ou de Michael Mann ?

C.L. : Jamais. Je n'ai aucun regret. Puisqu'on ne rattrape rien du passé et qu'on ne connaît pas le futur, il faut être au présent. Comme *Highlander*… Vivre au présent, c'est vital.

J.-P.L. : Être dans le passé serait aussi souffrir de ne plus vivre de grands moments

C.L. : Ce serait surtout ridicule. Sur les quinze dernières années, j'ai fait les films dont j'avais envie. *Janis et John, White Material, L'homme de chevet*…

D'accord, mais au Festival d'Angoulême lorsque vous présentez le film de Claude Lelouch, *Un + Une,* on sent que vous êtes content. Vous y avez un beau rôle et une belle scène. Vous êtes heureux de revenir sous les projecteurs, non ?

C.L. : Mais non. Lelouch est un réalisateur singulier. Débordant de passion pour ce métier. Il aime ses acteurs, il les met en confiance. Après trente-cinq ans, je découvre que je peux jouer des choses que je ne soupçonnais pas. C'est un nouveau début de carrière.

Vous allez sans doute entendre des compliments sur cette scène finale…



«JE N'AI JAMAIS FAIT CE MÉTIER POUR ÊTRE STAR. ÊTRE COMÉDIEN, POUR MOI, C'EST D'ABORD M'ÉCHAPPER DU QUOTIDIEN.»

CHRISTOPHE LAMBERT

C.L. : J'ai toujours fait ce métier avec le même cœur. Cette scène, c'est le cheminement du personnage…

D'accord mais vous… VOUS ?

C.L. : Moi, j'ai confiance en mon metteur en scène.

J.-P.L. : Revoir ainsi Christophe, ça me fait plaisir. À Angoulême, il ne cessait de répéter que c'est Dujardin qui a voulu qu'il soit dans le film. C'est rare, cette humilité. Il y a peu de cas d'acteurs avouant qu'ils doivent leur présence à un autre acteur.

C.L. : Claude, Jean et Elsa [Zylberstein] ne trouvaient pas de comédien pour le rôle de l'ambassadeur. Et Jean a dit un jour : «Pourquoi pas Christophe ?» D'abord, ça me touche, évidemment. Ensuite, je me demande si le fait qu'on ne pense pas à moi immédiatement est de ma faute. Oui, j'en suis responsable. Il ne faut jamais reprocher aux autres ce qui vous arrive.

C'était quand même un moment heureux ?

C.L. : Oui, parce que je voulais tourner avec Lelouch depuis longtemps. Mais je ne suis pas un acteur qui se vend.

Ça, on a compris…

C.L. : Je devrais peut-être, mais ce n'est pas dans ma nature. Quand on m'a choisi pour *Greystoke,* j'étais sur le cul : trois mille comédiens et c'est moi qui obtiens le rôle. Quand j'ai été pris au conservatoire, même chose. Je m'y ennuie en 1ère année, je sèche les cours de la 2e année, sauf ceux de Michel Bouquet. J'ai joué les mêmes scènes toute l'année… Michel Bouquet s'en est bien sûr aperçu. J'ai dû avouer que je passais plus de temps à chercher des rôles qu'à apprendre des nouveaux textes. Je voulais être acteur de cinéma, pas au théâtre.

Ce rôle dans le Lelouch a-t-il déclenché d'autres propositions ?

C.L. : Vous allez encore m'engueuler : moi, je suis content pour Claude, pour Jean, pour Elsa… et aussi pour moi.

Ce n'est pas la réponse à la question…

C.L. : Je ne connais pas le futur… Les gens sont heureux, ça me fait plaisir. ■

UN + UNE De Claude Lelouch • Avec Jean Dujardin, Elsa Zylberstein, Christophe Lambert… • Sortie : 9 décembre

GRETA GERWIG

LA LEÇON DE SCÉNARIO

Après ***Frances Ha,*** l'actrice-scénariste américaine refait équipe avec le réalisateur Noah Baumbach pour ***Mistress America,*** nouveau sommet de comédie finement ciselée. Voici les secrets de cette plume aiguisée, aussi à l'aise devant une caméra qu'un ordinateur.

✖ **PAR** THIERRY CHEZE

Mon amour du théâtre est né au lycée. Mais de Shakespeare à Eugene O'Neill, toutes les pièces que j'aimais avaient été écrites par des hommes. Je me suis donc tournée vers le jeu plus que vers l'écriture. Ce n'est qu'une fois à la fac que j'ai commencé à écrire "sérieusement". J'y ai élargi ma culture, puis envisagé de gagner ma vie avec le cinéma ou le théâtre. Le mouvement "mumblecore" – des films tournés en un temps record avec de tout petits budgets – m'a permis de faire la transition entre amateur et professionnalisme. On bossait en bande et on improvisait beaucoup en fonction de ce qui se passait sur le plateau.

L'AMOUR DES MOTS

Mais ces expériences heureuses et libres ont fini par me frustrer. Je ne pouvais en effet pas réellement satisfaire mon amour des mots en écrivant pour mes partenaires. C'est Noah Baumbach qui m'a permis de passer à un autre stade avec *Frances Ha*. Je lui ai précisé d'emblée mon envie d'un long métrage sans mouvement de caméra permanent. Et ce pour une simple raison de spectatrice : je suis incapable de regarder un film sur grand écran quand la caméra bouge en permanence sans avoir envie de vomir ! Voir mes premiers films comme ceux de Lars Von Trier ou des frères Dardenne, que j'admire pourtant, constitue une vraie souffrance… Une fois d'accord sur ce point, Noah et moi avons commencé par lister, chacun, des idées de scènes qu'on aimerait voir dans un film. Ce ping-pong symbolise ma méthode de travail, car j'ai du mal à écrire efficace. Je pars sans direction précise avant que naissent des idées dont certaines finissent par prendre leur sens. Voilà comment *Frances Ha* s'est dessiné.

RÉPÉTITION INTERDITE

On a commencé à penser à *Mistress America* à la fin du montage de *Frances Ha*. Retravailler ensemble nous a forcés à nous pousser dans nos retranchements de façon à ne pas nous répéter. C'est la raison pour laquelle on trouve dans *Mistress America* plus de dialogues et une énergie différente que dans *Frances Ha*. À l'origine, il y avait soixante-quinze pages écrites comme les pièces d'un puzzle que je ne savais pas bien comment assembler. Puis, en lisant ce scénario à haute voix, on a réalisé à quel point Brooke, la New-Yorkaise que j'interprète, était à la fois hilarante et bizarre. On a donc eu envie d'écrire un film pour elle. Puis on lui a adjoint une demi-sœur et on a construit le film autour de leur relation.



Frances Ha (2012).

PROD DB/PINE DISTRICT PICTURES/RT FEATURES/SCOTT RUDIN PRODUCTIONS

«DANS MA TÊTE, L'ACTRICE N'INFLUENCE PAS LA SCÉNARISTE, ET VICE VERSA.»

Avec Noah, on ne pense aux acteurs qu'une fois le scénario terminé. On n'écrit donc pour personne, à part pour moi ! Mais cela n'interfère pas dans l'écriture. Car tout est clairement divisé dans ma tête : l'actrice n'influence pas la scénariste, et vice versa. On ne modifie pas non plus nos scénarios en fonction des comédiens qu'on a choisis. À l'inverse, on prend le temps de trouver ceux et celles qui correspondent exactement aux rôles qu'on a écrits.

LE GOÛT DES AUTRES

Écrire un scénario, c'est la même chose que décorer un gâteau. Il faut prendre garde à ne pas le rendre immangeable. J'aime la précision et le minimalisme : *Frances Ha* se situait dans cette veine. Mais j'aime tout autant le déluge de mots vers lequel tend *Mistress America*. J'admire Tchekhov pour sa capacité géniale à multiplier les personnages qui parlent énormément. Cette idée d'en faire parfois trop me plaît beaucoup. Et le personnage de Brooke me permet d'aller dans cette direction. Elle fait tout pour paraître normale aux yeux des autres mais plus elle parle, plus son anormalité transparaît. Je joue d'ailleurs avec sa tendance au monologue pour pousser le film, notamment dans la deuxième partie, vers la screwball comedy – un genre auquel on a d'ailleurs rendu hommage en situant l'action de *Mistress America* dans le Connecticut, là où se déroule *L'impossible Monsieur Bébé*.

Les clins d'œil aux films que nous aimons sont présents dès l'écriture. Pour *Frances Ha,* il s'agissait de la Nouvelle Vague, mais aussi d'*Another Year,* de Mike Leigh, dont la construction du récit à travers les saisons nous a inspirés. Pour *Mistress America,* j'avais en tête *Dangereuse sous tous rapports*, *After Hours* et *Recherche Susan désespérément*. Car Brooke s'inscrit dans la lignée de ces héroïnes des eighties qui sont à la fois dangereuses, perchées mais aussi très séduisantes. On a également beaucoup parlé de *Shampoo,* d'Hal Ashby. Warren Beatty y joue un coiffeur qui rêve de monter son salon mais ne peut pas s'empêcher de coucher avec les femmes qu'il croise sur sa route, ce qui évidemment l'empêche de mener à bien son projet. J'ai un faible pour ces personnages qui jouent contre eux-mêmes, comme Brooke. Mais je ne me pose jamais la question de savoir s'il faut les rendre aimables. Je sais juste que j'aime les gens compliqués et maladroits. Quand j'écris des personnages, je cherche à explorer leurs défauts et leur incapacité à s'adapter au quotidien.» ■



Greta Gerwig (Brooke) entourée des acteurs de *Mistress America.*

MISTRESS AMERICA De Noah Baumbach • Avec Greta Gerwig, Lola Kirke, Matthew Shear, Heather Lind, Michael Chernus... • Sortie : 6 janvier

PREMIERS DE

Deux nouveaux réalisateurs pour deux comédies, où des antihéros affrontent l'école de la vie. Deux coups de cœur de la rédaction. ✖ PAR THIERRY CHEZE

NAISSANCE DU PROJET

LE DÉSIR de passer derrière la caméra est monté petit à petit au fil de la carrière d'Orelsan. Tout s'est accéléré avec l'album-concept réalisé avec son pote Gringe en 2013, qui retrace la vie des deux chanteurs. Son producteur musical, Olivier Poubelle, lui propose d'essayer d'en tirer un film. Orelsan bloque trois mois pour écrire un premier jet. Et puis s'y met.

LES SOUTIENS

CETTE AVENTURE, Orelsan ne la mène pas seul. Nolita, les producteurs des *Souvenirs*, de Jean-Paul Rouve, sont de la partie et ont l'idée de lui associer Christophe Offentstein, le directeur de la photo de Guillaume Canet. Enthousiasmé, Offentstein demande à être le coréalisateur. Orelsan retravaille son scénario avec lui et la réalisatrice Stéphanie Murat *(Max)* pendant un mois et demi pour aboutir à une version qui satisfait tout le monde.

L'APOLOGIE DES ANTIHÉROS

LE FILM met en scène deux rappeurs-branleurs qui ont vingt-quatre heures pour créer une chanson digne de ce nom. «Au départ, il y a ce désir de parler de deux glandeurs avec l'ambition de les rendre attachants et immoraux.» Avec un vrai défi à relever : «Je savais qu'il ne serait pas facile de filmer l'ennui… sans ennuyer. Mais je ne voulais pas provoquer artificiellement des rebondissements.» *Comment c'est loin* séduit justement par son rythme nonchalant.





«JE SAVAIS QU'IL SERAIT DIFFICILE DE FILMER L'ENNUI… SANS ENNUYER»
ORELSAN

DES FILMS SOUS INFLUENCES

LE COUSINAGE avec *Clerks* de Kevin Smith apparaît évident. Mais Orelsan revendique d'autres influences : *Stranger than Paradise* – un voyage intimiste – ou *Frances Ha,* pour l'incapacité des personnages, malgré leurs efforts, à entrer dans la norme. Mais aussi plus étonnamment… *Rocky*. «*Comment c'est loin* se situe dans la logique inverse. Stallone raconte un mec pas super fort qui doit s'entraîner comme un fou pour devenir le meilleur. Moi, deux gars doués qui doivent juste se mettre au boulot.»

DES CASTINGS D'INCONNUS

IL S'INSCRIT aussi volontiers dans les pas d'un autre film culte, *Marche à l'ombre*. Par l'intermédiaire de ses producteurs, il a d'ailleurs rencontré Michel Blanc, qui lui a donné un conseil essentiel : «"Ne prendre aucun acteur connu", alors que j'avais imaginé lui confier le rôle du patron de mon personnage. Il avait raison. Car soudain, on n'aurait vu que Michel Blanc au milieu de tous ceux pour qui j'avais écrit le film et dont les visages sont inconnus du grand public.» À savoir ses potes Gringe, Claude, Bouteille, mais aussi son frère et sa grand-mère, tous épatants à l'écran.

LA SUITE

ORELSAN n'a pas envie que cette expérience reste sans lendemain. «J'ai envie de diriger le même casting dans une histoire qui n'aurait rien à voir.» Il l'écrira avec Christophe Offenstein. ■

COMMENT C'EST LOIN D'Orelsan et C. Offenstein • Avec Gringe… • Sortie : 9 décembre

LA BELLE COMPANY

LA CLASSE

NAISSANCE DU PROJET

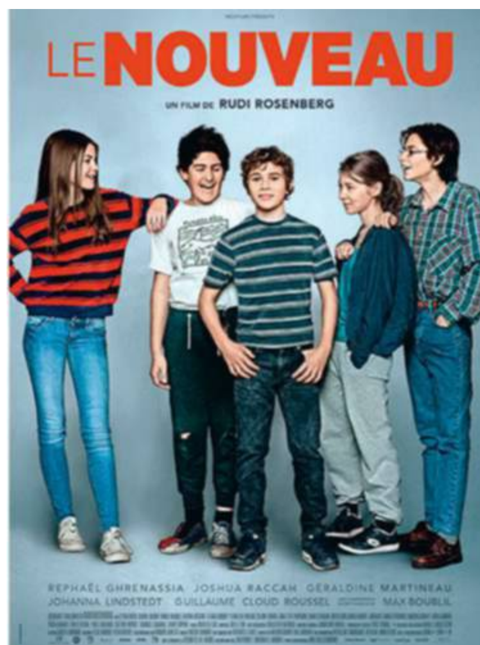
RUDI ROSENBERG est un habitué des plateaux de cinéma. À 14 ans, il enchaîne pubs et petits rôles *(Déjà mort)*. «Mais j'ai compris que je ne serai jamais Vincent Cassel !», se souvient-il en riant. Alors, il intègre une école de cinéma et trouve sa voie. «J'étais tombé à la télé sur ce que je croyais être un formidable documentaire sur des gamins. Avant de découvrir qu'il s'agissait d'une fiction : *Manue Bolonaise,* de Sophie Letourneur. J'ai alors su que les ados allaient constituer une source d'inspiration inépuisable.» Tous ses courts scruteront cet âge dit ingrat et dès 2007, encore étudiant, il commence à écrire *Le nouveau*, «avec l'envie de raconter des choses personnelles de mon enfance».

LES SOUTIENS

BIEN AVANT la version finale, un producteur s'engage à ses côtés : Mathias Rubin. «Je l'avais rencontré dans un festival. Il m'a poussé à me lancer, alors que je ne me sentais pas prêt. C'est même moi qui lui conseillais d'être prudent !» Autre soutien : Max Boublil. «Mon pote d'enfance auquel je pensais pour jouer le seul rôle adulte du film. Mais on était fâchés depuis dix ans et je pensais qu'il dirait non…» Boublil va pourtant accepter.

L'APOLOGIE DES ANTIHÉROS

LE FILM raconte l'arrivée d'un ado dans son nouveau collège, où il se lie d'amitié avec des camarades ostracisés comme lui. «Je voulais parler d'une bande de ringards, celle à laquelle j'appartenais. Et lui rendre hommage à travers un vrai film d'antihéros. Car mon but est qu'on puisse se dire qu'être ringard… c'est cool !»





MARS DISTRIBUTION

«MON BUT EST QU'EN SORTANT DU *NOUVEAU*, ON PUISSE SE DIRE QU'ÊTRE RINGARD… C'EST COOL !»
RUDI ROSENBERG

DES FILMS SOUS INFLUENCES

LA SÉRIE *Freeks and Geeks* est la première référence qui lui vient à l'esprit. Et, côté français… Jacques Doillon. «J'admire son talent à faire parler les jeunes de manière aussi littéraire et naturelle. J'ai un faible pour *Les doigts dans la tête,* dont l'héroïne était suédoise. Voilà pourquoi la jolie fille qui fait partie de la bande de mon héros est scandinave.»

DES CASTINGS D'INCONNUS

À L'EXCEPTION de Géraldine Martineau, qu'il avait dirigée dans un court, Rudi Rosenberg n'a souhaité réunir que des jeunes sans expérience. «Les autres auraient été trop disciplinés et je n'avais pas envie d'enfants sages.» Il rencontre cinq mille gamins pendant un an et finit par trouver ses perles rares. «Je me suis souvent retrouvé en position d'éducateur plus que de réalisateur. Mais j'ai aussi fait ce film pour révéler des visages inconnus. Je rêve qu'un jour, on dise qu'on a découvert dans *Le nouveau* le prochain Romain Duris.»

LA SUITE

POUR L'INSTANT, Rosenberg a surtout envie de se replonger dans les films publicitaires, son «autre école de cinéma». En attendant de se remettre à écrire un autre long. «J'admire ceux qui sont capables de tourner un film par an. Mais je ne sais pas comment ils font !» ■

LE NOUVEAU De Rudi Rosenberg • Avec Max Boublil, Rephael Ghrenassia… • Sortie : 23 décembre

ADAM McKAY
UN HOMME DANS LA CRISE

Avec ***The Big Short : le casse du siècle,*** le cinéaste américain habitué aux comédies – avec son comparse Will Ferrell –, change de registre et plonge Brad Pitt, Ryan Gosling et Christian Bale en pleine crise des subprimes. Portrait.

✖ **PAR** THOMAS BAUREZ



MILLER MOBLEY/2015 PARAMOUNT PICTURES
2015 PARAMOUNT PICTURES


Adam McKay


Le «casse du siècle» se passe à visage découvert, devant des ordinateurs qui affichent courbes et équations.

D'abord, les chiffres. 2 808 et 26 331 : soit, respectivement, le nombre d'entrées en France de *Présentateur vedette : la légende de Ron Burgundy* et de *Frangins malgré eux*. Quant à *Ricky Bobby : roi du circuit*, il est uniquement sorti en vidéo. La honte ! Ces trois comédies américaines – sûrement les plus drôles du troisième millénaire –, toutes produites par Judd Apatow, sont écrites et réalisées par Adam McKay, 47 ans. Le même qui signe aujourd'hui *The Big Short : le casse du siècle*, une plongée au cœur de la machine financière juste avant la crise des subprimes aux États-Unis avec Christian Bale, Ryan Gosling, Brad Pitt…

Au pays de Kev Adams, McKay n'existe donc pas encore. Ou trop peu. Les mystères de l'humour sont décidément aussi impénétrables que le fonctionnement d'un hedge fund en période de crise. Le plus gros succès du cinéaste en France revient à son plus mauvais film : le poussif *Very Bad Cops*. C'est moche. Parions que ce *Casse du siècle,* avec son casting étoilé, changera la donne. Si c'était le cas, il y aurait pourtant comme un malentendu. McKay, réalisateur de comédies déjantées et loufoques – le plus souvent avec son acteur fétiche Will Ferrell en figure de proue – s'imposerait avec un film sérieux. Pour cela, il faudra que les spectateurs osent s'aventurer en masse dans les méandres de cette histoire de gros sous où les héros – traders, banquiers, as de la finance… – passent deux heures à se renvoyer des acronymes à la figure : ABS, CDO… Pas de mitraillettes ni de coffres ici ; malgré le titre, tout se passe à visage découvert, devant des ordinateurs qui affichent courbes et équations. À l'heure du tout virtuel, le film de braquage est cérébral, voire carrément ésotérique. Au téléphone depuis Londres, où il assure la promo de son film, McKay reste confiant sur la réception de son film : «Je l'ai fait un peu comme un documentaire, avant tout pour informer. Aux États-Unis, la majorité des gens se contente des mensonges de la télé. Cette crise des subprimes a touché les plus fragiles, qui ne pouvaient pas imaginer la catastrophe à venir.»

Adam McKay serait donc comme le héros des *Voyages de Sullivan,* ce film de Preston Sturges dans lequel un cinéaste, lassé de réaliser des comédies, s'aventure chez les déshérités pour tâter le drame de près. «J'ai grandi dans une famille sans argent, tempère l'intéressé. Pas besoin de prendre le bus pour connaître la misère. La crise a touché des proches, et des gens de ma famille ont perdu leur maison.»

«J'AI FAIT CE FILM UN PEU COMME UN DOC, AVANT TOUT POUR INFORMER.»
ADAM McKAY

UN PARCOURS SANS FAUTES

Adam Mckay est né à Philadelphie mais a fait ses gammes de comédien sur les planches à Chicago avant de tenter sa chance pour intégrer le célèbre show *Saturday Night Live*, où, recalé comme comique, il en devient une des plumes les plus fameuses. C'est là qu'il s'acoquine avec Will Ferrell. À l'autre bout du fil, McKay ne renie rien de ce parcours sans fautes mais précise : «Quand j'ai parlé de *The Big Short* à Brad Pitt [acteur, mais aussi producteur du film, NDLR], il a d'abord cru que je voulais réaliser une comédie burlesque. Je l'ai tout de suite rassuré. On oublie que je viens du théâtre, que j'ai écrit de nombreux articles politiques pour le *Huffington Post* et que j'ai bossé aux côtés de Michael Moore à mes débuts.» *The Big Short : le casse du siècle*, adapté du roman enquête de Michael Lewis, il le mijote depuis des années. McKay a enquêté, appris les termes économiques, rencontré les personnes impliquées dans ce vaste chantier financier, jusqu'à tout recracher sur papier. Pour évoquer son film, McKay cite *Les hommes du président*, *Révélations,* mais surtout *Dangereuse sous tous rapports,* pour le passage du rire aux larmes. Moins *Margin Call* ou *Le loup de Wall Street*, qui semblent pourtant plus proches. «L'un se concentre sur le monde des banquiers, l'autre sur les effets pervers de l'argent. Mon film se situe ailleurs !» Soit.

Avant de raccrocher, le cinéaste, dont il faut aussi préciser les multiples casquettes – producteur *(Moi, député, Hansel & Gretel…),* script doctor *(Ant-Man)* – prévient qu'il retrouvera bientôt Will Ferrell et le délire comique qui va avec. Si les exploitants français ne sauteront pas forcément de joie, voilà les fans rassurés. McKay, comme le Sullivan de Preston Sturges à la fin de ses voyages, le sait mieux que quiconque : le meilleur remède à la crise ambiante, c'est encore de se marrer. ■

THE BIG SHORT : LE CASSE DU SIÈCLE D'Adam McKay • Avec Christian Bale, Ryan Gosling, Steve Carell, Brad Pitt…• Sortie : 23 décembre



WALL STREET : L'ARGENT NE DORT JAMAIS

D'Oliver Stone • Avec Michael Douglas, Shia Labeouf… • 2010

L'HISTOIRE En plein krach de 2008, un jeune trader fait appel à Gordon Gekko, l'ex-roi de Wall Street, pour venger son mentor poussé au suicide par de nébuleuses tractations financières.
LE CONTEXTE Le film est présenté hors compétition à Cannes, alors que Barack Obama s'apprête à faire passer une loi réformant les banques américaines pour éviter une nouvelle crise des subprimes.
L'ÉCHO Avec son *Wall Street* à rebours de la fascination que les traders exerçaient dans les années 80, Oliver Stone s'était fait visionnaire, anticipant le krach d'octobre 1987. Malheureusement, cette suite court après l'actualité et se contente de pointer du doigt lourdement et sans pédagogie ce que tant avaient déjà raconté – et bien mieux ! – avant lui. Ce retour attendu d'un des personnages cultes des eighties fait logiquement un flop. Et le *Wall Street 3* évoqué ne verra pas le jour. ■



INSIDE JOB

De Charles Ferguson • 2010

L'HISTOIRE Ce documentaire démonte le règne de la dérégulation massive du secteur financier qui a conduit au drame à travers les témoignages de divers responsables américains et européens (DSK, Christine Lagarde…)
LE CONTEXTE Conçu au cœur de la tourmente financière, ce documentaire sort alors que l'Europe continue de subir la crise de plein fouet : la Grèce demande l'aide internationale, l'Union européenne et le FMI se portent au chevet de l'Irlande…
L'ÉCHO *Inside Job* est le premier film américain qui s'essaie à une analyse exhaustive de la crise financière. Il est présenté hors compétition à Cannes en 2010, alors que son pendant européen, le tout aussi passionnant *Cleveland contre Wall Street,* a les honneurs de la Quinzaine des Réalisateurs. Il se dévore comme un thriller et captive les béotiens par son sens pédagogique. *Inside Job* reçoit un Oscar en 2011. Et reste une référence. ■



MARGIN CALL

De J.C. Chandor• Avec Kevin Spacey, Paul Bettany, Jeremy Irons… • 2012

L'HISTOIRE En 2008, la crise financière mondiale menace d'éclater. Le temps d'une nuit, une banque d'affaire new-yorkaise va tenter de se débarrasser de ses actifs toxiques, en étant bien consciente des dégâts que cela va engendrer dans le monde.
LE CONTEXTE *Margin Call* sort en octobre 2011 aux États-Unis, où la dette publique atteint des records. Tous les voyants économiques sont dans le rouge : le krach boursier survenu l'été d'avant sur les plus gros marchés occidentaux est encore dans tous les esprits.
L'ÉCHO Avec ce premier long métrage, J.C. Chandor – fils d'un ancien banquier d'affaires de 41 ans – a frôlé l'Oscar du scénario et remporté un succès critique quasi unanime en France comme ailleurs. Le film est sorti conjointement avec *The Company Men,* de John Wells qui, lui, traite des effets immédiats de la crise de 2008. ■

PROD DB/E.R. PRESMAN FILM/20 TH CENTURY FOX - PROD DB/REPRESENTATIONAL PICTURES/SONY PICTURES CLASSICS-PROD DB/BENAROYA PICTURES/BEFORE THE DOOR PICTURES/WASHINGTON SQUARE FILMS - PORD DB/PARAMOUNT/RED GRANITE PICTURES/SIKELIA PRODUCTIONS/APPIAN WAY-OWNER/VESIOC PHOTOGRAPHY

LA CRISE FINANCIÈRE

Adam McKay n'est pas le premier cinéaste américain à raconter la crise de 2008. D'autres s'y sont employés avec plus ou moins de talent. Revue de détails.

✖ **PAR** THOMAS BAUREZ ET THIERRY CHEZE





LE LOUP DE WALL STREET

De Martin Scorsese • Avec Leonardo DiCaprio, Jonah Hill... • 2013

L'HISTOIRE À la fin des années 80, Jordan Belfort, un petit courtier de Wall Street, fonde sa propre société et amasse bientôt une fortune grâce à une technique financière frauduleuse. L'argent coule à flots. La drogue, les femmes et le sentiment d'impunité aussi.

LE CONTEXTE Fin 2013, la croissance mondiale repart à la hausse et les experts économiques espèrent voir enfin le bout du tunnel. Aux États-Unis, la politique monétaire, «plutôt accommodante», menace cependant la création d'une nouvelle bulle financière.

L'ÉCHO *Le loup de Wall Street* est le troisième plus gros succès de la carrière de Scorsese sur le marché international et le numéro 1 en France. Cette réussite n'a pas empêché le film d'obtenir un bien maigre butin rayon trophées. Leo, que tout le monde voyait enfin oscarisé, s'est contenté d'un Golden Globe. ■



99 HOMES

De Ramin Bahrani • Avec Andrew Garfield, Michael Shannon, Laura Dern... • 2015

L'HISTOIRE En Floride, Dennis Nash, un ouvrier en bâtiment au chômage, se fait expulser de chez lui faute de pouvoir payer les traites de sa maison. Il se fait embaucher par l'agent immobilier qui a lui-même organisé son expulsion pour l'aider dans ses basses besognes.

LE CONTEXTE 2015 marque une embellie pour l'économie américaine, qui annonce une croissance plus forte que prévue, sans pour autant enrayer les chiffres du chômage. Mais les bases sont encore fragiles, et beaucoup prédisent une forte récession à venir.

L'ÉCHO Avec *99 Homes,* Ramin Bahrani avait d'abord imaginé réaliser un drame social, mais la brutalité de ce qu'il a vu lors des repérages en Floride l'a incité à durcir son style et à imaginer un véritable thriller. Récompensé d'un Grand Prix au dernier Festival du film américain de Deauville, où les critiques étaient élogieuses, le film ne connaîtra pas les honneurs d'une sortie en salle en France et sera disponibe début 2016 en e-cinema. ■

VUE PAR HOLLYWOOD

5 CHOSES À SAVOIR SUR BRAD PITT PRODUCTEUR

La star produit *The Big Short*, son vingt-cinquième film, via sa société Plan B. L'occasion de percer les mystères de cette compagnie qui a déjà remporté deux Oscars.

PAR SOPHIE BENAMON

1 PLAN B EST NÉ DU MARIAGE DE BRAD PITT ET JENNIFER ANISTON

EN 2002, l'acteur et son épouse rêvent d'un nouveau registre et fondent Plan B. L'ancien agent Brad Grey s'ajoute au duo et impose sa marque grâce à *Charlie et la chocolaterie,* de Tim Burton, ou *Les infiltrés,* de Martin Scorsese. Des projets pour Brad Pitt et Jennifer Aniston sont dans les cartons : *Hatfields and McCoys,* de Michael Mann, pour lui ; un biopic sur la photographe de guerre Dickey Chapelle pour elle. En 2005, le départ de Brad Grey pour la Paramount, en tant que PDG, et le divorce du couple augure mal de l'avenir de la société. Brad Pitt rachète les parts de ses deux anciens associés, devient seul capitaine à bord et signe un deal avec la Paramount. Il poursuit aussi les démarches engagées avec son ex pour acquérir les droits du livre de Marianne Pearl, *Un cœur invaincu.* Ce sera son cadeau à Angelina Jolie. ■

2 TROP ARTY POUR HOLLYWOOD

BRAD PITT PRODUCTEUR ne se réserve pas systématiquement le premier rôle. Sa société, il la voit comme une aide à des films ambitieux et fait confiance à des jeunes réalisateurs. Il écrit ainsi une lettre à Andrew Dominik, après avoir vu *Chopper* et produit *L'assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford* (2007). Ce western esthétique est un échec commercial. Idem pour *The Tree of Life,* qui signe pourtant le grand retour de Terrence Malick et reçoit la Palme d'or en 2011. Même sa tentative de faire dans le divertissement avec *Kick-Ass* se solde par un demi-succès. Le métier a la dent dure pour qui ne rapporte pas d'argent. ■

3 ALLER-RETOUR VERS L'ENFER AVEC LES ZOMBIES

UN ROMAN D'AVENTURES avec zombies, *World War Z,* a, selon lui, l'étoffe d'un blockbuster. Brad Pitt choisit le réalisateur Marc Forster *(Les cerfs-volants de Kaboul).* Hélas, l'équipe part au front avec un scénario qui fait débat. En 2011, les rumeurs de mésentente sur le tournage sont insistantes. Forster retourne la fin, réécrite à la hâte par Drew Goddard *(Cloverfield).* Le film sort à l'été 2013. Contre toute attente, *World War Z* est un succès. Brad Pitt a gagné ses galons mais perdu son envie de pop-corn. ■

4 UN OSCAR POUR L'HISTOIRE

PENDANT CETTE PÉRIODE, Brad Pitt va aussi superviser la production d'un autre film : *12 Years a Slave.* Il a été impressionné par le travail de Steve McQueen après avoir vu *Hunger.* McQueen trouve en Pitt une oreille attentive. Le tournage de cette adaptation des mémoires d'un ancien esclave, Solomon Northup, se conclut en sept semaines pour un budget qui ne dépasse pas les 20 M$. Le film est présenté le 30 août 2013 au Festival de Telluride. Standing ovation. En 2014, *12 Years a Slave* remportera trois Oscars, dont celui du meilleur film. ■

5 ET MAINTENANT, LA TÉLÉ !

PLAN B A PRODUIT avec succès sa première série télé, *Resurrection* (inédite en France). D'autres sont en chantier. Et a même conclu un accord avec Netflix pour 60 M$. Côté cinéma, Plan B a deux productions en cours : *The Lost City of Z,* de James Gray et *War Machine,* de David Michôd, dont Brad Pitt tient le rôle principal. ■

PROD DB/COTONWOOD PICTURES/PLAN B ENTERTAINMENT/RIVER ROAD ENT.



***THE TREE OF LIFE* SIGNE LE GRAND RETOUR DE TERRENCE MALICK ET REÇOIT LA PALME D'OR EN 2011.**

Réalisateur, scénariste, acteur fétiche de Spike Lee et des frères Coen, John Turturro s'est construit une filmographie aussi riche qu'imprévisible. Il est dans ***Mia madre,*** de Nanni Moretti. Remarquable, comme toujours. Rencontre… peu ordinaire.

PAR SANDRA BENEDETTI **PHOTO** PHILIPPE QUAISSE

JOHN TURTURRO VUE SUR LA MÈRE

John Turturro a le même coiffeur que Woody Allen. À première vue, l'affinité capillaire ne crève pas les yeux. À la seconde, non plus : ça frise le n'importe quoi, ça frise tout court. À côté de ça, une élégance lunaire, une nonchalance gracieuse. On croyait rencontrer un gai luron pas plus haut qu'un tire-chaussettes, il s'agit en fait d'un long condottière aux souliers vernis, un danseur de tango en chemise indigo. Les racines italiennes jouent parfois de drôles de tours. Son père Nicola venait des Pouilles, sa mère Katherine, d'Agrigento, une province sicilienne. Ils lui ont inculqué «la valeur du travail», l'amour du cinéma populaire, «celui des années 30-40-50, qu'on regardait à la télévision le samedi soir», et les engueulades à éclats et moulinets de théâtre : «En réalité, ils s'adoraient.»
La conversation a commencé ainsi, par on ne sait quel hasard des mots, dans la suite glacée d'un palace parisien. Ses parents durs à l'ouvrage. La petite maison du Queens envahie de cousins. Les leçons de boxe du paternel dans le jardin. Les romans de toutes sortes et les films avec Bette Davis ou James Cagney adorés par la maman. «Elle m'a ouvert à la musique, à la littérature et au cinéma. Elle était tout pour moi.» Preuve que Turturro est un Latin avant tout. Katherine et Nicola sont partis, aujourd'hui. «Perdre son père, c'est terrible. Mais perdre sa mère, c'est perdre l'enfant qu'on a été et qu'on ne sera plus jamais. Après, on est obligé d'être adulte jusqu'à la fin de ses jours. Un pan entier de votre vie est soufflé.» C'était il y a dix ans. C'était hier. Il baisse la tête, de la buée dans les yeux.

SANS SCÉNARIO ET AU CULOT

Ce vide béant est l'une des raisons pour lesquelles il a aimé *Mia Madre,* de Nanni Moretti. L'histoire d'une réalisatrice en plein tournage, confrontée au doute et à la mort annoncée de sa mère. Une mise en abyme pour Moretti, qui a vécu la même situation en 2010. Et pour Turturro aussi, d'une certaine façon : il y campe un célèbre acteur américain, un matamore à la mémoire titubante. «J'en ai rencontré beaucoup dans ma carrière mais j'ai eu du mal à le jouer. Nanni voulait que j'improvise et que je grossisse le trait, il a fallu que je me lâche», dit-il de sa voix feutrée de conteur au coin du feu. Brisée nette par le hurlement suraigu de l'alarme incendie. Branle-bas de combat. Moretti jaillit dans le couloir, les cheveux en bataille («Ma, qu'est-ce que c'est ?») L'attachée de presse appelle la réception («On est désolés, un client a allumé une cigarette près d'un détecteur de fumée. On ne peut rien faire, l'alarme s'arrêtera dans cinq minutes.») Turturro grimpe sur une chaise et tente de déboîter l'une des sirènes («Aïe ! Zut. Il faudrait un tournevis.») Cinq minutes d'enfer auditif et le silence revient. Ça va mieux mais tout le monde est sourd.
La reprise est difficile. Question : «Où on en était ?» Réponse : «Vous voulez du lait ?!?» Fou rire. Un temps plus tard, un ton plus haut, il feuillette ses souvenirs, sa vie en pages cornées comme le cahier de son enfance où il collait les articles sur Burt Lancaster. Le cinéma étranger découvert à l'adolescence grâce à un ami : «À l'époque, à New York, on pouvait facilement voir en salles les films de la nouvelle vague et les Kurosawa, les Fellini, les Bergman.» Sa première audition, devant Scorsese et De Niro. Pour *Raging Bull.* Sans scénario et au culot. Il avait 23 ans. «Marty était très nerveux, il a dit : "Il n'a pas le script." Bob lui a répondu : "On va se débrouiller." Mon père avait des livres sur la boxe, je m'en suis inspiré. Ils étaient épatés. J'ai eu trois jours de figuration.» Sourire.
Fondu au noir : le lustre vient de s'éteindre. Normal. Tant pis ou tant mieux, la causerie se poursuit dans l'obscurité. On en arrive aux cours de comédie, au temps si long avant de s'ajuster à la caméra et de trouver sa place. À Spike Lee et aux frères Coen, ses bonnes fées dès la fin des années 80, «avec eux, je n'avais pas l'impression d'être une marionnette». *Do the Right Thing* lui donne une raison d'être acteur, *Barton Fink* décroche la palme à Cannes, *The Big Lebowski* le rend culte. Mais le cinéaste qui a changé son existence est Francesco Rosi. Avec lui, il tourne *La trêve* en 1997, d'après l'autobiographie de Primo Levi. «Il m'a ouvert l'esprit au monde. Il était comme un père pour moi». L'attachée de presse entrebâille la porte pour signifier la fin de l'entretien. Flot de lumière. «Mais… qu'est-ce que vous faites dans le noir ??» Une interview, pardi. ■

FILMO
2015 *Mia Madre,* de Nanni Moretti
2007 *Transformers,* de Michael Bay
1998 *He Got Game,* de Spike Lee
1990 *Miller's Crossing,* de Joel et Ethan Coen
1986 *Hannah et ses sœurs,* de Woody Allen

MIA MADRE De Nanni Moretti • Avec John Turturro, Margherita Buy… • Sortie : 2 décembre

PASCO

«MA MÈRE M'A OUVERT À LA MUSIQUE, À LA LITTÉRATURE ET AU CINÉMA. ELLE ÉTAIT TOUT POUR MOI.»



Marguerite & Julien

Un scénario écrit pour Truffaut, des rôles envisagés pour Isabelle Adjani et Julien Clerc, une sélection cannoise chahutée... Le nouveau film de Valérie Donzelli a déjà vécu mille vies. En voici le récit.

PAR THIERRY CHEZE

C'est l'une de ces histoires qui font la légende du 7e art. Qui naît d'un scénario laissé dans un tiroir et aboutit à un film sélectionné en compétition à Cannes, où il se fait hacher menu par une meute de critiques mordants. Avant de connaître le verdict des spectateurs, *Marguerite et Julien* a déjà vécu mille vies. Mais aucune n'aurait pu exister sans Suzanne Schiffman, proche collaboratrice de François Truffaut. C'est là que tout commence...

Au début des années 70, Suzanne Schiffman repère un article sur l'histoire tragique de Julien et Marguerite de Ravalet. Un frère et une sœur, enfants du seigneur de Tourlaville, exécutés le 2 décembre 1603 pour adultère... et inceste. Persuadée que cette histoire pourrait inspirer François Truffaut, elle suggère au cinéaste d'en parler à Jean Gruault, coscénariste de *Jules et Jim*. Amoureux des sujets polémiques – on lui doit l'adaptation de *La religieuse,* de Diderot, pour Rivette –, Gruault s'empare immédiatement de ce récit singulier. Mais, au même moment, sortent deux films sur l'inceste : *Le souffle au cœur,* de Louis Malle, et *Dommage qu'elle soit une putain,* avec Charlotte Rampling. Cette soudaine actualité fait reculer Truffaut, qui laisse Gruault libre de trouver un autre réalisateur.

Celui-ci propose alors le scénario à Jean-Claude Brialy, qui s'emballe pour le projet. Isabelle Adjani est choisie pour incarner Marguerite, et Julien Clerc pressenti pour le rôle de Julien. Mais l'échec cuisant du quatrième film de Brialy, *Un amour de pluie*, sonne le glas de l'aventure. Gruault envisage alors une série télé. Mais l'ORTF renâcle devant l'amoralité du sujet. Gruault range alors son scénario dans ses archives, qu'il confie à la bibliothèque André Malraux. Trente-six ans plus tard, coup de fil des éditions Capricci qui souhaitent publier le scénario. Gruault donne son feu vert sans se douter que l'aventure vient de rebondir.

L'AMOUR EST DÉCLARÉ

Peu de temps après, Valérie Donzelli reçoit le livre... en cadeau d'anniversaire. «J'ai tout de suite su que ce serait mon nouveau film. J'y ai vu l'inceste comme un vecteur pour raconter l'histoire d'un amour impossible vécu envers et contre tous.» Elle en parle aussitôt à Édouard Weil, son producteur depuis *La guerre est déclarée*, décontenancé à la lecture de la quatrième de couverture. «Le fait de cumuler inceste et XVIIe siècle faisait un peu beaucoup, se souvient-il. Mais je suis plus attaché aux réalisateurs qu'aux sujets. Alors, j'ai donné le feu vert à Valérie.» Ce projet est l'occasion pour la cinéaste de changer d'échelle. «J'ai toujours pensé mes films en fonction d'un budget. Pour raconter cette histoire, je savais qu'il me fallait plus de moyens. Je voulais une mise en scène plus ambitieuse que d'habitude.» Elle imagine d'emblée un film romanesque, avec une forme intemporelle. Jean Gruault accepte de l'accompagner. Elle vient à bout d'une première version : une comédie musicale en quatorze chansons. Édouard Weil n'est pas convaincu, «mais j'ai une telle confiance en

WILD BUNCH

Jérémie Elkaïm et Anaïs Demoustier interprètent les deux amants incestueux.

Marguerite & Julien





son cinéma que je lui ai dit de persévérer». Valérie Donzelli retravaille ce scénario avec son alter ego, Jérémie Elkaïm. «Je suis arrivé à un moment où Valérie devait s'approprier le scénario, explique-t-il. Je l'ai poussée à être irrévérencieuse.» C'est lui qui trouve l'idée d'ouvrir le film par une scène où une orpheline raconterait l'histoire de Marguerite et Julien. «Je pouvais ainsi jouer avec l'idée que cette gamine inventait des intrigues pour tenir en haleine ses camarades», explique la réalisatrice, qui voulait éviter tout réalisme. Le duo reçoit un coup de main de Gilles Marchand. Le résultat séduit Weil. Débutent alors la réflexion sur le casting et la recherche de partenaires pour réunir les 7 millions d'euros nécessaires.

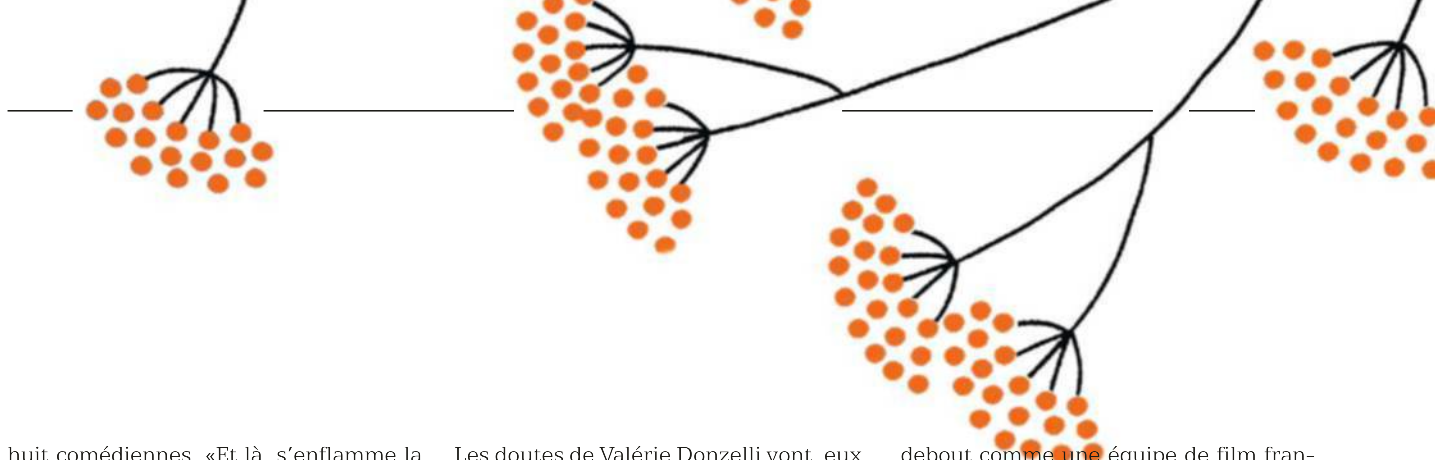
Côté casting, Valérie Donzelli a pris le parti d'acteurs plus âgés que les vrais Julien et Marguerite, décapités à 21 et 17 ans. «Je ne voulais pas mettre cette histoire d'amour impossible sur le compte de l'innocence.» Elle décide donc de confier les rôles à Léa Seydoux et Jérémie Elkaïm. «J'ai pourtant répété à Valérie que je n'étais pas le personnage», précise le comédien. De son côté, Édouard Weil démarche les partenaires habituels de ses films. Frank Weber, encore à Canal+ et soutien décisif de *La guerre est déclarée*, est le premier contacté. Weil lui explique avoir besoin d'une aide solide. Weber adore, et Canal+ s'engage à hauteur d'1,6 million d'euros. Très vite, Valérie Boyer, de France 2, le rejoint en saluant la singularité du projet. Wild Bunch Distribution fait preuve du même enthousiasme. «Rien n'était laissé au hasard dans ce scénario, explique son directeur général, Thierry Lacaze. La précision du travail de Valérie laissait entrevoir ce que son film allait être.» Weil ne rencontre donc aucun refus. Trois mois avant le premier clap, Léa Seydoux jette l'éponge, prise par l'aventure *James Bond*… mais aucun partenaire ne quitte le navire. Valérie Donzelli doit cependant trouver sa nouvelle Marguerite. Elle reçoit

«J'AIME RACONTER DES HISTOIRES COMPLIQUÉES MAIS DE FAÇON DOUCE.» VALÉRIE DONZELLI



Valérie Donzelli (au centre).

BERNARD LANGLOIS/AFP-CÉLINE NIESZAWER/WILD BUNCH



huit comédiennes. «Et là, s'enflamme la réalisatrice, apparaît une évidence : Anaïs Demoustier.» Un sentiment ressenti par l'intéressée : «Valérie m'a parlé avec une telle ferveur de ce personnage que j'ai eu la sensation qu'elle me l'offrait.»

DOUCHE FROIDE À CANNES

Valérie tient sa Marguerite. Une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, elle va même pouvoir, comme toujours, travailler en décors réels au château de Tourlaville, la vraie demeure des de Ravalet ! «Dès que j'ai su que le château existait encore, je n'ai eu qu'une obsession : y tourner.» Mais l'affaire ne se fait pas. Jusqu'au jour où elle entend la nouvelle amie de son père lui proposer d'aller visiter… le château de Tourlaville. «Son frère y avait été paysagiste pendant vingt ans ! Grâce à lui, j'ai récupéré les clefs pour le visiter, puis l'autorisation pour y poser ma caméra.»
Le tournage peut débuter. Un moment toujours redouté par la réalisatrice. «Je déteste être le chef.» L'ampleur du film ne lui facilite pas la tâche. «Je suis très impatiente, et j'ai besoin en permanence d'improviser. Ce qui n'était logiquement pas toujours possible.» Elle l'avoue sans détours : «J'ai vécu un tournage éprouvant. Je me suis sentie perdue.» Y compris dans sa relation aux comédiens. «Je ne l'ai pas ressenti ainsi, corrige Anaïs Demoustier. J'ai surtout vu quelqu'un de profondément libre, dans un rapport artisanal aux images qu'elle fabrique.» Son partenaire, Jérémie Elkaïm, confie, lui aussi, avoir souffert sur ce plateau. «Je sais que l'intérêt qu'on peut me trouver comme acteur repose plus sur ma personnalité que sur un art de la composition. Or là, je devais venir jouer avec ma musique une partition qui n'est pas la mienne.» Et explique s'être appuyé sur Anaïs Demoustier. «Elle incarnait la détermination de Marguerite, qui semble ne pas voir le danger contrairement à Julien. C'est drôle, car ça symbolise notre rapport avec Valérie sur un plateau : elle avance sans craintes et j'essaye de rattraper les assiettes qui tombent !» Anaïs Demoustier affirme, elle aussi, s'être beaucoup appuyée sur leur duo : «Il existe une sorte de gémellité frappante entre Jérémie et moi qui m'a tout de suite rassurée.»

Les doutes de Valérie Donzelli vont, eux, s'envoler au montage. «J'ai senti très vite que le film était là.» Reste à le peaufiner. À doser les anachronismes pour affirmer son côté intemporel. Et à prendre garde à ne pas se noyer sous les références. Impossible, ainsi, de ne pas penser au *Peau d'âne* de Truffaut dans cette scène où un hélicoptère surgit pour séparer les deux amants. La réalisatrice revendique également les hommages aux *Amants crucifiés,* de Mizoguchi ou au *Sauvage,* de Jean-Paul Rappeneau. *Marguerite et Julien* transpire de cet amour du cinéma. Et, selon son producteur, transcende le scénario : «Valérie a su faire sien ce sujet qui ne me touchait pas.» Jean Gruault, qu'on aperçoit d'ailleurs dans le rôle d'un juge, éprouve le même enthousiasme en découvrant le film, peu avant sa mort. Et quand, le 15 avril, Thierry Frémaux leur annonce sa sélection dans la compétition cannoise, Weil est persuadé que la Croisette «va s'enthousiasmer pour cette proposition de cinéma».
La première projection de presse va faire exploser son rêve. Les critiques sont très dures. Le choc est visible, le lendemain, sur les visages hagards de Valérie Donzelli et de ses comédiens. Ils tentent tous de faire face au cours de cette journée, soudain interminable, qui mène jusqu'à la projection officielle. Un véritable K.-O. debout comme une équipe de film français n'en a plus connu depuis *La frontière de l'aube,* de Garrel, en 2008. «On a vécu Cannes violemment, se souvient Thierry Lacaze. Mais moins que Valérie, Anaïs et Jérémie, qui se sont sentis attaqués personnellement. Notre travail a alors consisté à réfléchir aux options possibles pour sortir le film de cette ornière.» Décision est prise d'en repousser la date de sortie en décembre, et d'imaginer une nouvelle affiche, plus lumineuse. Pour laisser du temps au temps. Ce temps qui, sans tout effacer, permet à la réalisatrice et à ses comédiens de panser leurs blessures. Et d'espérer des lendemains qu'ils pressentent plus chantants après les réactions entendues lors des projections publiques organisées en France depuis quelques semaines. Comme prévu avant Cannes, Valérie Donzelli est retournée sur la table de montage couper quelques scènes pour rajouter du rythme. «De simples retouches, précise Weil. Car la violence cannoise n'a pas entamé notre foi dans ce film.». D'ailleurs, le prochain film de Donzelli est déjà sur les rails. Avec les mêmes partenaires. «*Marguerite et Julien* restera essentiel dans le parcours de Valérie. On est tous plus liés que jamais.» L'histoire est loin d'être terminée. ■

«LA VIOLENCE CANNOISE N'A PAS ENTAMÉ NOTRE FOI DANS LE FILM.» ÉDOUARD WEIL


Les amants crucifiés, de Kenji Mizoguchi


Le Sauvage, de Jean-Paul Rappeneau

MARGUERITE & JULIEN De Valérie Donzelli • Avec Anaïs Demoustier, Jérémie Elkaïm… • Sortie : 2 décembre

PROD DB/DAIEI-PROD DB/LISA FILMS

PORTFOLIO

GEORGE HOLZ

HOLLYWOOD 30 ANS DE PORTRAITS

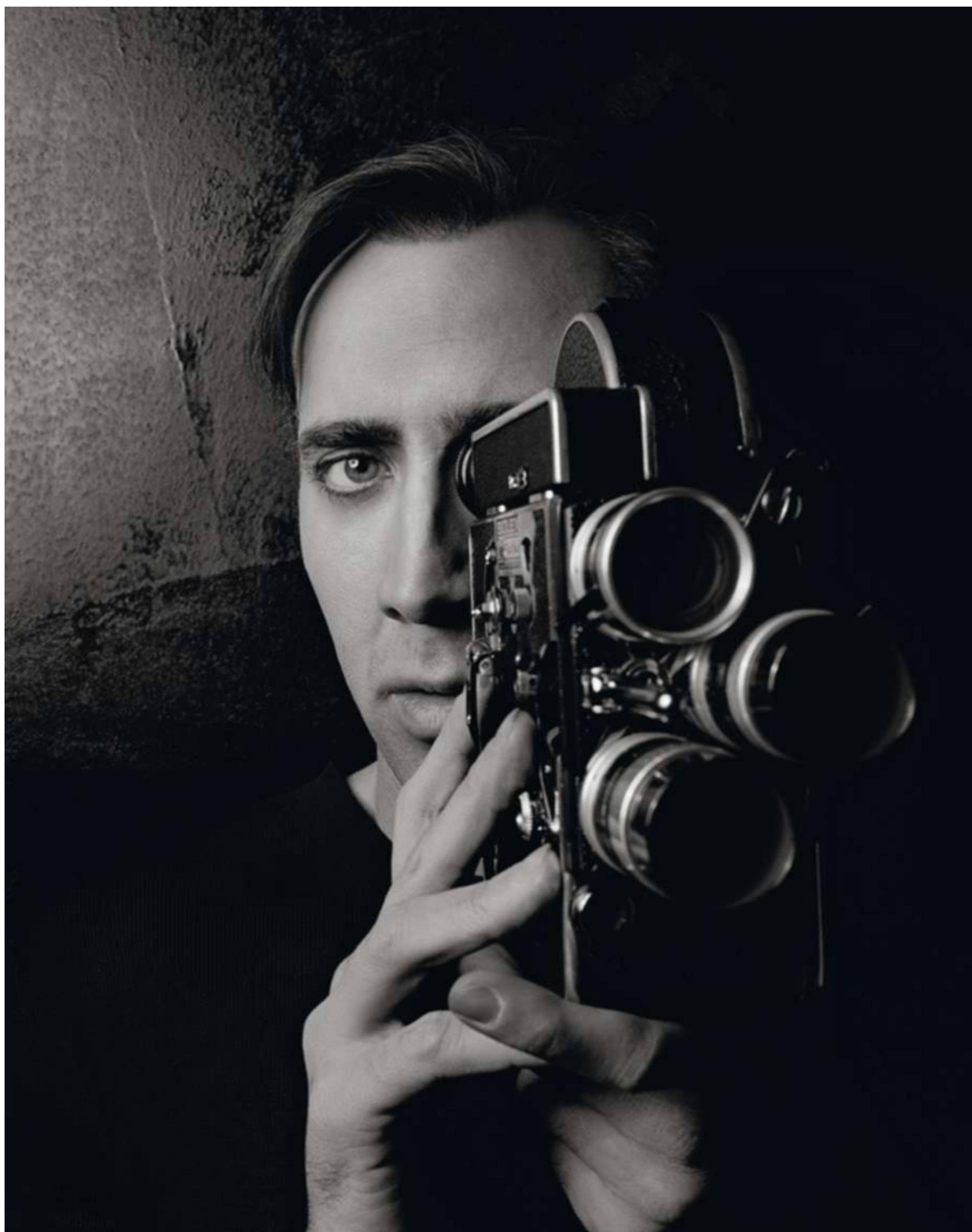
Le photographe américain, qui a fait ses débuts aux côtés d'Helmut Newton, dévoile, dans un ouvrage, sa collection de portraits de stars.

GEORGE HOLZ





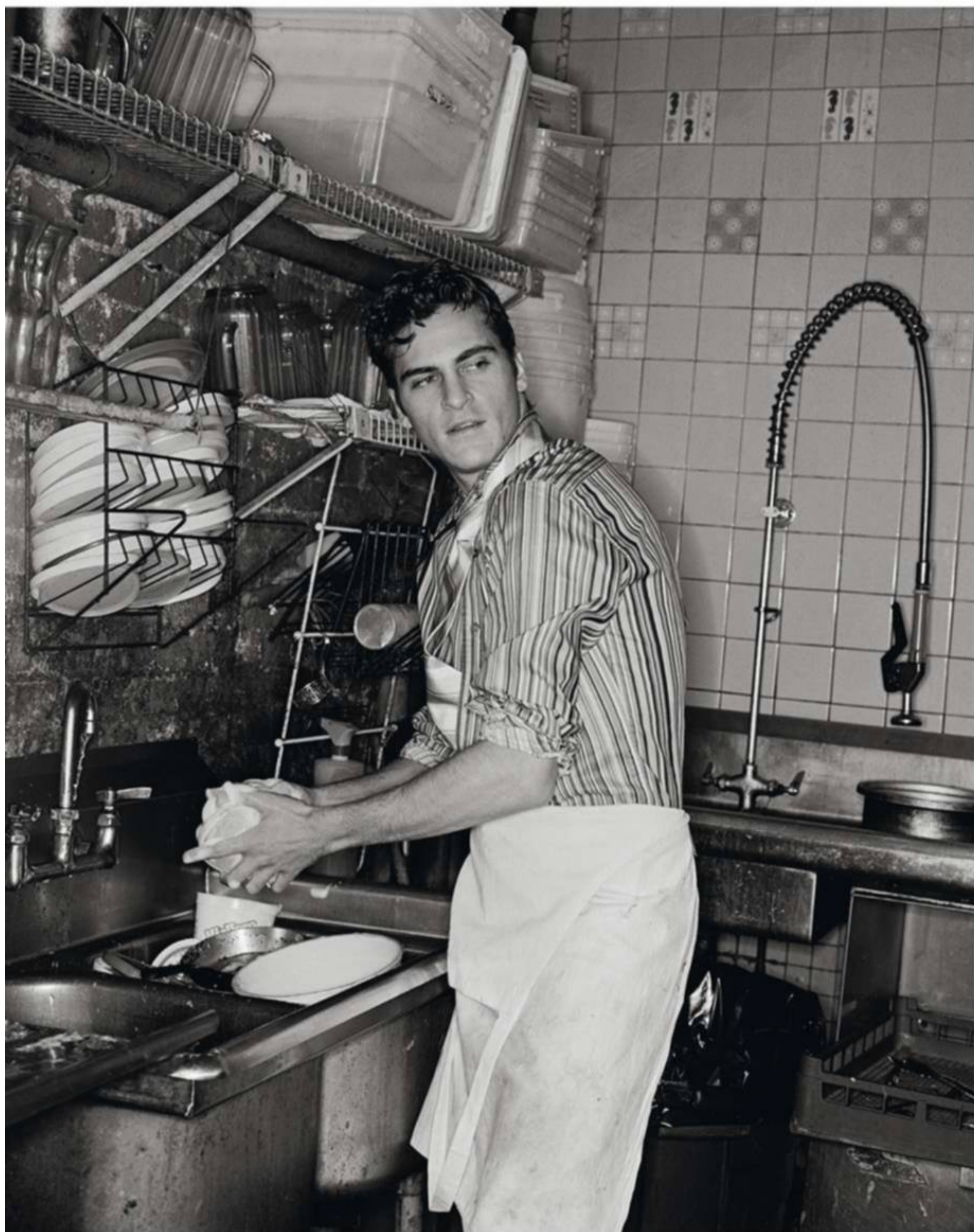
Double-page précédente
ANTONIO BANDERAS, 2002, Los Angeles.



NICOLAS CAGE, New York, 1999.

GEORGE HOLZ

Page de gauche
MADONNA, 1984.



JOAQUIN PHOENIX, New York, 1996.

Page de droite
KEVIN SPACEY, New York, 1999.

GEORGE HOLZ

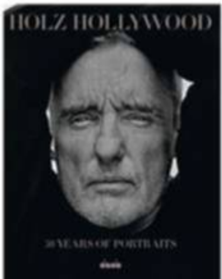




CLAIRE DANES, 2005.

GEORGE HOLZ

Page de gauche
GWYNETH PALTROW, New York, 1997.



Holz Hollywood, 30 Years of Portraits,
Daab Media GMBH, 304 pages, 79 €.

CRITIQUES

☆☆☆☆☆ CHEF-D'ŒUVRE ☆☆☆☆ À VOIR ABSOLUMENT ☆☆☆ BON FILM ☆☆ PAS MAL ☆ BOF Ø ON ÉVITE



LE NOUVEAU ☆☆☆☆

UN IRRÉSISTIBLE PORTRAIT DE L'ADOLESCENCE. FOUS RIRES GARANTIS.

ON NE LES APPELLE PAS TEEN MOVIES POUR RIEN. Un genre à part est dédié, dans le cinéma américain, à ces films mettant en scène l'adolescence. Parfois de manière lourdingue. Mais régulièrement avec un humour qui tutoie la grâce, de *SuperGrave* à *Adventureland*, en passant évidemment par la série *Freaks and Geeks*. Des comédies trop souvent regardées de haut, mis à part leurs fans. Comme des films faits par d'éternels adulescents pour des adolescents et personne d'autre. Les exemples cités plus haut prouvent évidemment le contraire. Mais rares sont les cinéastes français qui ont su s'aventurer sur ce chemin encombré de références forcément écrasantes, avec cette même dextérité. *La boum*, *Le péril jeune* ou *Les beaux gosses* constituent quelques-unes des plus réjouissantes exceptions. Et pour son premier long, Rudi Rosenberg a réussi à filmer l'adolescence avec autant d'acuité que ses glorieux aînés. Comédien dans ses jeunes années (fils de Bashung dans *Mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs)*, passé à la réalisation avec des courts plébiscités en festivals, Rudi Rosenberg suit ici la difficile intégration de Benoît dans son nouveau collège. Face aux rois du bahut populaires et hautains, il va résister tant bien que mal, avec l'aide d'autres élèves, eux aussi, ostracisés. Mais Rosenberg ne se contente pas d'une opposition vue et revue entre «cools» et «ringards», entre



durs violents et bonnes pâtes. Car Benoît n'a en fait qu'une tare : sa timidité. Ni son physique, ni ses capacités intellectuelles n'en font un paria. Juste son malaise à débarquer dans un lieu où il ne connaît personne.Ce personnage symbolise un film à mille lieues de tout cliché manichéen. Car qui compose cette bande autour de Benoît ? Un petit gros perché dans son monde et insensible aux moqueries, une handicapée au caractère bien trempé, un binoclard rêvant, chaque année, de devenir délégué de classe sans jamais recueillir d'autres voix que la sienne… mais aussi une Suédoise au charme fou, mise à l'écart, car ne maîtrisant pas bien notre langue. Et forcément objet de convoitises.



Établissement star

Rudi Rosenberg a posé sa caméra au lycée Montaigne, à Paris, fréquenté dans leur jeunesse par Patrice Chéreau ou Renaud et où furent tournées des scènes du *Péril jeune* et de *La boum 2*.

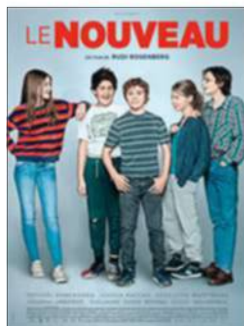
Rosenberg filme cette bande hétéroclite avec un irrésistible sens de la comédie. Les vannes fusent, les situations gênantes propres aux fous rires s'enchaînent. Mais le cinéaste a surtout une tendresse jamais mièvre pour ses personnages. Cela tient aussi à son parti pris de ne pas seulement parler d'une bande mais d'en raconter la naissance. Ce moment où des garçons et des filles qui, a priori, n'ont rien à faire ensemble, se connectent et s'embarquent dans des histoires d'amitié au long cours ou des flirts sans lendemain. On a d'autant plus l'impression de vivre en immersion cet âge, dit ingrat, que Rosenberg a choisi de ne montrer quasiment aucun adulte à l'exception d'un oncle, éternel adulescent et complice volontaire de leurs quatre cents coups, campé par un Max Boublil irrésistible de drôlerie.

Irrésistible, l'adjectif convient aussi pour qualifier l'ensemble du casting réuni par Rosenberg, tous débutants, à l'exception de Géraldine Martineau (qui triomphe en ce moment au théâtre dans *Le poisson rouge,* face à Marc Lavoine). Ils s'appellent Rephael Ghrenassia, Joshua Raccah, Johanna Lindstedt, Guillaume Cloud-Roussel… et la réussite du *Nouveau* tient autant à leur douce folie individuelle qu'à leur complicité collective. Grâce à eux et évidemment à la patte du réalisateur, qui a la bonne idée de ne pas affadir son propos par un banal happy end, *Le nouveau* s'impose comme l'un des plus enthousiasmants premiers longs métrages de 2015. Et, de loin, le plus drôle. À déguster que l'on soit ado ou qu'on observe cet âge avec un recul nostalgique. ■ **Thierry Cheze**

De Rudi Rosenberg • Avec Rephael Ghrenassia, Joshua Raccah, Max Boublil… • 1 h 21

NOTRE TOP 5 #DÉCEMBRE 2015

Seuls les films vus par un minimum de cinq journalistes peuvent entrer dans le top 5.



1
LE NOUVEAU
De Rudi Rosenberg, p. 81
Sortie : 23 décembre
★★★★



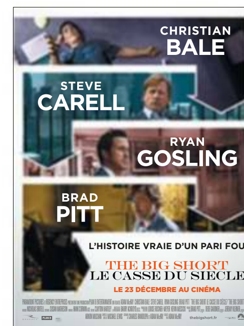
2
À PEINE J'OUVRE LES YEUX
De Leyla Bouzid, p. 96
Sortie : 23 décembre
★★★



3
BACK HOME
De Joachim Trier, p. 88
Sortie : 9 décembre
★★★



4
LE PONT DES ESPIONS
De Steven Spielberg, p. 84
Sortie : 2 décembre
★★★



5
THE BIG SHORT
D'Adam McKay, p. 94
Sortie : 23 décembre
★★★

JACQUES DEMARTON/AFP

Les 61 films de novembre

À L'AFFICHE

L'INTÉGRALE DES FILMS CRITIQUÉS DU MOIS, EN ÉTOILES ET EN COULEUR.



02 DÉC

☆☆☆

Demain
De M. Laurent et C. Dion, p. 86
Marguerite et Julien
De Valérie Donzelli, p. 86
Le pont des espions
De Steven Spielberg, p. 84

☆☆

Mia madre
De Nanni Moretti, p. 85
Poétique du cerveau
De Nurith Aviv, p. 85
Taj Mahal
De Nicolas Saada, p. 86

☆

Babysitting 2
De Philippe Lacheau et Nicolas Benamou, p. 85
Du bruit dans la tête
De Vincent Plus, sur le web
Kill Your Friends
D'Owen Harris, p. 85
New Territories
De Fabianny Deschamps, p. 85
Orlando Ferito
De Vincent Dieutre, sur le web
Le prophète
De Roger Allers, p. 85



09 DÉC

16 DÉC

☆☆☆

Allende, mon grand-père
De M. Tambutti Allende, p. 89, 9/12
Back Home
De Joachim Trier, p. 88, 9/12
Béliers
De G. Hákonarson, p. 90, 9/12
Comment c'est loin
D'Orelsan et C. Offenstein, p. 88, 9/12
Le grand jeu
De Nicolas Pariser, p. 92, 16/12
L'humour à mort
De D. et E. Leconte, p. 93, 16/12

☆☆

L'attente
De Piero Massina, p. 92, 16/12
Au cœur de l'océan
De Ron Howard, p. 88, 9/12
Belle et Sébastien, l'aventure continue
De Christian Duguay, p. 90, 9/12
Cafard
De Jan Bultheel, p. 90, 9/12
La chambre interdite
De Guy Maddin, p. 93, 16/12
Le dernier jour d'Yitzhak Rabin
D'Amos Gitaï, p. 93, 16/12
House of Time
De Jonathan Helpert, p. 93, 16/12
My Skinny Sister
De Sanna Lenken, p. 93, 16/12
Oups ! J'ai raté l'arche
De T. Genkel et S. McCormack, p. 90, 9/12
Suburra
De Stefano Sollima, p. 90, 9/12
La vie très privée de Monsieur Sim
De Michel Leclerc, p. 92, 16/12

☆

Oncle Bernard ou l'anti-leçon d'économie
De R. Bouillette, sur le web, 9/12

Ø

Cosmos
D'Andrzej Zulawski, p. 90, 9/12
Vue sur mer
D'Angelina Jolie, p. 90, 9/12

AVIS PARTAGÉS
☆☆☆☆/☆

Un + une
De Claude Lelouch, p. 87, 9/12



23 DÉC

30 DÉC

☆☆☆☆

Le nouveau
De Rudi Rosenberg, p. 81, 23/12

☆☆☆

À peine j'ouvre les yeux
De Leyla Bouzid, p. 96, 23/12
Le grand partage
D'Alexandra Leclère, p. 92, 23/12
Je compte sur vous
De Pascal Elbé, p. 98, 30/12
La montagne magique
D'Anca Damian, p. 96, 23/12
Pauline s'arrache
D'Émilie Brisavoine, p. 96, 23/12
The Beast
D'Hans Herbots, p. 98, 30/12
The Big Short : le casse du siècle
D'Adam McKay, p. 94, 23/12

☆☆

Au-delà des montagnes
De Jia Zhang-ke, p. 96, 23/12
Hector
De Jake Gavin, p. 98, 30/12
Kalo Pothi, un village au Népal
De Min Bahadur Bham, p. 98, 30/12
Tangerine
De Sean Baker, p. 98, 30/12

☆

Argentina
De Carlos Saura, p. 98, 30/12
L'étreinte du serpent
De Ciro Guerra, p. 96, 23/12
Quand mon tour viendra
De V. Arregui, sur le web, 23/12
Shanghaï Belleville
De Show-Chun Lee, p. 98, 30/12
Snoopy et les Peanuts - le film
De Steve Martino, p. 96, 23/12



06 JAN

☆☆☆

Mistress America
De Noah Baumbach, p. 99
Toto et ses sœurs
D'Alexander Nanau, p. 100

☆☆

Arrêtez-moi là
De Gilles Bannier, p. 99
Beijing Stories
De Pengfei, p. 100
Dakar ta nostalgie
De Florence Arrigoni, p. 100
Desert Dancer
De Richard Raymond, p. 100
La fille du patron
D'Olivier Loustau, p. 101
Janis
D'Amy Berg, p. 100
Je vous souhaite d'être follement aimée
D'Ounie Lecomte, p. 99

☆

Early Winter
De Michael Rowe, p. 100
Sous la peau
De Nadia Jandeau et Katia Scarton-Kim, p. 100

PAS VUS...

Faute de projection dans les temps, les films suivants ne sont pas chroniqués dans ce numéro : **Le goût des merveilles,** d'Éric Besnard (16 décembre), **Star Wars : Le réveil de la Force,** de J.J. Abrams (16 décembre), **Joy,** de David O'Russell (30 décembre), **Pension complète,** de Florent Emilio Siri (30 décembre), **Ta mère !,** de Touria Benzari (30 décembre), **Les huit salopards,** de Quentin Tarantino (6 janvier) et **Les nouveaux loups du web,** de Cullen Hoback (6 janvier).
Retrouvez ces critiques le jour de leurs sorties sur studiocinelive.com

☆☆☆☆☆ CHEF-D'ŒUVRE ☆☆☆☆ À VOIR ABSOLUMENT ☆☆☆ BON FILM ☆☆ PAS MAL ☆ BOF Ø ON ÉVITE

LE PONT DES ESPIONS ☆☆☆

TOM HANKS MAGISTRAL DANS UN SPIELBERG MAÎTRISÉ SUR LES COULISSES DE LA GUERRE FROIDE.

SPIELBERG EST UN CINÉASTE qui a toujours aimé bâtir des ponts – entre esclaves et esclavagistes, entre Juifs et Allemands… – pour livrer un cinéma de la réconciliation, de la compréhension. À parfois s'en faire taper sur les doigts par ceux qui veulent y voir de la trop grande naïveté. La guerre froide, époque s'il en est des antagonismes, n'avait jamais été abordée par le réalisateur. Il s'y attaque avec une histoire à la fois très célèbre et complètement inédite. L'Amérique entière connaissait l'existence de l'espion américain Francis Gary Powers, fait prisonnier par les Soviétiques, qui l'exhibent fièrement au début des années 60. Mais elle était bien moins au fait des conditions de sa libération. De son échange plutôt, où un discret avocat d'assurances œuvrait dans l'ombre pour le troquer contre un espion russe. Spielberg revisite la guerre froide avec un duo inédit : l'avocat américain, habité par la décence et le courage, campé par un Tom Hanks plus «honnête homme» que jamais, digne héritier de James «M. Smith» Stewart ; et l'espion russe énigmatique, plus papy artiste que rouge menaçant. Dans ce rôle, Mark Rylance *(Intimité)* vole quasiment la vedette à Hanks. En quelques scènes, et avec peu de dialogues, Spielberg parvient à nouer une relation très forte entre les deux hommes. *Le pont des espions,* c'est l'anti-*James Bond.*

Répliques acérées, scénario au cordeau (coécrit par les frères Coen), *Le pont des espions* évite bien des écueils : celui du film de procès, tout d'abord, en usant de l'ellipse là où on attendait le réquisitoire. Et celui du huis clos bavard, malgré une place certaine laissée au discours et au débat pour justifier notamment qu'on doive accorder une défense à tout homme. Le cinéaste n'en oublie pas pour autant l'ampleur des films d'espionnage. La deuxième partie nous fait basculer à Berlin Est dans une partie de poker haletante. La maîtrise de la mise en scène donne à chaque moment d'attente une tension presque aussi grande qu'une course-poursuite à 200 à l'heure. Des cadrages à double sens et un travail sur le clair-obscur ajoutent encore à l'épaisseur du film. Décidément, Spielberg est bien le grand cinéaste contemporain de l'histoire américaine. ■ **Sophie Benamon**

De Steven Spielberg • Avec Tom Hanks, Mark Rylance, Amy Ryan… • 2 h 21



Une visite inattendue

La chancelière Angela Merkel est venue assister, dans la nuit du 28 novembre 2014, au tournage de la scène clé du film sur le pont Glienicke, qui relie Berlin Ouest à Postdam. C'est là qu'avait eu lieu l'échange entre Francis Gary Powers et Rudolf Abel, cinquante-deux ans plus tôt.

SEAN GALLUP/GETTY IMAGE/AFP



MIA MADRE ☆☆

UN MORETTI MINEUR SUR LES AFFRES DE LA CRÉATION ET LES DOULEURS INTIMES.

C'EST L'HISTOIRE D'UN FILM dans le film, d'une femme réalisatrice, Margherita (Margherita Buy), qui tourne une fiction politique avec des ouvriers en colère. Son acteur principal est un Américain hâbleur, autocentré, parfois drôle, et peu familier avec l'italien (John Turturro). En dehors du plateau, ce sont les autres qui tournent autour de Margherita : un frère suffisant, une fille trop adolescente et surtout une *madre* en fin de vie. Ici, les affres de la création et ceux de la vie privée – surtout si celle-ci connaît un passage dramatique – sont entremêlés. «C'est ma réalité, mon film», répond ainsi Margherita à son assistant-réalisateur pour faire taire ses doutes. Ce *Mia madre* fait écho à toute l'œuvre de Moretti et à son dernier film en particulier, *Habemus Papam*, qui reposait aussi sur un voyage entre deux sphères (officielle-privée) et traduisait in fine l'idée d'un enfermement aussi bien physique que psychologique. Comment Margherita va-t-elle tenir le choc ? Ce *Mia madre* y répond trop partiellement et ne cesse de papillonner (les trop nombreuses séquences comiques avec Turturro par exemple !), alterne trop maladroitement les tons pour nous intégrer totalement à ce drame de l'intime. Les films de Nanni Moretti, comme ceux de Woody Allen, se classent par millésime. Pour l'Italien, 2015 est une année moyenne. ■ **Thomas Baurez**



Pour l'amour d'une femme

Pour *Mia madre*, Nanni Moretti avait deux films de chevet : *Amour*, de Michael Haneke et *Une autre femme*, de Woody Allen (photo).

De et avec Nanni Moretti • Avec aussi Margherita Buy… • 1 h 47

RUE DES ARCHIVES/BCA

BABYSITTING 2 ☆

SUITE – ET FIN, ON ESPÈRE – DES AVENTURES DE LA BANDE À FIFI.

LE TRAVAIL CRITIQUE ne doit pas reposer sur l'unique plaisir que peut prendre un journaliste à la vision d'un film. Ces impressions trop aléatoires et subjectives empêchent souvent de bien voir. Celles et ceux qui avaient crié «victoire» à la vision du premier *Babysitting*, omettant de souligner l'absence totale de cinéma, doivent être bien embêtés de voir aujourd'hui leurs vessies devenues lanternes. Succès oblige, l'équipe de Philippe Lacheau – sur-bodybuildé pour l'occasion ! – s'est déplacée au soleil (Brésil) pour des vacances en caméra cachée dans un hôtel de luxe. Hier validées par le «bronzé» Jugnot, leurs pitreries ont cette fois l'aval de Clavier, trop content de jouer les parrains de luxe sans forcer son personnage («Okkaaay !») On imagine que Thierry Lhermitte, Josiane Balasko et Michel Blanc ont déjà leur sac prêt pour les prochains voyages. On pourrait ne pas s'offusquer de voir ces apprentis comédiens jouer avec des petites caméras, si leur immaturité ne véhiculait cette idée que le cinéma est une chose futile, sans importance, un truc dérivé de la télé qui peut facilement se saucissonner en programme court si besoin est. Situations aussi répétitives qu'immatures, dialogues balourds (parfois limites), interprétation à l'avenant : il est grand temps que cette saga s'arrête ! ■ **T.B**

De Nicolas Benamou et Philippe Lacheau • Avec Tarek Boudali… • 1 h 33



coup de griffe

Et aussi

Kill Your Friends ☆
D'Owen Harris • 1 h 43

Londres, 1997. Un producteur de musique est prêt à tout pour écraser ses rivaux. Récit à la première personne par un héros qui se veut odieux et n'est que pitoyable, malgré le jeu vibrant de Nicolas Hoult. ■ **Sandra Benedetti**

Le prophète ☆
De Roger Allers, Joann Sfar, Bill Plympton • 1 h 24

Difficile d'accrocher à cette adaptation du best-seller poético-philosophique de Khalil Gilbran : transformé en une suite de courts métrages inégaux plombés par une voix off sans vie, il vire au pensum lent. ■ **So.B.**

Poétique du cerveau ☆☆
De Nurith Aviv • 1 h 06

Ce documentaire tente d'expliquer l'humain et ses comportements via des interviews plus ou moins didactiques d'experts du fonctionnement du cerveau. ■ **Véronique Trouillet**

New Territories ☆
De Fabianny Deschamps • 1 h 40

Pas de dialogues, juste la voix off de Li Yu, voulant entrer clandestinement à Hong Kong. Son errance se mélange à celle d'une Française venue conquérir le marché chinois. Ce film poético-expérimental tombe à plat. ■ **L.D.**

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive. com



MARGUERITE ET JULIEN ☆☆☆

UN CONTE DE FÉES POP ET TRAGIQUE SUR LA PASSION AMOUREUSE.

LA FOUDRE CRITIQUE s'est abattue à Cannes sur *Marguerite et Julien,* avec des cris trop virulents pour être sincères, prouvant qu'à l'exception de *La guerre est déclarée*, le cinéma de Valérie Donzelli n'était en rien consensuel. Ce film confirme la singularité de son regard et sa témérité devant une route semée d'embûches. La première : s'attaquer à un scénario de Jean Gruault que Truffaut avait renoncé à tourner. Le deuxième : son sujet, inspiré d'une histoire vraie, l'amour incestueux entre un frère et une sœur sous Henri IV. Facile alors de verser dans l'éloge de l'immoralité ou le triomphe de la morale. Or *Marguerite et Julien* ne flirte ni avec l'un, ni avec l'autre. D'une amoralité revendiquée, ce film se vit comme un conte de fées, narré sur le mode «Il était une fois…» Ce prisme permet d'échapper aux lourdeurs de la reconstitution en costumes, avec l'introduction d'objets anachroniques, de musiques modernes… Intemporel, *Marguerite et Julien* traverse les époques comme les influences cinématographiques, mariant harmonieusement effluves truffaldiennes et souvenirs de *Peau d'âne* ou du *Sauvage*. À tenter autant, Valérie Donzelli se rate parfois. Mais, mû par l'alchimie entre Jérémie Elkaïm et Anaïs Demoustier, son film raconte l'amour absolu avec une intensité qui ne méritait pas une telle cabale. L'audace au pouvoir ! ■ **T.C.**

De Valérie Donzelli • Avec Anaïs Demoustier, Jérémie Elkaïm, Frédéric Pierrot… • 1 h 43



DEMAIN ☆☆☆

EN CES TEMPS de Cop 21, l'écologie est sur toutes les lèvres, et donc sur grand écran. Mais ce documentaire de Mélanie Laurent et Cyril Dion (cofondateur de l'ONG Colibris-Mouvement pour la Terre avec Pierre Rahbi) n'a rien du projet opportuniste surfant sur la cause. D'abord, parce que leur engagement sur la question écologique ne date pas d'hier. Et surtout, parce qu'en lieu et place de l'habituel constat anxiogène sur l'état dégradé de notre planète, le duo se concentre sur les solutions à travers des cas concrets et des personnalités capables d'en parler avec un enthousiasme communicatif. Le tout avec un sens ludique de la pédagogie, sans jouer aux redresseurs de tort culpabilisateurs. Un film d'intérêt public. ■ **T.C.**

De Mélanie Laurent et Cyril Dion • 1 h 58

TAJ MAHAL ☆☆

BASÉ SUR DES FAITS RÉELS survenus en 2008 à Bombay, ce film d'action intimiste privilégie le suspense au spectaculaire. Hormis durant le prologue, l'héroïne ne sortira pas de sa chambre d'hôtel. Elle est là, planquée, flippée, au téléphone avec son père, tandis que les terroristes (en hors-champ) massacrent à tout va. On entend les cris, les coups de feu, la fumée monte, l'angoisse aussi. Le film baigne dans l'obscurité, c'est à la fois abstrait, beau et suffocant. La caméra de Saada scrute Stacy Martin avec un plaisir fétichiste. Hélas, faute de renouvellement dans les péripéties, la fascination s'évapore, et les contrechamps ratés de la fin sur les parents apeurés dénaturent l'ambition du projet initial. ■ **Laurent Djian**

De Nicolas Saada • Avec Stacy Martin… • 1 h 31





UN + UNE

UN HOMME ET UNE FEMME EN INDE. LELOUCH REVIENT À SES AMOURS. TANT MIEUX OU TANT PIS.

Sophie Benamon ☆☆☆☆ VS **Thomas Baurez** ☆

So.B.: CLAUDE LELOUCH RÉUSSIT l'un de ses meilleurs films depuis longtemps. Jean Dujardin interprète un compositeur venu en Inde travailler sur la musique d'un film. Au traditionnel dîner de l'ambassadeur, il va rencontrer la femme de ce dernier (Elsa Zylberstein) qui cherche à donner un sens à sa vie dans une quête de spiritualité.

T.B.: UNE VACHE AU MILIEU de la circulation, des tuk-tuks aux couleurs bariolées, des «pauvres» souriants, parce que, voyez-vous, «ils en sont à leur première vie, ils apprennent». En guise de guides de luxe: deux stars made in France en liberté, bloquées sur leur nombril, leur iPhone et leur ego… Je pensais naïvement que le film allait déjouer ces clichés, mais non, il se vautre dedans.

So.B.: JE CROIS QUE TU MÉLANGES TOUT! La vision de l'Inde par Lelouch n'est peut-être pas assez authentique pour toi, mais elle est, pour moi, criante de vérité. Au début du film, on se croirait même dans un documentaire. Lelouch a été formé à cette école et ça se sent. Ce ne sont pas les acteurs qui sont en liberté, mais la caméra du cinéaste.

T.B.: MAIS ON S'EN FOUT DE LA VÉRITÉ – si tant est qu'elle puisse exister au cinéma! C'est une vision que l'on cherche dans un film, or celle-ci se place d'emblée au ras du bitume. D'un côté, l'Inde et ses clichés sur la spiritualité. De l'autre, les Occidentaux et leurs problèmes de riches. Quand je parle de «liberté», je fais référence au travail de Lelouch avec ses acteurs, qui repose en grande partie sur l'improvisation. Résultat, je vois trop Jean Dujardin et Elsa Zylberstein, et pas assez leurs personnages.

So.B.: TE VOILÀ MAL RENSEIGNÉ! La méthode Lelouch, ce n'est pas de laisser ses acteurs improviser mais de leur glisser le texte au dernier moment afin de recueillir leur émotion au moment où ils entendent ces lignes pour la première fois. Ainsi, Annie Girardot ne savait pas qu'Yves Montand allait la quitter dans *Vivre pour vivre*. Il tourne chronologiquement et utilise souvent ce stratagème pour témoigner d'une certaine lâcheté masculine, un de ses thèmes de prédilection.

T.B.: QU'IMPORTE LA MÉTHODE et ce que l'on entend par improvisation: les personnages n'évoluent pas et ce jeu de séduction tourne à vide. Au fait, que penses-tu de cette séquence dans le bus où Dujardin enlace un vieil Indien chétif et rit à ses dépens? Ou encore de cette contre-plongée sur deux 4X4 d'une célèbre marque allemande partenaire du film? En termes de spiritualité, c'est grandiose.

So.B.: DE TOUTE FAÇON, AVEC LELOUCH, il y en a toujours qui cherchent la petite bête. Ce film est un remake à peine déguisé d'*Un homme qui me plaît* (avec Belmondo et Girardot). C'est une non-histoire d'amour, celle de deux personnes qui ne veulent pas s'aimer, mais dont le désir force l'interdit. Nombre de jeunes cinéastes pourraient s'inspirer de cette manière de gérer les silences, les hésitations et les sentiments. Il faut se laisser aller dans cette ronde, comme l'ont magnifiquement fait Jean Dujardin et Elsa Zylberstein, sinon, on reste, comme toi, sur le côté. Amer.

T.B.: FINALEMENT, la seule chose que j'aime dans le film, c'est Christophe Lambert, car il paraît totalement en dehors! ■

De Claude Lelouch • Avec Jean Dujardin, Elsa Zylberstein… • 1 h 57



BACK HOME ☆☆☆

UN RÉCIT PUZZLE SUR LE DEUIL, D'UNE ENTÊTANTE ET DOUCE MÉLANCOLIE.

ÉTONNANT DE DÉBUTER un mélo sur le deuil par le plan d'un nouveau-né qui agrippe l'index de son père. De célébrer la vie alors que la mort (le suicide ?) d'une mère vient chambouler le mari et ses deux fils. Le récit de Joachim Trier, cinéaste du mémorable *Oslo, 31 août*, éblouit par son refus de l'émotion facile autant que par sa densité, son audace. Dans une mise en scène splendide, d'une mélancolie parfois pop, le film alterne présent et passé façon puzzle, un peu comme dans les meilleurs Egoyan. Montrer à l'écran les photos de la mère, reporter de guerre, permet de s'interroger sur le sens d'une image. Filmer une filature selon deux points de vue différents donne une signification autre à une même situation, et se révèle poignant. De multiples sujets se bousculent dans *Back Home*, qui ausculte toutefois en premier lieu les relations familiales. Chacun se débrouille comme il peut face à la perte. Le père, prof, couche secrètement avec une autre prof. Il regarde, impuissant, s'éloigner son fils de 15 ans, qui se réfugie dans les jeux vidéo. Scène géniale, d'ailleurs, quand il se crée un avatar pour entrer en contact avec lui. Seul le frère aîné semble gérer le deuil. Semble seulement, et c'est là toute la subtilité d'un film dont on ne cernera les personnages qu'à la toute fin. D'un film entêtant dont il faut saluer l'interprétation au diapason. ■ **L.D.**

De Joachim Trier • Avec Gabriel Byrne, Isabelle Huppert, Jesse Eisenberg... • 1 h 49



COMMENT C'EST LOIN ☆☆☆

EXAMEN DE PASSAGE cinématographique réussi pour Orelsan, plus à l'aise que dans ses programmes courts pour Canal+. Avec la complicité de Christophe Offenstein, le chef op' attitré de Guillaume Canet, il se met en scène en trentenaire galérant à écrire un premier album de rap avec son pote tout aussi cossard que lui. Ils ont vingt-quatre heures pour sortir une chanson digne de ce nom : le récit de cette journée donne naissance à une vraie comédie d'auteur, singulière par son rythme nonchalant. Et dont l'humour décalé se marie joliment à de vraies scènes d'émotion. Orelsan raconte et joue l'ennui avec une dextérité qui rappelle l'irrésistible *Clerks*. La glande élevée à l'état d'art. ■ **T.C.**

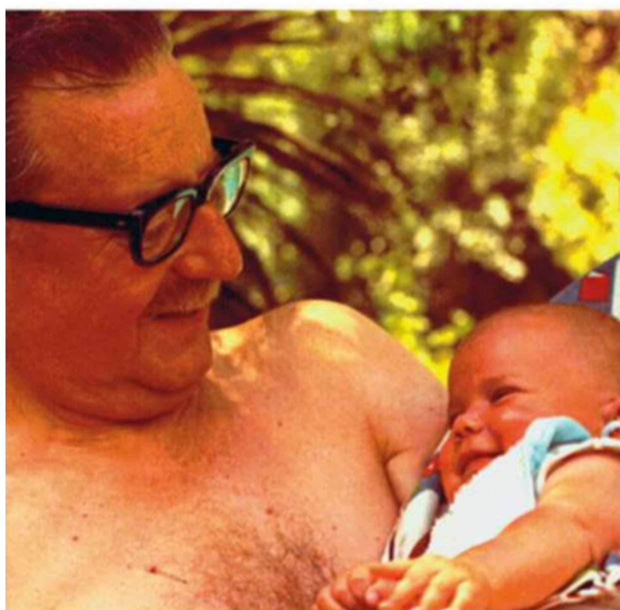
D'Orelsan et Christophe Offenstein • Avec Orelsan... • 1 h 30

AU CŒUR DE L'OCÉAN ☆☆

DE *MOBY DICK*, grande épopée américaine, on connaît tous les grandes lignes : le combat désespéré d'un homme contre un monstre marin. Ron Howard s'est, lui, intéressé à l'histoire qui a inspiré Herman Melville, son auteur : le naufrage d'un baleinier. Son scénario explique les raisons de la chasse à la baleine, dont l'huile allumait les lampes d'une bonne partie des États-Unis. Le récit gagne en modernité ; la fable est moins héroïque mais plus poignante. En revanche, la structure en flash-backs handicape le récit par des allers-retours constants. Prisonnier de son récit, le cinéaste ne parvient jamais totalement à faire souffler un vent épique et terrifiant sur cette histoire. ■ **So.B.**

De Ron Howard • Avec Chris Hemsworth... • 2 h 02





ALLENDE MON GRAND-PÈRE ☆☆☆

UN FORMIDABLE DOCUMENTAIRE SUR L'INTIMITÉ SECRÈTE DE LA FAMILLE DE L'EX-PRÉSIDENT CHILIEN.

LE TITRE DE CE DOCUMENTAIRE dit à la fois tout de la nature de l'entreprise et trompe sur sa véritable identité. Marcia Tambutti Allende est bien la petite fille de Salvadore Allende, socialiste convaincu, président du Chili entre 1970 et 1973, renversé – et suicidé ? – par les militaires du général Pinochet. Si on entend, dès le générique, la voix de ce grand-père dans l'une de ses nombreuses diatribes politiques, celle-ci va peu à peu s'éteindre et laisser place à celles de sa famille : sa veuve, ses enfants et petits-enfants. Il ne s'agit pas ici du portrait d'un grand homme, mais d'un film qui se construit à l'ombre – et à partir – de sa personnalité. La question n'est pas tant de savoir qui fut Salvadore Allende que de comprendre comment ses proches vivaient à ses côtés. Quelles cicatrices sa disparition a-t-elle laissées ? La réalisatrice cherche des réponses, mais se heurte le plus souvent à un mutisme poli. Sa mère lui conseille d'ailleurs de ne pas fouiller le passé. Comme dans la plupart des familles, les non-dits protègent des tempêtes. Marcia Tambutti mène donc sa barque à contre-courant et parvient, à force d'obstination, à isoler des regards, à donner toute leur portée aux silences, et révèle peu à peu les drames qui ont construit son identité. Si les photos souvenirs ne bougent pas, le cinéma a le pouvoir d'en révéler leur mouvement intérieur. ■ **T.B.**



ALLENDE AVANT ALLENDE

Allende avait déjà eu les honneurs d'un documentaire éponyme de Patricio Guzman (2004), couronné d'un European Film Award.

De Marcia Tambutti Allende • 1 h 37

PROD DB/JBA



coup de griffe

VUE SUR MER ø

LE COUPLE BRANGELINA AU BORD DU NAUFRAGE… TELLEMENT ENNUYEUX QU'ON S'EN FOUT.

IL EST POSSIBLE que ce film ait pu servir de catharsis ou d'électrochoc à Angelina Jolie (réalisatrice, scénariste, comédienne, productrice) et Brad Pitt (comédien producteur), puisqu'on y voit les deux stars jouer un couple en crise, tout à coup révélé à lui-même lorsque débarque dans la chambre d'hôtel mitoyenne de jeunes mariés amoureux. Mais se poser la question serait verser dans la pipolisation à outrance. *Vue sur mer* a peut-être servi à autre chose – oui, mais à quoi ? Dans les deux, on s'en fout puisque le film est d'un ennui abyssal. C'est filmé mou, raconté lent, joué transparent. Le tout sur… 2 h 12 !! Une véritable purge. Jolie avait plutôt réussi son entrée dans la mise en scène avec *Au pays…* et *Invincible*. Cette fois, elle cale et fait marche arrière. Fermez les volets, y'a rien à voir. ■ **Éric Libiot**

D'Angelina Jolie • Avec Angelina Jolie, Brad Pitt… • 2 h 12



BÉLIERS ☆☆☆

EN ISLANDE, deux frères éleveurs de béliers se regardent en chiens de faïence depuis des lustres. La maladie de la tremblante frappe leur troupeau, et les force à se rabibocher. En dépit du scénario cafardeux et des blatèrements à foison, le prix Un Certain Regard de Cannes ne prend pas le spectateur pour un mouton. Les plans fixes, superbes, rivalisent avec la photographie, au début aussi crépusculaire que la relation fraternelle, puis peu à peu chatoyante. La moue est dans le pré, mais la vie est bêle. ■ **Julien Jouanneau**

De Grímur Hákonarson • Avec Sigurður Sigurjónsson… • 1 h 33



BELLE ET SÉBASTIEN, L'AVENTURE CONTINUE ☆☆

DANS LEURS NOUVELLES AVENTURES, Belle et Sébastien partent à la recherche d'Angelina, mère d'adoption du jeune garçon, portée disparue après le crash de son avion dans les forêts transalpines. Sur un sujet moins fort que le sauvetage de Juifs pendant la guerre, ce second opus présente un rythme plus soutenu. Les péripéties des héros ne manquent ni d'inventivité ni de suspens, mais le dénouement est tellement invraisemblable qu'il laisse un goût amer. ■ **V.T.**

De Christian Duguay • Avec Félix Bossuet… • 1 h 38

Et aussi

Suburra ☆☆
De S. Sollima • 2 h 15

«Un pour tous, tous pourris», crie ce film de mafia italien où Vatican et État sont corrompus jusqu'à l'os. Un scénario ambitieux mais à trou et une réalisation impressionnante mais trop tape-à-l'œil nous ont laissé sur notre faim. ■ **T.C.**

Oups ! J'ai raté l'arche… ☆☆
De T. Genkel et S. McCormack • 1 h 27

Le déluge approche, les animaux sont sur l'arche, sauf un nestrian et un grymp tombés à l'eau avant le départ. Aventures et gags se conjuguent dans cette amusante fable sur la différence. Pour les 4-9 ans. ■ **L.D.**

Cafard ☆☆
De Jan Bultheel • 1 h 26

Ce film d'animation raconte l'épopée d'un lutteur abandonnant sa carrière pour venger sa fille abusée par des Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais son scénario ne se hisse pas vraiment à la hauteur de sa saisissante beauté formelle. ■ **T.C.**

Cosmos ø
D'A. Zulawski • 1 h 42

Le défi maso du mois : rester 1 h 42 dans cette pension de famille, où des individus zarbis hurlent d'incohérents soliloques. On espérait un retour plus inspiré de l'auteur de *La fidélité* que cet ovni hystérique. ■ **L.D.**

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive.com

Rectangle Productions présente
En Coproduction avec Wild Bunch – Orange Studio – France 2 Cinéma – Scope Pictures – Framboise Productions

« ROMANTIQUE
ET POP ! »
TRANSFUGE



SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

« GONFLÉ, FOU
ET COURAGEUX »
GRAZIA


PREMIERE


STUDIO CINÉ LIVE

Anaïs Demoustier   Jérémie Elkaïm

Marguerite & Julien

Un film de **Valérie Donzelli**

Avec Frédéric Pierrot, Aurélia Petit, Raoul Fernandez, Catherine Mouchet, Bastien Bouillon
avec la participation de Sami Frey et Géraldine Chaplin Scénario Valérie Donzelli et Jérémie Elkaïm - D'après une idée et un scénario original de Jean Gruault

RECTANGLE PRODUCTIONS · 2 cinéma · SCOPE · CANAL+ · francetélévisions · CINE + · COFINOVA · SOFITVCINE · SOFICA Cinémage · SOFICA PALATINE ETOILE · îledeFrance · DOLBY DIGITAL · Orange Studio · wild bunch

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

BANDE A PART LE MAGAZINE CINÉMA · PARIS PREMIÈRE · SENSCRITIQUE · TRANSFUGE · L'EXPRESS · nova LE GRAND MIX · CAHIERS DU CINÉMA

ILLUSTRATION : CHARLOTTE GASTAUT



LA VIE TRÈS PRIVÉE DE MONSIEUR SIM ☆☆

LE RÉALISATEUR DU *NOM DES GENS* DÉÇOIT DE NOUVEAU.

JEAN-PIERRE BACRI est un acteur rare : peu savent exprimer comme lui autant de nuances dans ce personnage de râleur au grand cœur qui a fait sa réputation. Voilà pourquoi la déception ressentie devant le nouveau Michel Leclerc – qui peine à trouver un second souffle après *Le nom des gens* – est aussi forte. Pourtant, au départ, le charme opère. Bacri est magnifique en cinquantenaire frappé en peu de temps par le départ de sa femme, la perte de son boulot et l'incapacité à trouver du réconfort chez un père fuyant. Il saisit alors la première proposition qui se présente pour tenter de remonter à la surface : sillonner la France pour vendre des brosses à dents. Avec son sourire figé comme seul rempart aux larmes qui menacent à chaque instant de le dévaster, il profite de ce voyage pour tenter de se reconnecter à sa fille comme à son premier amour. Et ce road movie, où la voix de son GPS devient sa seule amie, ne manque ni de tendresse ni de charme, à l'image de la BO de Vincent Delerm. Pourquoi alors avoir voulu lui adjoindre cette histoire d'un secret lié à son père, qui vient parasiter ce fragile équilibre ? Souci de scénario ou de montage ? Le film perd de sa limpidité et force l'émotion au lieu de la distiller. Une sortie de route en bonne et due forme. ■ **T.C.**

De Michel Leclerc • Avec Jean-Pierre Bacri, Mathieu Amalric, Valeria Golino... • 1 h 42



LE GRAND JEU ☆☆☆

UN INCONNU MYSTÉRIEUX, manipulateur, et un écrivain en rade depuis plus de dix ans. Le premier offre 20 000 euros au second pour écrire un livre d'appel à l'insurrection visant à déstabiliser le ministre de l'Intérieur. Voilà pour le pitch d'un thriller d'espionnage qui nous entraîne dans les arcanes du pouvoir. Protagonistes formidablement dessinés, ambiance intrigante due à une réalisation au cordeau : le film donne envie d'en savoir plus sur les secrets d'État. Le ton change dans la deuxième partie, conçue comme une parenthèse bucolique : c'est gonflé, pertinent dans le discours sur les idéaux déçus, même si tout cela traîne un peu et se clôt de manière abrupte. Un coup d'essai néanmoins fort prometteur. ■ **L.D**

De Nicolas Pariser • Avec André Dussollier... • 1 h 39

L'ATTENTE ☆☆

IL Y A DU PAOLO SORRENTINO dans ce film aux cadrages magnifiques qui met face à face deux femmes. L'une, Anna (Juliette Binoche) est une mère qui vient de perdre son fils. L'autre, Jeanne (Lou de Laâge), la petite amie du fils qui ne sait pas encore qu'elle a perdu son amoureux. Quand Anna la voit débarquer dans la maison en deuil, en pleine campagne sicilienne, elle ne sait pas comment lui annoncer la nouvelle et s'accroche à cette jeune fille qui fait revivre son fils. Leurs échanges sont pleins de tendresse et extrêmement touchants. La révélation, hélas, tarde trop. Et le face-à-face tant attendu perd de son intensité. Reste un cinéaste à suivre, Piero Messina. ■ **So.B.**

De Piero Messina • Avec Juliette Binoche, Lou de Laâge... • 1 h 40





L'HUMOUR À MORT ☆☆☆

UN DOCUMENTAIRE HOMMAGE À CEUX QUI ONT FAIT *CHARLIE HEBDO.*

UN AN APRÈS L'ATTENTAT contre *Charlie Hebdo,* Daniel Leconte (avec son fils Emmanuel) revient sur ces jours sombres. Mais le temps du cinéma n'est pas celui de l'info. Depuis, de l'eau a coulé sous les ponts, l'esprit du 11 janvier s'est retrouvé écorné, un autre attentat meurtrier a endeuillé profondément notre pays et les querelles internes à *Charlie Hebdo* ont été exposées. Mais *L'humour à mort* ambitionne justement de remettre les choses en perspective en rappelant pourquoi ce journal a été ainsi décimé. Leconte est légitime pour cela. C'est lui qui avait signé *C'est dur d'être aimé par des cons,* narrant le procès fait à *Charlie* pour avoir publié les caricatures de Mahomet. Sa proximité avec l'équipe permet de recueillir les témoignages des survivants sans voyeurisme. Y compris lorsque la dessinatrice Coco raconte comment elle a ouvert la porte, une arme sur la tempe, à ceux qui allaient assassiner ses camarades. Dans les mots de ceux qui ont survécu, existent une dignité et un recul bouleversants. Et Leconte aurait dû se passer d'une voix off redondante et trop pleine d'utopie par rapport à ce qui s'est passé depuis. Mais cette voix s'inscrit dans la volonté de laisser un témoignage pour se souvenir de Cabu, Wolinski, Charb et les autres en train de s'amuser… via des archives racontant l'intimité d'une équipe soudée derrière un combat, malgré ses divisions. ■ **T.C.**



DEVANT ET DERRIÈRE

Emmanuel Leconte, coréalisateur de *L'humour à mort,* mène aussi une carrière d'acteur. Il fut notamment François 1er dans *Les Tudors.*

De Daniel et Emmanuel Leconte • 1 h 30

LOUIS MONIER/RUE DES ARCHIVES/BCA

LA CHAMBRE INTERDITE ☆☆

UN FILM FASTIDIEUX ET HORS NORME. UNE CURIOSITÉ !

À 59 ANS, LE CANADIEN GUY MADDIN (*Winnipeg mon amour…)* est un cinéaste à part, de ceux qui évoluent dans l'ombre, distillant leur venin artistique dans les interstices d'images en fusion. Chez Maddin, tout se (re)crée et se transforme (la fiction comme la supposée réalité). *La chambre interdite,* un peu plus que les autres. Il s'agit d'un enchevêtrement de micro-fictions qui redonnent vie à des films perdus, d'auteurs illustres ou d'illustres inconnus, chefs-d'œuvre non réalisés ou nanars à peine pensés. Tout se passe dans un sous-marin où l'équipage devient, malgré lui, otage d'un capharnaüm narratif. Cette *Chambre interdite* s'inscrit dans un projet plus vaste baptisé *Séances* (site internet, performances…), auquel a répondu un casting de haute volée (Charlotte Rampling, Géraldine Chaplin, Jacques Nolot, Mathieu Amalric…) Si on ne peut que saluer une telle entreprise dont l'esthétique vintage renvoie à un cinéma primitif, ce flux ininterrompu de récits devient rapidement logorrhéique. Pour mieux faire, il aurait fallu que Maddin et Evan Johnson demandent à des confrères d'y mettre leur patte et ainsi créer des ruptures. Cela n'empêche pas l'envoûtement. Pour amateurs de curiosités uniquement. ■ **T.B.**

De Guy Maddin et Evan Johnson • Avec Mathieu Amalric, Charlotte Rampling… • 1 h 59



Et aussi

Le dernier jour d'Yitzhak Rabin ☆☆
D'Amos Gitaï • 2 h 33

Par une cruelle ironie, et à trop vouloir bien faire, Amos Gitaï pose plus de questions qu'il n'offre de réponses dans ce docudrama sur l'assassinat du premier ministre israélien en 1992. Son enquête de fond, très détaillée, reste captivante, mais la forme, bavarde et emprunte de théâtralité, rebute un peu et n'évite pas toujours la confusion ■ **V.T.**

My Skinny Sister ☆☆
De Sanna Lenken • 1 h 35

Ce premier long mettant en scène l'assassinat gratuit par deux lycéens d'une femme choisie au hasard manque de souffle scénaristique mais révèle un créateur d'atmosphère angoissante à suivre : Raphaël Neal. ■ **T.B.**

House of Time ☆
De Jonathan Helpert • 1 h 26

Robert, proprio du château, a-t-il réellement propulsé ses convives en mai 1944 ou ne s'agit-il que d'un jeu de rôles démoniaque ? Si durant une demi-heure la question amuse, le huis clos patine ensuite, n'exploitant jamais le fort potentiel de son postulat. Il a néanmoins le mérite de la singularité. ■ **L.D.**

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive.com

THE BIG SHORT : LE CASSE DU SIÈCLE ☆☆☆

POUR LES NULS QUI N'ONT RIEN COMPRIS À LA CRISE DES SUBPRIMES. ENTRE AUTRES.

INSPIRÉ DU LIVRE éponyme de Michael Lewis, *The Big Short : le casse du siècle* raconte comment, en 2005, quelques investisseurs ont anticipé l'explosion de la bulle immobilière et parié à la baisse contre le marché. Soit un ex-neurologue borgne atteint du syndrome d'Asperger, un trader arrogant de la Deutsche Bank, un directeur de fonds d'investissement irascible et deux idéalistes créateurs d'un fonds d'investissement amateur. Ces cinq-là ont supposé qu'avec leurs emprunts, proposés pour acheter une maison sans apport ni garantie de solvabilité, et les subprimes, trop d'Américains n'auraient plus les moyens de payer leurs hypothèques et perdraient leurs maisons. Ruinant au passage les banques, à la base de ces produits financiers trafiqués. Pour gagner de l'argent, ils ont donc misé sur une catastrophe économique, mais surtout humaine.

Pour rendre sympathiques ces visionnaires, Adam McKay s'est choisi un casting d'acteurs plus attachants les uns que les autres, chacun pouvant représenter un des nombreux aspects de la nature humaine. Brad Pitt s'émeut du sort des pauvres, Steve Carell s'indigne des magouilles des banques de Wall Street, Christian Bale joue les génies incompris et Ryan Gosling… s'en met plein les poches sans état d'âme.

Vu son sujet, assez hermétique sur le papier, McKay a cherché à donner à son film un aspect moins rigide. Il filme son histoire comme un documentaire ou un reportage, avec des apartés face caméra, des plans filmés à l'épaule ou encore des images floues, comme volées par l'objectif. Cet habitué des comédies hilarantes cultes *(Frangins malgré eux…)* s'attaque pour la première fois à un drame financier, dense et bavard, dans lequel il a la bonne idée de distiller, ici et là, de l'humour, ce qui le rend plus digeste. Ses personnages racontent, souvent comme une bonne blague, des anecdotes édifiantes qui restent en mémoire plus facilement que la définition d'une obligation adossée à des actifs. Cela permet aux non-initiés, qui peuvent logiquement se sentir perdus au cœur du récit, de se rattraper aux branches. Un vrai pari de la part de McKay, à saluer dans un Hollywood où les films «adultes» sont plus que jamais des espèces menacées. ■ V.T.

D'Adam McKay • Avec Steve Carell, Christian Bale, Ryan Gosling, Brad Pitt… • 2 h 10



La passe de trois

C'est la troisième fois qu'un livre de l'écrivain et journaliste Michael Lewis est porté sur grand écran après *The Blind Side* (qui avait valu un Oscar à Sandra Bullock) et *Le stratège* (nommé pour six statuettes, dont meilleure adaptation) avec – déjà ! – Brad Pitt.

T.J. KIRKPATRICK/GETTY IMAGES/AFP

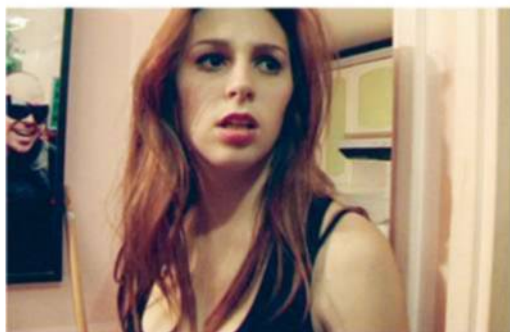


À PEINE J'OUVRE LES YEUX ☆☆☆

UNE JEUNE TUNISIENNE ÉPRISE DE LIBERTÉ JUSTE AVANT LA CHUTE DE BEN ALI. SAISISSANT.

CETTE PETITE HISTOIRE dans la grande – la rébellion de la jeunesse luttant contre les traditions et un régime répressif – peut avoir une apparence de déjà-vu mais n'en reste pas moins saisissante. Elle met en scène Farah, 18 ans, une chanteuse engagée qui, à quelques mois du Printemps arabe, va payer le prix de sa joie de vivre et de ses envies de liberté. Pour son premier film, Leyla Bouzid dresse le portrait d'une Tunisie dont les jeunes, révoltés, sont plus inconscients que naïfs, alors que leurs parents vivent dans la peur face au système en place. Dans le rôle de Farah, Baya Medhaffar possède une belle énergie et une voix extraordinaire. Son interprétation, aussi sensible qu'intense, donne encore plus de force aux chansons, si politiquement incorrectes sous la dictature de Ben Ali. ■ **V.T.**

De Leyla Bouzid • Avec Baya Medhaffar... • 1 h 42



PAULINE S'ARRACHE ☆☆☆

ÉMILIE BRISAVOINE nous fait pénétrer dans sa famille à la manière d'un conte. Une façon de faire sauter d'emblée les digues qui pourraient exister entre fiction et réalité. Elle filme le quotidien de sa demi-sœur Pauline, le plus souvent dans sa chambre d'ado de l'appartement familial. Puis la caméra révèle les parents, le petit ami… On pense au travail de Jonathan Caouette *(Walk Away Renée)* pour cette formidable capacité à faire fi de toute pudeur et se frotter à la violence de l'intime ■ **T.B.**

D'Émilie Brisavoine • Avec Pauline Lloret-Besson... • 1 h 28



LE GRAND PARTAGE ☆☆☆

ET SI DEVANT UN HIVER particulièrement rude, l'État obligeait à partager son appartement avec les mal-logés, comment réagiraient les bourgeois, les bobos et les concierges ? Voilà le pitch de cette comédie sociale, tenue par un casting nec plus ultra, qui évite la caricature et sert quelques bonnes répliques. Sans aucun doute, la parfaite contre-programmation de l'hiver face à la déferlante *Star Wars,* pour familles en demande de rires avant la dinde. Et de débats après ! ■ **So.B.**

D'Alexandra Leclère • Avec Valérie Bonneton... • 1 h 46

Et aussi

Au-delà des montagnes ☆☆
De Jia Zhang-ke • 2 h 16

Ces *Montagnes* qui traversent le temps (passé-présent-futur) et l'espace (Chine, Australie) est le projet le plus ambitieux de Jia Zhang-ke. Mais pèche par un manque de profondeur. ■ **T.B.**

La montagne magique ☆☆☆
D'Anca Damian • 1 h 25

La vie d'un aventurier du XXe siècle et sa lutte contre le communisme. Le chanteur Miossec est la voix de cette œuvre hors normes, dont les défauts (un trop-plein manifeste de tout) finissent par être des qualités. ■ **E.L.**

Snoopy et les Peanuts - le film ☆
De Steve Martino • 1 h 33

Charlie Brown réussira-t-il à séduire la nouvelle de sa classe ? Voilà l'unique enjeu de cette paresseuse adaptation de la célèbre BD. Malgré quelques gags, ce Snoopy vaut peanuts. ■ **L.D.**

L'étreinte du serpent ☆
De Ciro Guerra • 2 h 05

Un ethnobotaniste s'enfonce dans la jungle amazonienne à la recherche d'une plante sacrée. Malgré un noir et blanc superbe, cette quête mystique à la Herzog s'avère plus hermétique que sensorielle. ■ **L.D.**

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive.com

INVITATION



400 PLACES À GAGNER

Pour participer, rendez-vous sur studiocinelive.com rubrique Jeux & Quiz, avant le 9 décembre 2015.
Vous gagnerez peut-être une invitation pour 2 personnes pour le film *BACK HOME*
de **Joachim TRIER**

SORTIE LE 9 DÉCEMBRE 2015

Groupe Altice Média organise pour sa publication *Studio Ciné Live* n°75, du 30/11/2015 (00h01) au 9/12/2015 (23h59), un jeu gratuit et sans obligation d'achat, ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine. Pour participer, il suffit de se connecter sur le site www.studiocinelive.com, sur la rubrique «jeu-concours» et de suivre les instructions afférentes audit jeu. Un tirage au sort, effectué le 10/12/2015, déterminera les 200 gagnants qui remporteront chacun une place pour 2 personnes pour aller voir le film «Back Home» de Joachim Trier. d'une valeur unitaire de 20 € TTC. Les frais de participation au jeu pourront être remboursés dans les conditions prévues au règlement. Le règlement complet est déposé à la SCP Simonin – Le Marec – Guerrier, huissiers de justice, 54 rue Taitbout, 75009 Paris, et est disponible sur simple demande écrite à Studio Ciné Live, jeu : «Back Home», 23 rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09.



JE COMPTE SUR VOUS ☆☆☆

DES FAIBLESSES DANS LE RÉCIT, VITE OUBLIÉES GRÂCE À VINCENT ELBAZ, FORMIDABLE.

CINQ ANS APRÈS *Tête de turc,* Pascal Elbé repasse derrière la caméra en s'inspirant à nouveau d'un fait divers : le singulier destin de Gilbert Chikli, condamné à sept ans de prison pour avoir récolté une fortune en se faisant passer pour leur PDG auprès de salariés de divers entreprises. Il réussit à éviter le piège de la banale représentation manichéenne en faisant de cet homme ni un héros attachant ni un salaud cynique. Ou plutôt, il combine subtilement les deux en le montrant jouissant de la réussite de ses arnaques, avant d'en devenir accro jusqu'à faire imploser sa famille. Entamé tambour battant, son récit souffre d'un ventre mou, avant de redécoller dans son final. Mais la prestation flamboyante de Vincent Elbaz gomme nombre de ces défauts. ■ **T.C.**

De Pascal Elbé • Avec Vincent Elbaz, Julie Gayet… • 1 h 45



TANGERINE ☆☆

CETTE ERRANCE VOLONTAIREMENT déglinguée dans un Los Angeles sauvage raconte le périple d'un transsexuel décidé à sermonner son petit ami infidèle et sa nouvelle compagne. Outre que l'on se fout un peu des enjeux dramatiques – la faute à des protagonistes dont la personnalité ne semble reposer que sur leur supposé fort caractère –, le film, réalisé à l'aide d'un iPhone, ne sait pas trop où fixer son attention. On ne dépasse malheureusement pas le côté expérimental, malgré l'énergie foutraque de l'ensemble. ■ **T.B.**

De Sean Baker • Avec Kitana Kiki Rodriguez… • 1 h 28



HECTOR ☆☆

HECTOR VIT DANS LA RUE, dort dans des cartons, chemine de l'Écosse à l'Angleterre. Il n'est plus très jeune, pas en très bonne santé, mais il a en lui une sagesse qui lui fait voir le meilleur, là où d'autres ne perçoivent que le pire. L'excellent Peter Mullan lui donne sa douceur bourrue, sa bonté taiseuse. Mais le film, pudique, délicat, avance sans aller nulle part, sur les traces d'un vagabond opaque à force de non-dits. Il ne manque à Hector qu'un soupçon d'émotion pour le rendre bouleversant. ■ **San.B.**

De Jake Gavin • Avec Peter Mullan, Keith Allen… • 1 h 27

Et aussi

The Beast ☆☆
De H. Herbots • 2 h 07

Des enfants enlevés, tués ou disparus à jamais. Comme le frère de Nick, le flic lancé aux trousses d'un dingue. Un thriller sans originalité, mais interprété au rasoir et à l'ambiance poisseuse captivante. ■ **San.B.**

Kalo Pothi, un village au Népal ☆☆
De Min Bahadur Bham • 1 h 30

Cette chronique sur l'amitié entre deux gamins voulant récupérer leur poule parle des différences sociales, avec en toile de fond la guerre civile au Népal. Joli, sans casser trois pattes à une cocotte. ■ **L.D.**

Argentina ☆
De C. Saura • 1 h 27

Carlos Saura propose un voyage dans l'histoire des chants et danses de l'Argentine. Les numéros musicaux se succèdent sans proposer la moindre porte d'entrée pédagogique. Pour un résultat aussi beau qu'ennuyeux. ■ **T.C.**

Shangaï Belleville ☆
De Show-Chun Lee • 1 h 15

Pour son passage à la fiction, la documentariste Show-Chun Lee dépeint la communauté chinoise à Paris en mêlant réalisme, onirisme et fantastique. Mais trop de maladresses donnent un côté artificiel à cette noble ambition. ■ **T.C.**

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive.com

MISTRESS AMERICA ☆☆☆

LE RETOUR GAGNANT DU TANDEM DE *FRANCES HA*.



DEUX ANS APRÈS *Frances Ha*, Noah Baumbach et Greta Gerwig sont de retour avec une nouvelle comédie écrite à quatre mains. Greta Gerwig y incarne une New-Yorkaise, dont le style singulier va bouleverser la vie de sa demi-sœur, à peine débarquée dans cette ville où elle essaye de trouver ses repères. On retrouve ici tout ce qui fait le sel savoureux du cinéma Baumbach/Gerwig : leur goût pour ces personnages à côté d'eux-mêmes qui, pour tenter de se raccrocher à une certaine normalité, ont tendance à parler un peu trop (et trop fort). Les dialogues constituent d'ailleurs le point fort de cette nouvelle collaboration, sur fond de rupture de rythme permanent, entre clashs explosifs et moments introspectifs où la certitude de mal vivre affleure. On pense aux Woody Allen, période Diane Keaton, mais aussi à *Dangereuse sous tous rapports* ou *After Hours,* dont les héros se retrouvaient eux aussi propulsés dans des univers aux antipodes des leurs. Mais Baumbach et Gerwig partagent aussi avec le Mazursky de *Bob et Carole et Ted et Alice* ce talent rare de savoir faire vivre à l'écran une bande d'amis et d'amants dans sa globalité comme ses individualités. Fort de ces ponts avec hier, *Mistress America* marque une nouvelle étape dans le parcours créatif d'un duo qui écrit quelques-unes des pages les plus excitantes de la comédie moderne. ■ **T.C.**

De Noah Baumbach • Avec Greta Gerwig, Lola Kirke, Matthew Shear, Heather Lind... • 1 h 25



ARRÊTEZ-MOI LÀ ☆☆

CETTE HISTOIRE de coupable idéal énerve par la lourdeur de ses artifices trop opportuns : le personnage, présenté comme une vraie crème, accusé du kidnapping d'une petite fille, les rebondissements tombant à point nommé, le fait de donner plus de place à l'accusation qu'à la défense de façon à accentuer les effets dramatiques, un goût trop prononcé pour le manichéisme... En revanche, le côté froid et kafkaïen de la justice et les combines de la police sont très bien rendus. À l'écran, ce réalisme est effrayant. Reda Kateb est, une fois encore, plus que convaincant en homme trop confiant qui ne pense pas avoir besoin de se défendre et n'est d'ailleurs pas armé pour le faire. ■ **V.T.**

De Gilles Bannier • Avec Reda Kateb, Léa Drucker... • 1 h 34

JE VOUS SOUHAITE D'ÊTRE FOLLEMENT AIMÉE ☆☆

ON AVAIT FOLLEMENT AIMÉ *Une vie toute neuve,* le premier long d'Ounie Lecomte. D'où une légère déception. Le film, encore une fois, parle de l'adoption. L'histoire d'Élisa, une trentenaire née sous X qui s'installe à Dunkerque dans l'espoir de retrouver sa mère biologique. Élisa est kiné, et cela donne de magnifiques scènes où elle masse sa mère (sans savoir que c'est elle). Céline Sallette, actrice imprégnée, illumine ce mélo qui pèche par trop de hasards scénaristiques. Si la cinéaste évite le pathos, sa mise en scène ne transcende jamais son sujet et certains personnages frôlent la caricature. ■ **L.D.**

D'Ounie Lecomte • Avec Céline Sallette, Anne Benoit... • 1 h 40





TOTO ET SES SŒURS ☆☆☆

UN ENFANT ROM S'ACCROCHE POUR SURVIVRE MALGRÉ LE CHAOS FAMILIAL. BOULEVERSANT.

GRAND PRIX DU FESTIVAL Premiers Plans à Angers, cette plongée au cœur d'une famille rom en pleine désintégration est un double choc émotionnel et cinématographique. Impossible en effet de ne pas être pris aux tripes par ce gamin de 10 ans s'accrochant au hip-hop et à l'amour d'une ses sœurs, pour survivre au chaos causé par l'absence d'une mère emprisonnée et l'addiction de son autre sœur à la came. Et pourtant, jamais Alexander Nanau ne verse dans le voyeurisme malsain. Sa caméra sait se faire oublier de manière stupéfiante pour filmer des situations si rudes qu'on pourrait les croire sorties d'une fiction. Du grand cinéma-vérité, où l'œil du réalisateur se pose toujours à l'endroit juste, sans courir après ses personnages. Un conteur-né d'histoires terriblement vraies. ■ **T.C.**

D'Alexander Nanau • 1 h 33



EARLY WINTER ☆

TOUJOURS IMPECCABLE, Suzanne Clément *(Mommy)* incarne une femme provoquant chez son mari – qui fait tout pour la combler matériellement – des accès de jalousie le replongeant dans le souvenir d'un drame passé mal cicatrisé. Malgré une mise en route un peu longue, Michael Rowe (*Année bissextile*, Caméra d'or 2010 à Cannes) confirme ici sa capacité à créer à l'écran une atmosphère prête à exploser à tout moment. Mais son récit se révèle bien trop riche en pathos pour séduire. ■ **T.C.**

De Michael Rowe • Avec Suzanne Clément… • 1 h 36



JANIS ☆☆

QUELLE BÊTE DE SCÈNE, Janis Joplin ! Une présence, une voix brute et sublimement désespérée. Les images de concert constituent les meilleurs moments d'un doc qui se contente de sagement compiler les témoignages face caméra. Il déroule un destin de rock star standard : succès, défonce, vie à deux cents à l'heure… L'émotion affleure toutefois, durant les passages sur son enfance – elle était rejetée –, et surtout, en écoutant Cat Power lire les lettres que Janis avait écrites à ses parents. ■ **L.D.**

D'Amy Berg • 1 h 46

Et aussi

Beijing Stories ☆☆
De Pengfei • 1 h 15

Ce portrait de la Chine d'aujourd'hui à travers trois habitants de Pékin rêvant d'un avenir meilleur révèle un brillant metteur en scène en dépit de quelques afféteries de scénario inutilement complexes. ■ **T.C.**

Sous la peau ☆
Nadia Jandeau et Katia Scarton-Kim • 1 h 03

Cinq sœurs se déchirent après le meurtre de leur mère par l'aînée. La réalisation est théâtrale et glaciale et les actrices enchaînent toutes les réactions possibles, sans jamais faire naître d'émotion. ■ **V.T.**

Dakar, ta nostalgie ☆☆
De Florence Arrigoni Neri • 1 h 07

Cette plongée dans les rues de Dakar évite le sensationnalisme, est traversée de beaux moments de poésie, émeut ou indigne dans ses témoignages sur la vie et la survie des habitants, mais reste trop anecdotique pour convaincre. ■ **V.T.**

Desert Dancer ☆☆
De Richard Raymond • 1 h 43

Poignante histoire d'un jeune homme qui voulait danser dans une République islamique d'Iran qui bannit les arts au moment de l'élection controversée de 2009. Un peu trop didactique cependant. ■ **So.B.**

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive.com



LA FILLE DU PATRON

☆☆

UN FILM SOCIAL AUTHENTIQUE, MAIS PAS TOUT À FAIT DÉNUÉ DE FAIBLESSES.

DANS UNE USINE TEXTILE, un chef d'atelier marié et père de famille et la fille de son patron tombent amoureux. Grâce à cette liaison attisée par les différences sociales, le premier va s'ouvrir à un monde plein de possibilités, tandis que la seconde gagnera en indépendance. Tous deux vont s'inventer un avenir. Si leur histoire d'amour est finalement assez conventionnelle, elle gagne en fraîcheur à mesure qu'elle se développe, et ce, en dépit d'un petit manque d'alchimie entre les deux comédiens, Olivier Loustau et Christa Théret, qui empêche de croire vraiment à leur couple. Mais ce qui captive n'est pas tant cette romance que ses conséquences sur l'entourage des deux amants : le père, qui va perdre sa lucidité au point de mettre son entreprise en péril ; et le groupe fraternel et solidaire des ouvriers de l'usine et de leurs femmes qui va se déchirer. Pour son premier film en tant que réalisateur, Olivier Loustau montre la réalité ouvrière et le conflit social en évitant les poncifs et le misérabilisme. Il présente des antihéros ordinaires, jetés malgré eux dans une situation extraordinaire – même si elle semble malheureusement banale dans le contexte actuel. Mêlant acteurs professionnels et amateurs, il ajoute encore de l'authenticité à un récit qui s'achève dans un combat pour la dignité. ■ **V.T.**



RETROUVAILLES

Lisa Azuelos, qui produit *La fille du patron* avec Julie Gayet, avait révélé Christa Théret au grand public avec *LOL*.

De et avec Olivier Loustau • Avec aussi Christa Théret… • 1 h 38

PROD DB/PATHÉ

LA GUERRE DES ÉTOILES

POUR. CONTRE. BIEN AU CONTRAIRE. NOTRE AVIS SUR LES FILMS DU MOIS.

30 Films étoilés ou pas



	SANDRA BENEDETTI	THOMAS BAUREZ	SOPHIE BENAMON	THIERRY CHEZE	LAURENT DJIAN	ERIC LIBIOT	VÉRONIQUE TROUILLET	VOS ÉTOILES
Allende, mon grand-père de Marcia Tambutti Allende p. 89		☆☆☆		☆☆☆				
À peine j'ouvre les yeux de Leyla Bouzid p. 96				☆☆☆	☆☆☆	☆☆☆	☆☆☆	
L'attente de Pierro Messina p. 92		☆	☆☆	☆☆☆	☆			
Babysitting 2 de Philippe Lacheau et Nicolas Benamou p. 85		☆	☆	Ø	☆			
Back Home de Joachim Trier p. 88		☆☆	☆☆☆	☆☆☆	☆☆☆		☆☆☆	
Belle et Sébastien, l'aventure continue de Christian Duguay p. 90				☆☆	☆☆		☆☆	
Comment c'est loin d'Orelsan et Christophe Offenstein p. 88	☆☆	☆☆		☆☆☆	☆☆	☆☆☆☆	☆☆	
Cosmos d'Andrzej Zulawski p. 90		Ø	Ø	Ø	Ø		☆	
Demain de Mélanie Laurent et Cyril Dion p. 86				☆☆☆	☆☆			
La fille du patron d'Olivier Loustau p. 101				☆☆☆	☆☆		☆☆	
Le grand jeu de Nicolas Pariser p. 92		☆☆☆		☆☆☆	☆☆☆			
Le grand partage d'Alexandra Leclère p. 96			☆☆☆	☆☆	☆☆☆			
Hector de Jake Gavin p. 98	☆☆		☆☆☆	☆☆				
Janis d'Amy J. Berg p. 100				☆☆	☆☆		☆☆	
Je compte sur vous de Pascal Elbé p. 98				☆☆☆	☆☆		☆☆☆	
Je vous souhaite d'être follement aimée d'Ounie Lecomte p. 99		☆		☆☆	☆☆	☆☆		
Marguerite et Julien de Valérie Donzelli p. 86		☆	☆☆☆	☆☆☆	☆☆	☆☆☆	☆☆☆	
Mia madre de Nanni Moretti p. 85	☆☆☆	☆☆	☆☆☆	☆☆		☆		
Mistress America de Noah Baumbach p. 99			☆☆	☆☆☆	☆	☆☆☆	☆☆☆	
Le nouveau de Rudi Rosenberg p. 81		☆☆☆	☆☆☆	☆☆☆☆	☆☆☆☆	☆☆☆☆		
Pauline s'arrache d'Émilie Brisavoine p. 96		☆☆☆		☆☆	☆☆☆			
Le pont des espions de Steven Spielberg p. 84	☆☆☆	☆☆	☆☆☆	☆☆	☆☆	☆☆☆☆	☆☆☆	
Le Prophète de Roger Allers p. 85			☆	☆	☆		☆☆☆	
Taj Mahal de Nicolas Saada p. 86	☆☆	☆☆		☆☆	☆☆	☆☆		
Tangerine de Sean Baker p. 98		☆☆		☆☆☆			☆	
The Big Short: le casse du siècle d'Adam McKay p. 94		☆☆	☆☆☆	☆☆	☆	☆☆☆☆	☆☆☆	
Toto et ses soeurs d'Alexander Nanau p. 100				☆☆☆	☆☆☆			
Un + une de Claude Lelouch p. 87		☆	☆☆☆☆	☆☆☆	☆☆	☆☆		
La vie très privée de Monsieur Sim de Michel Leclerc p. 92			☆☆	☆☆	☆☆☆			
Vue sur mer d'Angelina Jolie p. 90				Ø		Ø		

TOUJOURS À L'AFFICHE

	SANDRA BENEDETTI	THOMAS BAUREZ	SOPHIE BENAMON	THIERRY CHEZE	LAURENT DJIAN	ERIC LIBIOT	VÉRONIQUE TROUILLET	VOS ÉTOILES
L'hermine de Christian Vincent *SCL* 74		☆☆☆☆	☆☆☆☆	☆☆☆	☆☆☆☆	☆☆		
Hunger Games: La révolte, partie 2 de Francis Lawrence sur le web		☆		☆☆		☆☆		
Spectre de Sam Mendes *SCL* 74		☆☆		☆☆	☆☆☆	☆☆☆	☆☆☆	
Strictly Criminal (Black Mass) de Scott Cooper *SCL* 74	☆☆☆	☆☆	☆☆☆	☆☆☆	☆☆☆	☆☆☆	☆☆	
Le voyage d'Arlo de Peter Sohn sur le web				☆☆	☆☆☆			

☆☆☆☆☆ CHEF-D'ŒUVRE ☆☆☆☆ À VOIR ABSOLUMENT ☆☆☆ BON FILM ☆☆ PAS MAL ☆ BOF Ø ON ÉVITE

MICHAEL CAMBOUR - T. DUDOIT/L'EXPRESS

INVITATION



AG20393

400 PLACES À GAGNER

Pour participer, rendez-vous sur studiocinelive.com rubrique Jeux & Quiz, avant le 23 décembre 2015.
Vous gagnerez peut-être une invitation pour 2 personnes pour le film *LE NOUVEAU*
de **Rudi ROSENBERG**

SORTIE LE 23 DÉCEMBRE 2015

Groupe Altice Média organise pour sa publication *Studio Ciné Live* n°75, du 30/11/2015 (00h01) au 23/12/2015 (23h59), un jeu gratuit et sans obligation d'achat, ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine. Pour participer, il suffit de se connecter sur le site www.studiocinelive.com, sur la rubrique «jeu-concours» et de suivre les instructions afférentes audit jeu. Un tirage au sort, effectué le 24/12/2015, déterminera les 200 gagnants qui remporteront chacun une place pour 2 personnes pour aller voir le film «Le Nouveau» de Rudi Rosenberg. d'une valeur unitaire de 20 € TTC. Les frais de participation au jeu pourront être remboursés dans les conditions prévues au règlement. Le règlement complet est déposé à la SCP Simonin – Le Marec – Guerrier, huissiers de justice, 54 rue Taitbout, 75009 Paris, et est disponible sur simple demande écrite à Studio Ciné Live, jeu : «Le Nouveau», 23 rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09.

SÉRIES TÉLÉ





SLOW TV

VITE!

PROD DB/FX NETWORK/MGM TELEVISION

FACE À LA SURPRODUCTION DE SÉRIES, LE TEMPS SERAIT-IL VENU POUR LE SPECTATEUR DE RALENTIR SA CONSOMMATION ET POUR LES PRODUCTEURS DE RÉFLÉCHIR À D'AUTRES TYPES D'INTRIGUES ?

✖ PAR PIERRE SERISIER

Partout. Tout le temps. En 2015, près de quatre cents séries ont rempli les grilles des programmes télé aux États-Unis. Elles n'étaient «que» 211 en 2009. Toutes ces productions n'ont pas traversé l'Atlantique, mais la tendance à une croissance exponentielle se fait aussi sentir en France. Face à cette offre pléthorique, il est temps de se mettre au régime. De sélectionner les programmes qui respectent le temps de la découverte et affinent les goûts du public. La slow tv, c'est apprendre à ne pas chercher une gratification immédiate, comme celle qu'est censée procurer un hamburger, mais de savourer des produits plus authentiques. La slow tv est la fois mode de consommation, pour le téléspectateur, et un type de séries qui fait la part belle à l'originalité. Mais comment faire le bon choix ? Le très influent patron de la chaîne américaine FX, John Landgraf, estimait récemment «qu'il y avait trop de télévision». Il ne s'agit pas ici de déplorer l'abondance. Au contraire. Qui se plaindra de ne pouvoir regarder tous les films proposés chaque année ? La consommation de biens culturels impose des choix. Elle implique une attitude active du public pour appréhender une variété grandissante. Depuis la fin du nouvel Hollywood, cette période de mutation profonde allant de la fin des années 60 au début des années 80, le cinéma américain repose sur une économie, celle des blockbusters, dont le premier fut *Les dents de la mer,* de Steven Spielberg, sorti en 1975. Les best-sellers remplissent, depuis plus longtemps encore, un rôle identique dans le fonctionnement des maisons d'édition.

Une évolution identique est à l'œuvre pour les séries télé. L'enjeu pour les chaînes est de proposer chaque année une fiction qu'on pourrait qualifier de *season maker,* autrement dit une production capable de capter l'attention d'un public nombreux et fidèle. Aujourd'hui, c'est *Game of Thrones, The Walking Dead* ou *Downton Abbey.* Et peut-être *Versailles* sur Canal+.

INGRÉDIENTS DE BASE...

Comme pour les blockbusters, il existe des recettes pour les *season makers.* La plus fréquente est d'incorporer dans le scénario des éléments de soap opera, autrement dit d'ajouter des intrigues amoureuses, des rivalités familiales... La productrice Shonda



The Leftlovers, saison 1.

Fargo, saison 2.

PROD DB/P. SCHIRALDI/HBO/WARNER BROS



Mr. Robot

Rhimes a bâti un royaume sur ce socle narratif avec des séries à succès comme *Grey's Anatomy, Scandal* et désormais *How to Get Away With Murder.*
L'autre technique consiste à exhumer des séries anciennes ou à décliner des récentes. Ainsi, on attend *X-Files* puis *Twin Peaks,* sans doute une reprise de *Prison Break,* un nouveau *Star Trek*. C'est en suivant cette logique qu'AMC a proposé *Fear the Walking Dead,* un préquel de *The Walking Dead,* et *Better Call Saul,* un préquel de *Breaking Bad,* attirant l'attention du public et des critiques à moindre frais. De son côté, le nouveau trublion de l'industrie de l'entertainment, Netflix, joue le coup d'éclat en misant sur les superhéros comme Daredevil ou Jessica Jones. Il exploite l'engouement pour l'univers Marvel. Le récit du justicier aveugle a réussi le meilleur score des créations originales de l'opérateur.
Toutes ces séries ont un point commun : elles sont animées par le souci d'une gratification immédiate du spectateur. Elles tentent de formater la demande en imposant un certain type d'offre. Face à cette tendance, l'expérience de la slow tv mérite d'être tentée. Cette télévision «ralentie» ne recouvre pas nécessairement ce qu'on a appelé dans les années 2000 la «quality tv», époque durant laquelle les quatre grands networks (ABC, CBS, NBC et Fox) se seraient repliés sur les fictions populaires, tandis que les chaînes câblées auraient monopolisé des programmes plus élitistes. La slow tv trouve bien sûr une place naturelle sur les chaînes du câble. La slow tv, c'est *Fargo* (FX), *The Leftovers* (HBO), *Transparent* (Amazon), *Orange Is the New Black* ou *Narcos* (Netflix). Elle se distingue aussi par une moindre fracture entre comédie et série dramatique. Ainsi, *Fargo* est un drame comique, *Transparent,* une comédie et un drame, *Orange Is the New Black,* elle, est d'ailleurs si peu identifiée qu'elle a changé de catégorie dans les nominations aux Emmy Awards.



Narcos, saison 1

... ET RECETTES PLUS ÉLABORÉES

Signe des temps, les frontières entre les genres se brouillent aussi du côté des diffuseurs. Sur toutes les chaînes, la slow tv cohabite avec les *season makers* et avec des programmes de remplissage. Ainsi, la chaîne Lifetime, qui s'adresse aux ménagères de moins de 50 ans, a proposé l'inattendue *UnReal,* une fiction grinçante dévoilant les coulisses d'une émission de télé-réalité. USA Network, chaîne très basique du câble, a diffusé *Mr. Robot,* l'histoire d'un jeune hacker en proie à des hallucinations qui tente de renverser la plus grande multinationale américaine. On est à la croisée des chemins entre *Fight Club* et *American Psycho.* De son côté, NBC, la chaîne du troisième âge, a lancé *Aquarius* sur la vie de Charles Manson et sur l'Amérique réactionnaire des années 60.
ABC a pris tout le monde à contrepied avec la mini-série *American Crime,* une histoire judiciaire dans laquelle Felicity Huffman *(Desperate Housewives)* prouve qu'elle reste une actrice faite pour les fictions d'auteur. Même The CW, la chaîne des 15-25 ans, propose *Jane the Virgin,* un mélodrame drôle et subtil inspiré des telenovelas. Évidemment, la dégustation de la slow tv n'exclut pas la consommation de programmes prédigérés comme *Les experts*. De même, fréquenter les bistrots qui soignent leur cuisine n'exclut pas un détour par le McDo du coin, de temps en temps.
En France, cette abondance est présentée sous l'étiquette de la diversité. Pour accroître sa notoriété, OCS fait, depuis 2008, le pari qu'un spectateur pourra trouver dans son catalogue tout ce qu'il cherche, dans le respect d'une exigence de qualité. En fait, le travail d'Orange est d'agréger des contenus venus de chaînes réputées (HBO, AMC) ou ayant une ligne éditoriale marquée comme Starz, tout en produisant des comédies originales régressives. Il s'agit de créer un système hybride dans lequel le spectateur n'a pas à choisir entre le flux – la télé en «direct» – et la VOD.
L'hybridation est également le pari fait par Canal Play qui, comme Netflix, mise sur la fin du flux et tente d'organiser la navigation de ses clients. Trois axes sont suivis : les algorithmes en fonction des programmes vus, la proposition de menus et la recommandation par les membres de la chaîne. Cela peut aider. Mais rien ne remplacera la connaissance et l'éducation. Un spectateur, devenu libre consommateur, doit se laisser surprendre tout en conservant un esprit critique, qui ne se résume pas à un simple

LA CONSOMMATION DE BIENS CULTURELS IMPOSE DES CHOIX ET IMPLIQUE UNE ATTITUDE ACTIVE DU PUBLIC.

LE BILLET D'HUMEUR



DE PIERRE SERISIER



Fred Savage et Rob Lowe dans *The Grinder.*

BIEN SÛR, LA MACHINE À VANNES CONTINUE DE TOURNER. C'EST JUSTE QUE LES ROUAGES SONT ROUILLÉS.

FINI DE RIRE. Des comédies comme *M*A*S*H* ou *Seinfeld*, qui appuient là où ça fait mal, on n'en fait plus. Aujourd'hui, la sitcom la plus populaire est *The Big Bang Theory*. Quatre geeks, qui astiquaient leurs figurines de *Star Trek* comme des sex-toys, se mettent à la colle avec des filles pour la rejouer façon *Friends*. Le manque d'imagination est à pleurer. Bien sûr, la machine à vannes continue de tourner. C'est juste que les rouages sont rouillés. L'humour se grippe. Le rire se veut consensuel. La meilleure réussite de l'année ? *Silicon Valley*. La célébration d'un groupe d'inadaptés qui tentent de percer dans le 3.0 ou le 4.0. On ne sait pas. On ne veut pas savoir. Ce n'est ni vous ni moi.
Quand il n'est pas abrasif, l'humour est dépressif. Vous êtes sous Prozac ? Branchez-vous sur *The Last Man on Earth*. Un type est perdu sur Terre après l'Apocalypse. Non, ce n'est pas une blague. Le pitch, c'est ça. Une petite tisane ? Si rien ne marche, votre ultime recours est la régression. Netflix propose *Wet Hot American Summer*, adaptation d'un film satirique de 2001. Le casting est impressionnant.
Le résultat, consternant. Perso, j'ai préféré revoir *Les Bidasses au pensionnat* en VOD. Heureusement, tout n'est pas perdu. *The Grinder* vient de débarquer sur la Fox. Un ex-acteur de série judiciaire se reconvertit en avocat.
On a envie de claquer le beignet du personnage principal.
Il se moque de nous. Ça le rend attachant. Et même drôle.
Tout ça reste un peu léger. Ça ne grince pas des masses. Pour se consoler, 2015 fut une bénédiction pour les séries dramatiques. Regardez *Fargo*, tirée du film des frères Coen. L'humour, c'est noir. Pas rose, pas bleu, pas terne. Non. Simplement et subliment noir. ■

NEWS

OCS A LE SOURIRE EN POUPE

ET ANNONCE CINQ CRÉATIONS ORIGINALES POUR 2016

LE BOUQUET de chaînes OCS annonce la production de cinq nouvelles créations originales sous le label «OCS Signature». Poursuivant sa politique de fictions, il propose des comédies et dramédies en format de 10 épisodes de vingt-six minutes. Dans *Irresponsable,* un trentenaire sans boulot retourne vivre chez sa mère alors qu'il découvre qu'il a un fils de 14 ans. *Les grands* raconte la pression que se mettent des élèves de troisième pour savoir qui perdra sa virginité pendant l'année. *La bouse* met en scène trois frères usant de tous les moyens légaux et illégaux pour augmenter la production de leur ferme. *José* est le pseudonyme de Jésus, 34 ans, redevenu mortel mais toujours doté de pouvoirs, qui débarque à Paris pour sauver le monde du péché. *Open Space* est une mission de sauvetage entre deux équipages concurrents alors que tous voyagent vers Mars. ■ V.T.



Grégoire Montana dans *Les grands.*

PRDO DB/FOX BROADCASTING COMPANY-MAXIME TSCHANTURIA

SECTION ZÉRO



OLIVIER MARCHAL S'ATTAQUE À UNE SÉRIE D'ANTICIPATION. ET CITE SES RÉFÉRENCES : *SOLEIL VERT, MAD MAX* OU *LES FILS DE L'HOMME.*

✖ PAR VÉRONIQUE TROUILLET

Olivier Marchal se laisse tomber sur sa chaise plus qu'il ne s'assoit. «Je ne vais quand même pas crever sur cette série !» Il réalise depuis six mois *Section Zéro,* dans les environs de Sofia, en Bulgarie. À trois jours de la fin du tournage de sept des huit épisodes, il en a marre. Et cite, en vrac, les causes de son ras-le-bol : le climat, l'éloignement de sa famille, ses ennuis de santé, la mafia locale, les blessures des acteurs, ses journées trop longues passées à mettre en scène, réécrire, monter… Son premier assistant lui apporte une petite bouteille d'eau et le laisse ronchonner pendant une minute, avant de le bombarder de questions : «Combien de figurants pour demain ? Des enfants ? Le plan devant la tombe, tu veux le tourner quand ? Et les plans qui manquent ? Il faut les caser d'ici samedi soir.» On est mercredi après-midi et les prochains jours sont déjà bien remplis.

L'action de *Section Zéro* se déroule en 2024, en Europe. Les pays sont désormais gouvernés par des multinationales. L'une d'elles, Prométhée, a remplacé la police par une milice privée, la Black Squad, dirigée par Munro (Pascal Grégory). Mais la résistance s'organise. Un homme, Varnove (Tchéky Karyo), crée la Section Zéro, un groupe d'élite mené par Sirius (Ola Rapace), un flic idéaliste à la recherche de sa famille, dont la disparition est liée aux activités de Prométhée. «La violence me choque de plus en plus, et le malaise constant de la police m'obsède, reconnaît Olivier Marchal, à l'origine de ce projet de plus de 16 millions d'euros. Aujourd'hui, les flics sont considérés comme des rebuts de la société et je me demandais comment cette situation évoluerait en vingt ans. Pour moi, le futur est sans espoir et je voulais parler d'un groupe de flics qui lutte contre le mal et fait régner la justice à sa façon. Je ne voulais pas d'une série avec des flics réacs mais montrer un monde fascisant où ce sont eux les résistants.»

PLANS SERRÉS SUR LES ACTEURS

Le décor du jour est planté à Bankya, dans la grande banlieue de Sofia. La production a investi l'ancienne résidence présidentielle, qui est devenue un country club.

EUROPA CORP/CANAL+





Ola Rapace et Olivier Marchal







Juliette Dol

La bâtisse, laissée à l'abandon depuis des années, est pour quelques jours le quartier général de la Section Zéro. Une pièce a été transformée en arsenal. Ils sont cinq à se préparer pour l'assaut du Bloc 13, là où deux membres du groupe sont retenus prisonniers. Prométhée est décidée à leur prélever la DMT de leur cerveau, qui sert à créer une drogue dont raffolent les riches. Olivier Marchal ajoute deux caméras à son travelling pour des plans serrés sur ses acteurs. «Sinon ça fait trop *Le club des cinq se prépare*», plaisante-t-il. Deux minutes plus tard, il s'énerve, car la mise en place du plan s'éternise. Et désamorce aussitôt la situation en taquinant ses acteurs : «Ne fumez pas près des munitions ! Un clope au bec, c'est pas terrible. On essaye d'être crédibles ! Moins haut, ta crosse, on dirait que tu tiens un manche à balai !» Et il éclate de rire.

«JE NE VOULAIS PAS D'UNE SÉRIE AVEC DES FLICS RÉACS.»

OLIVIER MARCHAL

Le plan est muet. Seuls des bruits se font entendre : le chargement des magasins dans les fusils d'assaut, le cliquetis de l'armement, le froissement de vêtements, le claquement de portes des casiers… Olivier Marchal avoue détester tourner ce genre de scènes, sans dialogues ni jeux d'acteurs. Paradoxalement, il déteste également tourner les scènes d'action. Elles le stressent. Il a toujours peur que quelqu'un se blesse ou que le résultat soit ridicule. Le fameux assaut du Bloc 13 est prévu le lendemain. Ce sera l'une des plus grosses séquences de la série. Les armuriers s'attendent à battre leur record : 5 760 balles tirées dans une scène précédente. Ce jour-là, ils ont ramassé 25 kg de douilles.

Pour l'heure, Olivier Marchal a mis en boîte son plan. Il est (enfin) content du résultat. Avec un grand sourire, il lance à son équipe : «Vous voyez, quand vous voulez. Merci tout le monde. Scène suivante !» Elle est encore muette. La Section Zéro sort de son QG et s'engouffre dans des voitures qui démarrent en trombe. Encore un plan qu'Olivier Marchal va détester réaliser. Mais encore un qu'il va tourner jusqu'à ce qu'il en soit satisfait. ■

D'Olivier Marchal • Prochainement sur Canal+

BANC D'ESSAI

☆☆☆☆ FÉLICITATIONS DU JURY ☆☆☆ REÇU AVEC MENTION ☆☆ DOIT FAIRE SES PREUVES ☆ RECALÉ

DANS LES NOUVEAUTÉS, ON RETIENDRA SURTOUT UNE SÉRIE ISRAËLIENNE PROMETTEUSE, UN SPIN-OFF DE *HEROES* PALPITANT ET UNE SÉRIE ALLEMANDE À SUIVRE DE TRÈS PRÈS.



FALSE FLAG
LE CLUB DES CINQ AU BAL DES ESPIONS

ILS SONT CINQ citoyens israéliens d'apparence ordinaire : un chimiste père de famille, une femme sur le point de se marier, une employée de crèche, une jeune femme récemment immigrée et un globe-trotter. Ils sont d'origine grecque, française, russe, britannique et hollandaise. Selon les médias, ils appartiendraient au Mossad, les services secrets israéliens, et sont les premiers suspects dans l'enlèvement du ministre de la Défense iranien en visite à Moscou. Voyant que leurs visages font la une de tous les journaux, ils ont des réactions diverses, de l'euphorie à l'incrédulité en passant par l'envie soudaine de détruire des documents compromettants. Après les excellentes *Hatufim* et *Bnei Aruba* (dont ont été tirées les versions américaines *Homeland* et *Hostages*), la télévision israélienne présente un nouveau thriller qui s'annonce palpitant, mêlant espionnage et complot politique, en partie inspiré de l'assassinat d'un leader du Hamas à Dubaï, en 2010. Difficile de juger une série sur son seul pilote, mais il est prometteur : après une mise en place très rythmée de l'intrigue, il plante en toile de fond les dissensions entre Israël et les pays arabes et distille quelques informations qui préfigurent des personnages troublants et détenteurs de secrets plus ou moins inavouables. Sont-ils vraiment d'innocentes victimes ou les pièces maîtresses d'une partie d'échecs internationale ? Il est possible que la réponse ne soit qu'une infime partie d'un mystère encore plus complexe. ■ V.T.

☆☆☆☆
Sur Canal+
courant décembre



HEROES REBORN
LA NOUVELLE ÉTOFFE DES HÉROS

MÊME SI LA NOUVEAUTÉ n'est pas au rendez-vous, la série retrouve un peu de la magie de sa série mère, *Heroes,* et se distingue des autres productions actuelles de superhéros par son format de mini-série. Si elle emprunte – un peu trop – à la mythologie des *X-Men* avec les «évos» (pour «évolués») jouant les mutants chassés sans merci par les humains, elle présente quelques personnages suffisamment captivants pour donner envie de les suivre. Il y a, en vrac, une jeune Japonaise naviguant entre le monde réel et un jeu vidéo, un couple de justiciers vicieux, un méchant qui se clone à partir d'un bout de doigt coupé… Leurs parcours se croisent avec plus ou moins de réussite autour d'un complot terroriste. Il faudra juste vérifier que ce soufflé ne retombe pas après quelques épisodes. ■ V.T.

☆☆☆
Sur Syfy
courant décembre

THE LAST MAN ON EARTH VRAIMENT ?



L'HUMANITÉ S'EST ÉTEINTE. Mais pas Phil Miller. Looser nombriliste, il parcourt les États-Unis en long en large et en travers dans l'espoir de croiser un autre survivant. Pour tuer le temps, il parle à des ballons, détruit des voitures de luxe ou se baigne dans une piscine remplie d'alcool. Au bout du rouleau, il retourne à Tucson, sa ville natale. Le suicide le guette, jusqu'au twist prévisible : Phil n'est pas si seul sur Terre… Mais l'intérêt de *The Last Man on Earth* est là. Ses relations avec les autres personnages réservent de bons moments, entre saillies verbales pertinentes et situations rocambolesques, dont ce gaffeur pathétique a le secret. Reste que pour aimer la série, assez reépétitive à ses débuts, il faut apprécier Will Forte, créateur et acteur principal. Tantôt sympathique, tantôt agaçant. À l'image de l'ensemble. ■ **V.P.**

☆☆
Actuellement sur Fox

CATCHING MILAT TRAUMATISME NATIONAL



ENTRE 1989 ET 1992, un certain Ivan Milat assassina sept randonneurs au cœur d'une forêt située dans le New South Wales, une région du sud-est du continent australien, acquérant ainsi le titre de «pire tueur en série» qu'ait connu l'Australie à ce jour. Treize ans se sont écoulés avant que ce fait-divers soit adapté à l'écran. De toute évidence, ce long délai entre le moment des faits et celui de la fiction aurait dû créer une distance critique suffisante. Il n'en est rien. D'abord, cette enquête n'a rien de palpitant. Et surtout, aucun point de vue sociologique ou culturel ne transparaît au fil de ces quatre pâles épisodes. Il aurait été bien plus intéressant de chercher à comprendre pourquoi et comment un fait-divers se transforme en un traumatisme national. Cet échec est peut-être la preuve que l'Australie n'est pas encore prête à se pencher sur l'affaire Milat ■ **I.H.-L.**

☆
Sur 13ème Rue courant décembre

AGENT X SHARON STONE VICE-PRÉSIDENTE



CETTE SÉRIE ne devrait pas se prendre au sérieux compte tenu de son postulat : la vice-présidente des États-Unis (une Sharon Stone un peu trop raide dans son premier rôle principal pour la télévision) détient un pouvoir constitutionnel qui lui permet, aidée par un majordome inventif et un super-agent secret, de s'occuper de problèmes embarrassants. A priori, le titre de vice-président ne sert pas à grand-chose dans le gouvernement américain, ce qui laisse le temps de combattre les gros méchants de la Terre. Les personnages, manichéens en diable, manquent de profondeur. Les intrigues sont simplistes, voire carrément simplettes. L'action (ça tire, ça tape et ça explose) est tout aussi dénuée de créativité que le montage, de rigueur. Rien ne fonctionne vraiment, et beaucoup de passages font surtout rire involontairement. ■ **V.T.**

☆
Actuellement sur TNT aux États-Unis

DEUTSCHLAND 83 APPRENTI ESPION

VOICI L'HISTOIRE extraordinaire de Martin Rauch, un militaire d'Allemagne de l'Est envoyé par la Stasi dénicher les secrets de la stratégie de l'Otan de l'autre côté du rideau de fer. Rauch n'a que 24 ans, mais il est débrouillard. En quelques jours, il va devenir la première source de renseignements de Moscou et tâchera de résoudre la crise des euromissiles. Certes, ce scénario manque de vraisemblance, mais le charme de *Deutschland 83* opère, car il présente la culture de l'Est avec nostalgie et autodérision. Quelque part entre *Good bye Lenin !* et *Homeland*, ce feuilleton de huit



épisodes est la preuve que l'Allemagne des séries est en train de passer à l'âge adulte : des acteurs formidables, un récit haletant, et une mise en scène hyper-stylisée. *Deutschland 83* est la première série allemande achetée par une chaîne américaine, Sundance TV, et devrait séduire les téléspectateurs français. En tous cas, elle le mérite. ■ I.H.-L.

☆☆☆
Sur Canal + courant décembre



Ruth Wilson (Alison) et Dominic West (Noah) dans une histoire d'infidélité.

THE AFFAIR

ADULTÈRE, CRIME, FAMILLES QUI SE DÉCHIRENT… LE TOUT MONTRÉ TOUR À TOUR SELON LE POINT DE VUE DES DEUX PROTAGONISTES. HISTOIRE D'AMOUR TRAGIQUE OU JOLIE COQUILLE VIDE ?

VÉRONIQUE TROUILLET ☆☆☆☆ **VS** **IGOR HANSEN-LOVE** ☆

V.T. : J'AVAIS PEUR que la construction narrative de cette histoire d'adultère soit répétitive et paraisse artificielle. Montrer les points de vue des deux protagonistes l'un à la suite de l'autre est au contraire captivant et permet de voir comment un homme et une femme se souviennent différemment des événements qui ont changé leur vie. Il en ressort une analyse très fine et juste sur la façon d'appréhender, pour un homme ou pour une femme, le couple, l'amour et le sexe.

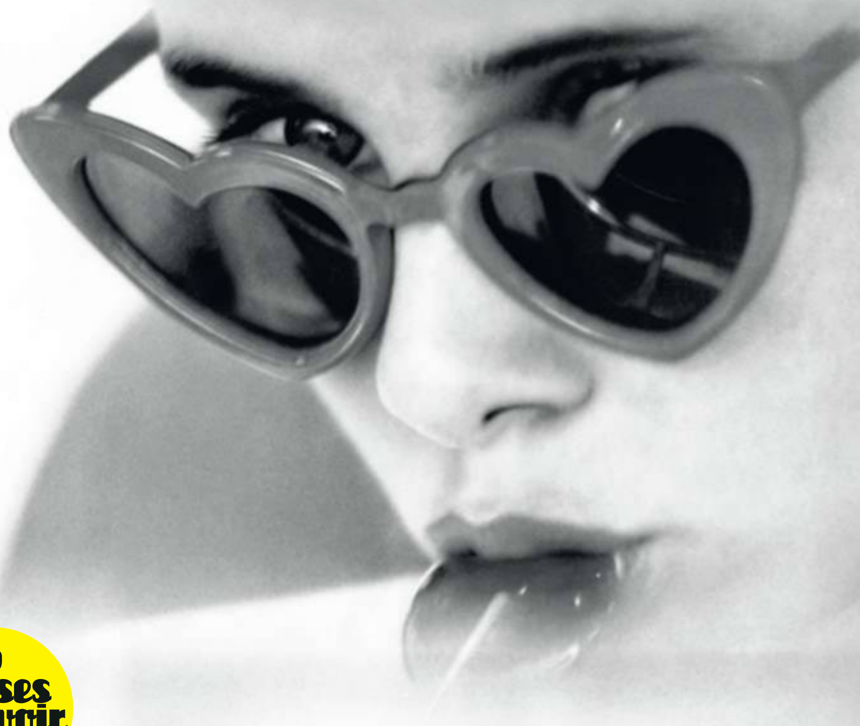
I.H.-L. : LA PERCEPTION est subjective. Alors oui, certes, la chose n'est pas inintéressante… Évitons quand même de découvrir la Lune, s'il te plaît ! Depuis *Raschômon,* le cinéma a maintes fois traité cette question avec un peu plus de subtilité. Ici, le dispositif alternant les points de vue est non seulement lourd, prévisible et ennuyeux, mais il permet surtout de masquer les faiblesses d'une histoire d'une banalité affligeante. *The Affair* est avant tout une fausse bonne idée, un concept creux.

V.T. : LE PROCÉDÉ n'est pas nouveau dans le cinéma, mais il l'est en télé. Tu ne peux pas comparer des films qui ne font que survoler un sujet à une série de vingt épisodes qui multiplie les rebondissements et ne s'essouffle jamais. *The Affair* prend le temps de creuser avec sensibilité et intelligence l'infidélité et ses dommages collatéraux, tout en développant un thriller au suspense efficace. Les personnages sont suffisamment complexes pour que les spectateurs oscillent sans cesse entre empathie et sympathie. Et l'interprétation est impeccable. Avec ce procédé, les acteurs jouent deux personnages en un et ils sont tous très convaincants.

I.H.-L. : TES DEUX COMÉDIENS, Dominic West et Ruth Wilson, se prêtent à un exercice de style digne d'une école d'art dramatique de seconde zone. Cette obsession américaine pour la performance d'acteur et leur transformation à l'écran cannibalise le récit. Jusqu'ici, contrairement au cinéma, la télévision nous avait épargné cet écueil. Nous ne sommes pas là pour voir des bêtes de foire enivrées par la perspective de décrocher un Emmy, mais pour nous laisser porter par une histoire singulière. Par ailleurs, Dominic West ne cesse de cabotiner. Cet acteur, largement surestimé, n'a rien fait de bien depuis *The Wire* !

V.T. : IL A «JUSTE» EXCELLÉ dans la mini-série *Appropriate Adult,* la série *The Hours* et le film *Pride.* Il sait montrer la vulnérabilité de Noah face à sa famille, qu'il fait exploser, et toute sa force de prédateur sexuel quand il est avec Alison. Noah et Alison forment un couple sexy et romantique. Ils sont conscients du mal qu'ils font autour d'eux, mais ne peuvent contrôler les sentiments qu'ils éprouvent l'un envers l'autre. C'est tragique et beau. ■

Saison 1 • DVD • Paramount • 2 déc
Saison 2 • Actuellement sur Canal + Séries



Lolita, de Stanley Kubrick (1962).

5 choses à savoir sur

LA CENSURE À HOLLYWOOD

LE CODE HAYS A SÉVI À HOLLYWOOD DE 1934 À LA FIN DES ANNÉES 50, SANS POUR AUTANT AFFAIBLIR LE CINÉMA AMÉRICAIN. BIEN AU CONTRAIRE. OCS GÉANTS LUI DÉROULE LE TAPIS ROUGE. ✖ PAR VÉRONIQUE TROUILLET



Will Hays

1 CACHEZ CE SEIN...

LE CODE HAYS a été rédigé en 1930 par un père jésuite et par l'éditeur dévot d'une revue de cinéma, sous la houlette de Will Hays, président de la Motion Picture Producers and Distributors of America, qui défend les intérêts des studios. Il interdit sexe, nudité, immoralité, violence et obscénité dans les films. Mais comme ces sujets attirent les Américains dans les salles pour oublier la Grande Dépression, il n'est pas appliqué. Jusqu'au réveil des catholiques, en 1933, devant trop d'indécence. Vingt millions de fidèles boycottent les films désapprouvés par la Ligue pour la vertu. Et des prêtres surveillent les cinémas pour dissuader les moins fervents.

2 UN HOMME ET DES FILMS

EN 1934, Hays, sa moralité retrouvée sous la pression, charge Joseph Breen, un pur catholique irlandais, d'appliquer le code et de délivrer les visas d'exploitation. Breen a le *final cut* sur tous les films et dessins animés jusqu'à sa retraite, en 1954. Pendant que Betty Boop et la Jane de Tarzan se rhabillent, une morale profondément religieuse s'insinue dans le cinéma hollywoodien.

3 UNE AUTOCENSURE CRÉATIVE

POUR ÉVITER LA CENSURE, scénaristes et réalisateurs redoublent de créativité. Les dialogues deviennent plus subtils et les mises en scène plus inventives. L'acte sexuel est suggéré par un bouchon de champagne qui saute ou un feu d'artifice. Seules les comédies musicales montrent décolletés plongeants et jambes dénudées. Les costumes sont officiellement approuvés par Breen.

4 L'EXCEPTION

BREEN FERA LA SEULE EXCEPTION de sa carrière pour *Autant en emporte le vent* (1939). À la demande du producteur David O. Selznick, il accepte même la réplique de Rhett Butler, «Frankly my dear, I don't give a damn» («Franchement, ma chère, je m'en fous»), alors que le code interdit le mot «damn».

5 HITCHCOCK MET FIN AU CODE

DANS LES ANNÉES 50, la culture américaine évolue avec l'essor des programmes télé et l'importation des films étrangers. Hollywood s'adapte et le code s'assouplit pour faire face à cette nouvelle concurrence. Les productions indépendantes se multiplient et sortent leurs films sans le visa d'exploitation. La violence, le sexe et la nudité redeviennent plus explicites. En dépit des attaques des censeurs, toutes repoussées malicieusement par Alfred Hitchcock, *Psychose* (1960) est cité comme le film ayant scellé le sort du code Hays. ■

Soirée Spéciale censure à Hollywood, le 3 décembre sur OCS Géants : *Lolita*, de Stanley Kubrick à 20 h 40, suivi du documentaire *La censure à Hollywood*, de Clara et Julia Kuperberg, à 23 h.

UN VILLAGE FRANÇAIS
SAISON 6
LA SÉRIE ☆☆☆☆
LES BONUS ☆☆



Cette saison ne démérite pas. Villeneuve vit sa libération et, avec elle, son lot de vengeance. Émotions fortes garanties. ■ V.T.
Fox Pathé Europa • 12 décembre

EMPIRE SAISON 1
LA SÉRIE ☆☆☆
LES BONUS ☆☆



Lee Daniels joue avec les codes du soap et de la série de gangster pour raconter cette passation de pouvoir mouvementée entre un roi du hip-hop et ses fils. C'est souvent théâtral, mais toujours rythmé. ■ V.T.
Fox Pathé Europa • 12 décembre

NCIS NOUVELLE ORLÉANS SAISON 1
LA SÉRIE ☆☆☆
LES BONUS ☆☆☆



Le spin off de *NCIS Enquêtes spéciales* a vite trouvé ses marques. Les enquêtes sont bien ficelées et l'équipe, à l'alchimie convaincante, est menée par le charismatique Scott Bakula. ■ V.T.
Paramount • 2 décembre



François Berléand et Camille Cottin

DIX POUR CENT
LA SÉRIE ☆☆☆☆ **LES BONUS** NC

INCROYABLE MAIS VRAI : LA SÉRIE FRANÇAISE DE L'ANNÉE EST UNE COMÉDIE PRODUITE PAR LE SERVICE PUBLIC.

PAR IGOR HANSEN-LOVE

DIFFUSÉE CET AUTOMNE, la série *Dix pour cent* a engrangé une moyenne de 4,22 millions de téléspectateurs. Comme dirait ce bon vieux général de Gaulle, c'est un succès «franc et massif». Tant mieux. Ce succès est amplement mérité. Mais d'après nos renseignements confidentiels, il resterait encore 62,8 millions d'individus à convaincre qu'il s'agit bien de la série française de l'année. Alors au travail. Il y a d'abord une ribambelle de stars : Cécile de France, Nathalie Baye, Julie Gayet, JoeyStar, Audrey Fleurot, Laura Smet, Line Renaud, François Berléand… Mais si *Dix pour cent* s'impose dans le paysage des séries françaises comme une référence, c'est moins pour son casting en or que pour l'intelligence de son scénario signé Fanny Herrero. L'histoire ? Le quotidien de quatre agents de comédiens, inspiré par la vie de Dominique Besnehard et de celles de ses collègues chez Artmédia. Le concept ? Dans chacun des six épisodes, un ou deux acteurs jouent leur propre rôle avec une autodérision réjouissante. Filmée avec tendresse, cette série parvient à transcender l'écueil de la petite histoire sur son petit milieu, grâce à son humour pétillant et ses excellents comédiens. Au passage, France 2 a pris un coup de jeune. Comme quoi, il est possible de fédérer un public important autour d'une série de qualité. Avis aux amateurs ? ■

DVD/Blu-ray • Avec Cécile de France, Camille Cottin, JoeyStar, Grégory Montel… • TF1 Vidéo • 30 novembre

CHRISTOPHE BRACHET/FTV - ELEPHANT FILMS



OPÉRATION VOL SAISONS 1 ET 2
LA SÉRIE ☆☆☆ **LES BONUS** ☆☆

Robert Wagner prend un plaisir évident à incarner ce voleur de génie, engagé par le gouvernement américain. Si la série, qui date des années 60, a un peu vieilli, elle conserve néanmoins une grande ingéniosité dans ses casses. ■ V.T. Elephant Films • Saison 1 • dispo • Saison 2 • 20 janvier 2016



X-FILES SAISON 4, ÉPISODE 2 (LA MEUTE)

DEUX AGENTS DU FBI ENQUÊTENT SUR DES CRIMES ÉTRANGES, DES PHÉNOMÈNES PARANORMAUX OU LA PRÉSENCE D'ALIENS SUR TERRE. LA VÉRITÉ N'EST PAS TOUJOURS AILLEURS. ✖ PAR VÉRONIQUE TROUILLET

PROD DB/20TH CCENTURY FOX TV



LA SÉRIE

Au cours de ses neuf saisons, cette série a su exploiter de nombreux genres, de la science-fiction au fantastique en passant par l'horreur et le polar, sans jamais se départir d'un humour noir, souvent politiquement incorrect. S'amusant des enquêtes sur un amateur de foie humain, des pseudo-vampires ou un assassin de médiums, le showrunner Chris Carter a développé une mythologie complexe sur la présence d'extraterrestres sur Terre et des théories du complot plus ou moins tirées par les cheveux. Au cœur de la série, le mystique Fox Mulder et la sceptique Dana Scully forment un duo d'agents du FBI à l'alchimie rarement égalée.



L'ÉPISODE

Mulder et Scully enquêtent sur la mort d'un bébé affecté de défauts génétiques, enterré vivant dans un champ près de la ferme des trois frères Peacock, eux aussi atteints de malformations. Ils découvrent que l'enfant est le fruit d'un inceste entre les trois hommes et leur mère, une femme sans bras ni jambes sanglée sur un skateboard et cachée sous le lit dans une maison truffée de pièges. L'arrestation part en vrille : Mulder et Scully tuent deux des frères, mais l'aîné s'échappe avec sa mère pour aller fonder une nouvelle famille. Faisant fortement penser à *La colline a des yeux* et à *Massacre à la tronçonneuse*, *La meute* est l'un des épisodes les plus effrayants de l'histoire de la télévision et l'un des plus controversés de la série, notamment pour sa scène d'ouverture (l'accouchement) et le meurtre, puis l'autopsie du bébé. La chaîne Fox l'a même retiré de ses rediffusions et ne le remet – éventuellement – à l'antenne que pour Halloween.

LA SÉRIE NE S'EST JAMAIS DÉPARTIE D'UN HUMOUR NOIR, SOUVENT POLITIQUEMENT INCORRECT.



LA SCÈNE

Les frères Peacock partent en voiture pour une virée en ville. Leur destination : la maison du shérif et de sa femme. Dans cette petite ville, personne ne ferme sa porte à clé la nuit. Les trois hommes entrent et massacrent le couple à coups de battes de baseball. Toute la scène est filmée dans la pénombre et laisse l'imagination du téléspectateur faire très efficacement son chemin vers l'horreur avec



seulement quelques images des visages déformés des Peacock, le bruit des coups, les râles des victimes, une flaque de sang… Le tout avec, en fond sonore, l'entraînante chanson «Wonderful, Wonderful», de Johnny Mathis. ■

DVD/Blu-ray • L'intégrale des 9 saisons • 8 décembre • Fox Pathé Europa

VIDÉOCLUB

PAR THOMAS BAUREZ



revu et corrigé

LE PETIT PRINCE



ADAPTER AU CINÉMA *LE PETIT PRINCE* DE SAINT-EXUPÉRY, MARK OSBORNE L'A FAIT. LE PAPA DE *KUNG FU PANDA* S'ATTENDAIT À PRENDRE DES COUPS. IL EN A PRIS, MAIS PAS QUE.

Mark Osborne ne voulait pas en entendre parler : «*Le Petit Prince*, c'est sacré ! » Et puis, il s'est lancé. «Dans la vie, il faut bien prendre des risques ! », balance le réalisateur américain de 45 ans mondialement célébré avec *Kung Fu Panda*, depuis l'oreillette de son téléphone portable. Au volant de sa nouvelle voiture, il tente d'éviter les embouteillages new-yorkais. Si la communication n'est pas simple, l'enthousiasme du bonhomme emporte tout. Avec *Le Petit Prince,* produit par deux Français, Dimitri Rassam et Aton Soumache, Osborne a revisité l'ensemble tout en préservant l'essentiel. Le conte de Saint-Exupéry sert, ici, de toile de fond au récit initiatique d'une petite fille que sa mère voudrait faire entrer dans la norme. «Sacrilège ! C'est Saint-Ex qu'on assassine ! » Mark a tout entendu, même s'il a préféré ne retenir que les nombreuses louanges. On a – un peu – remué le couteau dans la plaie.

Télérama **«Ce qui gêne, c'est cette masse de talents réunis pour une variation contestable qui devient, assez vite, une trahison. Il faut être particulièrement ferme et sévère devant l'intrusion abracadabrante, dans l'univers de Saint-Exupéry, de cette fillette à gifler.» Pierre Murat**

La richesse de ce conte, c'est avant tout sa part indicible, au sens où elle est infinie. Chacun peut s'y projeter et l'interpréter à sa façon. Je n'ai donc pas cherché à l'adapter, mais à restituer son pouvoir magique. Je vois plus mon travail comme un hommage à celui de Saint-Exupéry qu'une interprétation. À la fin, l'aviateur pousse le lecteur à continuer l'histoire sans lui. Visiblement, ce critique a oublié cette dimension. L'imagination fait partie du projet de Saint-Exupéry : il nous invite à trahir, à voyager librement avec ses personnages. J'ai donc imaginé la petite fille comme une projection de l'aviateur dans son monde à elle. On peut la détester et vouloir la gifler. Sincèrement, je préférerais qu'on essaye de la comprendre.

POSITIF **«Quand l'héroïne découvre les manuscrits de Saint-Ex (…), l'animation redevient artisanale. Pour beaucoup, ce seront les seuls moments de grâce du film (…). Puis le blockbuster reprend le dessus avec son lot de scènes grandiloquentes qui, certes, ne manquent pas de panache.» Bernard Génin**

Quand vous voulez raconter une histoire pour le plus grand nombre, il faut trouver la meilleure façon de captiver les spectateurs, sinon ce n'est pas la peine d'ouvrir la bouche. J'aurais adoré réaliser intégralement mon film en stop motion [technique d'animation artisanale image par image, NDLR], mais je n'aurais pas trouvé les moyens financiers. Cela fait près de vingt ans que j'essaie… Le monde de l'animation offre heureusement différents outils de mise en scène et permet de mélanger, comme ici, deux techniques a priori opposées : l'une artisanale, l'autre sophistiquée. La petite fille vit dans un espace froid, rigide, que traduit bien l'animation par ordinateur. Elle rêve de vivre dans le monde plus humain du *Petit Prince*, un monde fait de papier. Ce contraste était intéressant. Si j'étais parti avec l'idée de faire un blockbuster, comme le suggère ce critique, j'aurais fait preuve d'un cynisme totalement hors sujet par rapport à la pureté de l'œuvre. Je n'aurais surtout pas demandé à mon fils Riley de prêter sa voix au Petit Prince.

Le Journal du Dimanche **«Épinglant notre société obsédée par la performance et la réussite à tout prix, le dessin animé, beau, drôle et émouvant aux larmes, nous rappelle à quel point il est important de continuer à rêver.» Barbara Théate**

Toutes les idées que véhicule le film sont dans le livre. Je n'ai rien inventé. Au début du conte, l'aviateur explique comment son éducation a brimé ses désirs artistiques. Il voulait dessiner, son entourage ne lui parlait que de science. Ma petite fille vit exactement la même frustration et se bat pour réaliser ses rêves. C'est universel. Le scénario du film tient compte de l'époque actuelle où la performance et le succès sont érigés en modèle d'accomplissement. Toutefois, j'ai fait attention à ne pas intégrer des signes modernes trop visibles : les téléphones portables, les ordinateurs… Cela aurait dénaturé l'intemporalité du récit. La référence est *Mon oncle,* de Jacques Tati : un film qui interprète la modernité avec humour et poésie. Il date de 1958 et fonctionne toujours aujourd'hui. J'espère que ce sera le cas avec mon *Petit prince*.

à voir à lire **«Cette version animée du célèbre roman de Saint-Exupéry ne manque pas de qualités techniques mais pourra paraître lisse.» Gérard Crespo**

Si je vous parle de mon rapport avec le livre, je vous dirais : «*Le Petit Prince*, c'est moi enfant, seul dans ma chambre, accablé par le divorce de mes parents.» Saint-Exupéry parle avant tout de solitude, un sentiment commun à tous. Rêver n'est pas un cliché. Ce n'est jamais lisse. Rêver, c'est résister à la dure réalité. Certains y voient de l'angélisme, mais il faut dépasser le sens strict des images et des mots et tenter de s'immerger dans ce monde inconnu. ■

DVD/Blu-Ray • De Mark Osborne • Avec les voix de Jeff Bridges, Marion Cotillard, André Dussollier, Florence Foresti… • Paramount • Disponible

PROD DB/LPPTV/LITTLE PRINCESSE/ON ENTERTAINMENT/ORANGE STUDIOS/M6 FILMS

Michel Simon, un Monsieur Hire tout en nuances.



EN 1946, JULIEN DUVIVIER ADAPTE UN ROMAN DE SIMENON ET DRESSE UN PORTRAIT CRUEL DE LA FRANCE D'APRÈS-GUERRE. UNE ŒUVRE ADMIRABLEMENT RESTAURÉE.

3 RAISONS DE (RE)VOIR... *PANIQUE*

DUVIVIER, LE MÉLANCOLIQUE

LE FOND DE L'ÊTRE EST TRISTE chez Julien Duvivier (1896-1967). Une noirceur maladive contamine une bonne partie d'une œuvre qui débute au temps du muet, se termine à la fin des années soixante et compte aussi bien *Pépé le Moko*, *La belle équipe* que *Le petit monde de Don Camillo*. 1946, l'année de *Panique,* marque une forme d'apogée artistique. À l'instar de René Clair et de Jean Renoir, Duvivier a vécu l'Occupation de loin, à Hollywood. À son retour, le cinéaste n'est pas vraiment en odeur de sainteté. Il s'installe aux studios de la Victorine, à Nice, et adapte très librement *Les fiançailles de Mr Hire,* de Georges Simenon, un drame dans lequel un homme solitaire tombe amoureux de sa voisine qu'il épie, avant de devenir la proie d'une populace agressive. Ambiance.

HIRE, LE DAMNÉ

DUVIVIER ET SON SCÉNARISTE, Charles Spaak, gardent le cadre du roman, un petit quartier de la banlieue parisienne, et les grandes lignes de l'intrigue : la découverte du corps d'une femme brutalement assassinée. Comme chez Simenon, ce n'est pas tant l'enquête qui les intéresse que «l'atmosphère sociale» qui s'en dégage. Le Monsieur Hire de *Panique,* campé par un Michel Simon tout en nuances, est un être opaque à la fois hautain et romantique, cinglant et naïf, manipulateur et sensible. Face à ce misanthrope, les «petites gens» ne peuvent que s'acharner. Duvivier sculpte son image à l'aide d'un noir et blanc expressionniste, s'amuse à dresser une galerie de personnages tous plus veules les uns que les autres. Mais le film sera un échec.

LECONTE, LE PASSIONNÉ

EN 1989, Patrice Leconte, qui explique en bonus sa passion pour *Panique*, adapte à son tour le roman de Simenon : *Monsieur Hire,* interprété par Michel Blanc, dans un sublime contre-emploi. Leconte, plus proche de Simenon, joue sur l'ambiguïté malsaine du personnage. Car les libertés prises par Duvivier et Spaak par rapport au matériau original sont nombreuses (décryptées en bonus par Éric Libiot, directeur de la rédaction de *Studio Ciné Live,* et Guillemette Odicino de *Télérama*). L'une des plus belles idées étant d'avoir imaginé l'arrivée d'une fête foraine dans le quartier. La gaîté fabriquée qu'elle renvoie ajoute un surcroît de mélancolie. *Panique* : un film essentiel. ■

DVD/Blu-ray • De Julien Duvivier • Avec Michel Simon, Viviane Romance... • TF1 video • Dispo



EDWARD AUX MAINS D'ARGENT

LE FILM QUI DÉCOUPE LE CŒUR EN DEUX

EDWARD ET SES CISEAUX ONT 25 ANS. Du coup, le film s'est fait relooker le portrait en Blu-ray (édition définitive, nous promet-on !). 1990, Tim Burton a les cheveux déjà hirsutes et les idées joyeusement noires. *Beetlejuice, Batman,* et maintenant *Edward*. Johnny Depp, visage blanc scarifié, des lames à la place des mains, met, pour la première fois, les pieds dans la petite boutique des horreurs de cet ancien animateur chez Disney. C'est le début d'une longue passion cinéphile (huit films ensemble à ce jour). Pour celles et ceux qui ont manqué le début, *Edward*… raconte l'histoire d'un «monstre» qui crée la beauté autour de lui. Il taille les haies et les cheveux des desperate housewives du quartier, et fait chavirer le cœur d'une belle princesse (Winona Ryder). À l'époque Deep-Ryder, c'est la love story des deux côtés du miroir. Magique ! ■

DVD/Blu-ray • De Tim Burton • 20th Century Fox • Disponible

VICTORIA LE FILM QUI NE S'ARRÊTE JAMAIS

2 H 14. UN SEUL PLAN. Au cinéma, on appelle cela, au choix, une idée à la con ou un tour de force. Dans la grande histoire, il y a *La corde,* d'Alfred Hitchcock, *L'arche russe,* d'Alexandre Sokourov, ou, plus proche de nous, *Birdman,* d'Iñarritu. Il faut ajouter *Victoria,* de l'Allemand Sebastian Schipper, 47 ans. Ce polar démarre à 5 h 42 dans une boîte de nuit berlinoise. Une jeune Espagnole, fraîchement débarquée dans la capitale allemande, décide de suivre une bande de fêtards. Erreur. Dans les commentaires en bonus, le réalisateur explique, seconde par seconde, sa méthode de tournage hallucinante. Il a réalisé trois prises différentes à une semaine d'intervalle. Ses plans séquences ont été tournés dans une véritable continuité (il n'y a pas de fausses coupes, comme pour *La corde* ou *Birdman*). L'édition contient également un CD cinq titres de la bande originale électro énervée de Nils Frahm. ■



DVD/Blu-ray • M6 Vidéo • Disponible

RUE DES ARCHIVES/COLLECTION CSF - MONKEYBOY

LE FILM QUI ENLACE LES CORPS

LOVE



Du cul, du cul, mais aussi un acteur, deux actrices, donc des possibilités. Sans oublier des mots et des maux. Car la chair est souvent triste, hélas. Ce qui n'empêche pas la beauté et la 3D. Ici, ces ébats ont fait débat. Commentaires salés de Gaspar Noé en bonus. ■

DVD/Blu-ray • Wild Side • Disponible

LE FILM QUI DÉCLASSE

UNE SECONDE MÈRE



Au Brésil, une employée de maison voit sa fille débarquer chez ses patrons. Le clash social est inévitable. Porté par une actrice formidable, ce drame intime a conquis les festivals, mais pas le grand public (161 000 entrées tout de même). Il n'est pas trop tard. ■

DVD • Memento • Disponible

LE FILM QUI DONNE DES COUPS

LA RAGE AU VENTRE



Au rayon des films de boxe, il y a les poids lourds *(Raging Bull),* les poids plumes (on ne dénoncera personne) et les poids moyens comme celui-ci. Ce Rocky 3.0 fait bien le job. Cette *Rage au ventre* est signée Fuqua. Ah, ah, ah !!!! ■

DVD/Blu-ray • M6 video • Disponible



L'auteur de *Folies de femmes* et des *Rapaces* voulait vivre une vie à la hauteur de ses rêves. Il y parvint en se conformant au personnage qu'il s'était forgé. Et si cet artiste génial était la plus belle création que le cinéma ait inspiré ?

✖ PAR OLIVIER RAJCHMAN

ERICH VON STROHEIM

LE GRAND ILLUSIONNISTE

Tout était probablement dû à la cavalerie. Et à son désir inassouvi d'y entrer. Par la suite, à Hollywood ou à Paris, Erich von Stroheim exhibait volontiers aux journalistes venus l'interroger deux photographies. La première le représentait, à 18 ans, portant un sabre et un manteau de cavalier. La seconde le voyait revêtu de l'uniforme des capitaines de dragons. L'une et l'autre étaient censées prouver son appartenance passée à ce corps d'élite de l'armée des Habsbourg. Mais elles ne démontraient rien. Sinon que l'artiste s'était fait confectionner, à ses frais, un manteau pour le cliché le plus ancien, et qu'il affichait un âge trop avancé pour rendre crédible sa photo d'officier.
Pendant le court temps qu'il servit l'armée, Erich von Stroheim fut en réalité engagé dans le train des équipages. Une unité que le mépris de la caste aristocratique autrichienne réservait aux Juifs. Parmi eux, en cette fin d'année 1906, le caporal Erich Oswald Stroheim. Est-ce à ce moment-là que le militaire «déchu» décide d'adopter une nouvelle identité ? La vérité fut découverte, après sa mort, par l'historien Denis Marion : «Stroheim, écrira-t-il, disait tantôt blanc, tantôt vert, tantôt rouge. Cela changeait continuellement. Je me suis dit qu'il y avait quelque chose d'anormal. Et qu'il fallait chercher.» Ce qu'il exhume est un puzzle digne de *Citizen Kane,* auquel manquent un certain nombre de pièces. Ni cavalier, ni noble, ni catholique, la future incarnation du junker allemand, né en 1885 à Vienne, est le fils d'un chapelier israélite nommé Benno Stroheim et de Johanna Bondy. Comment grandit-il dans la ville des valses de Strauss, de l'Art nouveau, de la psychanalyse… et du maire antisémite Karl Lueger ? Nous n'en savons rien.
Sinon qu'il se retrouve, en 1903, médiocre étudiant en école de commerce à Graz, avant de rejoindre la boutique paternelle. Nulle poésie ni folie dans cet état des lieux, même si l'on se rapproche doucement de Kafka. La métamorphose s'opère après qu'Erich déserte une armée où il est indésirable et assiste à la faillite de la chapellerie familiale. En rupture avec sa communauté, ce velléitaire quitte l'Autriche et débarque, en novembre 1909, à New York, avec sa nouvelle particule. S'ensuivent cinq années de petits boulots. L'immigrant se marie une première fois et prend le train pour Hollywood. Sitôt arrivé, il perçoit dans l'industrie cinématographique l'instrument qui lui permettra de transformer ses humiliations en créativité. D'abord simple cascadeur, puis s'inventant un glorieux passé de lieutenant de cavalerie, Stroheim devient conseiller militaire pour des productions qui l'emploient aussi comme figurant. La révélation vient, en 1915, sur le plateau d'*Intolérance*, où il est assistant.

LA FOLIE DES GRANDEURS

Fasciné par le travail de Griffith, Erich se rêve metteur en scène, avec le même sens du grandiose et du détail que son modèle. En attendant, il fait l'acteur, enchaînant, alors que la guerre fait rage en Europe, les rôles d'officiers prussiens aux penchants sadiques. Dans *Heart of Humanity,* on le voit, violeur perturbé par les cris d'un bébé, jeter l'enfant par la fenêtre. C'est l'époque où Universal le rebaptise «l'homme que vous aimerez haïr». C'est aussi le temps où, remarié à Mae Jones puis à Valérie Germonprez, il devient père. Von Stroheim interpelle un jour, d'autorité, le patron du studio, Carl Laemmle. Et le convainc de mettre en scène un film dans lequel il incarnerait un militaire sans scrupules. Son double, en somme, au sein d'un trio amoureux ex-

PROD DB

1885
→ Naissance, à Vienne, d'Erich Oswald Stroheim, fils d'un couple de petits commerçants, juifs pratiquants.

1909
→ Déserteur de l'armée, s'excluant de sa communauté, il débarque aux États-Unis sous le nom d'Erich von Stroheim.

1919
→ Acteur, il obtient du patron d'Universal, Carl Laemmle, de devenir cinéaste. *Maris aveugles* est un succès.

1936
→ Désavoué comme metteur en scène, Stroheim s'installe en France. Il tourne, en tant qu'acteur, *La grande illusion*.


1937 *La grande illusion*

PROD DB/UNIVERSAL FILM MANUFACTURING COMPANY/UNIVERSAL/MGM/JAMES CRUZE PRODUCTIONS/R.A.C.

ploitant, entre passion et turpitudes, les ressorts de sa production à venir. Tourné en 1919, *Maris aveugles* est un succès qui l'encourage à théoriser. «Le grand public, écrit-il, n'est pas le pauvre d'esprit qu'imaginent les producteurs. Il veut qu'on lui montre une vie aussi vraie que celle vécue par les hommes : âpre, désespérée, fatale. J'ai l'intention de tailler mes films dans l'étoffe rugueuse des conflits humains.» Ainsi s'élaborent ses chefs-d'œuvre des années vingt. Mêlant excès et vérité, humour et cruauté, poésie et luxure. Ce sont, dans *Queen Kelly,* les gros plans de Gloria Swanson éclairés de bougies et la scène où elle perd, devant le prince, sa petite culotte, avant de se retrouver cravachée par une souveraine nue sous sa fourrure. C'est, dans *La symphonie nuptiale,* la figure grimaçante de la domestique s'opposant à la scène d'amour sous une pluie de fleurs de pommiers. Et les exigences folles d'un cinéaste annonçant le Visconti du *Guépard,* lorsqu'il réclame de remplir les commodes de ses décors d'un linge fin qu'on ne verra jamais. Les lubies, aussi, d'un metteur en scène despote qui fait tourner pendant trente-sept jours ses acteurs et techniciens, par 50 °C, dans la fournaise de la vallée de la Mort pour la scène finale des *Rapaces*.
Là, Stroheim le Viennois se hisse au niveau d'un Zola américain. Naturaliste, mais transplantant la plupart de ses actions dans des principautés fantasmagoriques, il ne cesse de parler de son pays d'adoption dont il fustige, entre libéralisme triomphant et puritanisme hypocrite, les contradictions. Une telle liberté détachée des contingences matérielles se paie. Dès 1921 et son *Folies de*

«J'AI L'INTENTION DE TAILLER MES FILMS DANS L'ÉTOFFE RUGUEUSE DES


1919 *Maris aveugles*


1922 *Folies de femmes*


1925 *La veuve joyeuse*


1929 *Gabbo le ventriloque*

1957

→ Malade, Erich von Stroheim meurt à l'âge de 71 ans dans sa propriété de Maurepas, veillé par sa dernière épouse Denise Vernac.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

1919 *Maris aveugles* (+réal.) **1922** *Folies de femmes* (+réal.) **1925** *Les rapaces* (réal.), *La veuve joyeuse* (réal.) **1928** *La symphonie nuptiale* (+réal.), *La Reine Kelly* (réal.) **1929** *Gabbo le ventriloque* (Cruze) **1937** *Alibi* (Renoir) **1938** *Les disparus de Saint-Agil* (Christian-Jaque) **1943** *Les cinq secrets du désert* (Wilder) **1945** *La cible vivante* (Mann) **1950** *Boulevard du crépuscule* (Wilder)

femmes, Stroheim, qui a obtenu de reconstituer un Monte-Carlo grandeur nature sur les hauteurs de Hollywood, doit en rabattre. Sous sa férule dictatoriale, le tournage, prévu pour durer un mois, s'étale sur un an. Jouant de l'effet publicitaire autour du film, Universal affiche chaque semaine, sur un immense panneau lumineux de Broadway, les sommes dépensées. Jusqu'à ce qu'Irving Thalberg, nommé directeur de production par Laemmle, sonne la fin de la récréation. Reprenant le monstre en main, il en charcute le montage, qui a duré six mois, ramenant le métrage de 8 h à 3 h 30, puis 1 h 40. Stroheim ne s'en remet pas. Il n'est pourtant pas au bout de ses peines. Passé en 1924 à la MGM, l'auteur désormais maudit assiste, impuissant, au massacre de sa nouvelle symphonie sur l'avidité et la déchéance, réduite de 9 h à 2 h 30. «C'était le film de ma vie, déplorera-t-il, et personne ne l'a vu. Ses pauvres restes, mutilés, furent projetés sous le titre des *Rapaces.*»

DEUX RÔLES POUR LA POSTÉRITÉ

La messe est dite, quatre ans plus tard, quand Gloria Swanson et Joe Kennedy lui retirent des mains le tournage de *Queen Kelly.* Trop exigeant, sourd aux demandes des studios qui n'attendaient de lui que d'exquises viennoiseries, Stroheim, dont le propos subversif et les outrances choquent, en outre, la censure balbutiante, se retrouve sur la touche. Il n'a pourtant pas renoncé à «montrer au cinéma la vraie vie, avec sa crasse, sa violence, sa sensualité et, au milieu de cette fange, la pureté». Mais l'Amérique ne lui en donne plus les moyens. Aussi répond-t-il, en 1936, à l'appel de la France. «Ici, dit-il, si vous avez écrit un bon livre, ou réalisé un grand film, on vous traite toujours comme un artiste. Personne ne vous oublie. À Hollywood, vous ne valez que ce que vaut votre dernier film. Et, s'il a plus de trois mois, vous n'existez plus.» Reste que Paris ne lui offre pas de mettre en scène mais de jouer. Le plus souvent, des seconds couteaux. D'espion, de couturier fou, d'illusionniste. «Mais même du plus petit rôle, il s'arrangeait pour tirer quelque chose, y mettre ce grain d'humanité qui était sa marque, témoigne son ultime compagne, l'actrice Denise Vernac. Par ailleurs, sa force de travail était épuisante. Quand il avait choisi d'être un personnage, il l'était totalement. Répétant ses scènes de colère à la maison.»

Ce sont pourtant deux personnages secrètement tendres et douloureux qui assurent sa postérité. D'abord le Rauffenstein de *La grande illusion.* Un officier supérieur, synthèse de ce qu'il aurait aimé être, et dont il est davantage le créateur que Renoir lui-même. Ensuite, le professeur des *Disparus de Saint-Agil*, qui montre un Stroheim dont Denise Vernac révèle qu'il était « sensible jusqu'au bout des doigts». C'est cet homme qui répond, en 1949, à l'invitation de Billy Wilder. Dans *Boulevard du crépuscule,* il revêt le costume de majordome d'une Gloria Swanson qui le congédia autrefois. Une ironie trop belle pour que Stroheim ne la goûte point. Mais sans illusions. Désormais plus pittoresque qu'inquiétant, retiré discrètement dans sa demeure francilienne de Maurepas et attendant, rongé par un cancer et l'ennui, une mort dont il n'est pas sûr qu'elle le divertisse moins que la vie, il rend les armes le 12 mai 1957. Laissant, devant son bureau une selle de cavalier en guise de fauteuil. Sa légende devenue réalité. Son cheval d'orgueil. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

Erich von Stroheim, mythe et réalité, par Fanny Lignon (PUF).
Ressortie, le 16 décembre, en DVD et Blu-ray restaurés des ***Disparus de Saint-Agil,*** de Christian-Jaque (1938), chez Pathé.


1950 Boulevard du crépuscule

PROD DB/GLORIA SWANSON PICTURES/B.N. FILMS/PARAMOUNT PICTURES

CONFLITS HUMAINS.» ERICH VON STROHEIM


1929 *La Reine Kelly*


1937 *Alibi*


1938 *Les disparus de Saint-Agil*


1943 *Les cinq secrets du désert*



BODY DOUB

LE

1985

Après *Scarface*, Brian De Palma imagine un thriller hitchcockien. Meurtre, sexe, perceuse et… Trivial Pursuit ! Retour sur un film culte qui sort pour la première fois en Blu-ray dans un coffret collector.

✖ **PAR** THOMAS BAUREZ

La partie de Trivial Pursuit suit normalement son cours. Les adversaires amassent les camemberts : bleus, jaunes, marrons, roses… Nous sommes à Hollywood. Autour de la table en ce soir du mois de novembre 1983 : Jamie Lee Curtis, Mélanie Griffith, Steven Bauer et Brian De Palma. La première, 25 ans, est la fille de Tony Curtis et de Janet Leigh, actrice connue pour sa rencontre avec Norman Bates dans *Psychose*. Jamie a été révélée dans *Halloween,* de John Carpenter, quelques années auparavant et accumule en ce moment les rôles de prostituées *(Love Letters, Un fauteuil pour deux…)* Sa voisine, d'un an plus âgée, n'a pas encore prouvé grand-chose. Sa mère Tippi Hedren a également subi le martyr hitchcockien *(Les oiseaux, Pas de printemps pour Marnie).* Mélanie a les cheveux blonds remontés en brosse et arbore un maquillage volontairement criard, bien dans le ton «punk» de l'époque. Steven Bauer est son mari. Ce play-boy d'origine cubaine a flambé dans *Scarface,* où il joue l'ami fidèle d'Al Pacino/Tony Montana.

À 43 ans, Brian De Palma est le doyen de l'assemblée. Son projet de tourner à nouveau avec John Travolta, trois ans après *Blow Out,* est en train de capoter faute de partenaires financiers. Il pense donc à un autre sujet. Mélanie Griffith raconte (*) : «Il n'y avait pas d'alcool, pas de drogue. Il y avait du café, de l'eau et le Trivial Pursuit. C'était super. Nous jouions jusqu'à trois heures du matin. Et puis, Brian a parlé de ce film…» Ce film, c'est *Body Double,* un thriller dans lequel un acteur minable est le témoin d'un meurtre à la perceuse électrique. Cette relecture moderne de *Fenêtre sur cour* promet d'être sulfureux et rend compte de l'explosion du cinéma X avec l'émergence du marché de la vidéo. Le héros va, en effet, croiser la route d'une star du porno, Holly Body, qui pourrait bien être impliquée dans l'assassinat.

Si le cinéaste évoque ce soir-là son scénario, c'est qu'il entend proposer le rôle d'Holly Body à Jamie Lee Curtis. Mais celle-ci décline poliment : «Marre de jouer les putes !» Une fois la boîte de jeu refermée, les dernières cigarettes écrasées dans le cendrier et Jamie rentrée dans ses pénates, Mélanie fait un peu la tronche : «Comment tu peux faire ça ? Tu m'appelles, tu veux rencontrer ma meilleure amie, et tu ne m'envisages même pas pour le rôle ?» «Tu veux essayer ?», lui répond De Palma. Alors que Steven Bauer manque de recracher son café sur la table, Brian De Palma se lève, sort de ses étagères une VHS et l'insère illico dans le magnétoscope. C'est l'un des nombreux films porté à bout de (wonder) bras par Annette Haven : *Fantastic Orgy, For the Love of Pleasure Lust Vegas Joyride* à moins que ce ne soit *Dracula Sucks*. Annette, qui a cessé sa carrière d'actrice de haut vol en 2003, fait partie du club très fermé des *Legends of Porn*. Si Griffith emporte le morceau, elle devra simuler l'orgasme à l'écran aussi bien que son modèle. Elle embarque donc le script signé De Palma et Robert J. Avrech, consciente que, si l'effeuillage fera partie du job, il y aura forcément des choses moins physiques à jouer. Ce soir-là, *Body Double* vient de prendre corps.

«LE SUJET ÉTAIT GLAUQUE MAIS TOUT LE MONDE SE MARRAIT SUR LE TOURNAGE.»
SUSAN DWORKIN

DES SEINS SOUS LA DOUCHE

L'idée du film est née quelques années plus tôt dans une salle de bain. Sur le tournage de *Pulsion* (1980), Brian De Palma met en boîte des gros plans d'une jolie poitrine sur laquelle ruisselle l'eau chaude de la douche. Pour cette séquence, l'actrice Angie Dickinson a seulement prêté son visage, le corps appartenant à une doublure (body double en anglais). Le cinéaste imagine pour plus tard une intrigue dans laquelle le témoin

RUE DES ARCHIVES/BCA

d'un meurtre serait dupé par son propre regard. Et si le corps mutilé sous ses yeux appartenait en réalité à une doublure, placée là pour le berner ? Il lui faudra attendre deux longs métrages – *Blow Out* et *Scarface* – avant qu'il ne mette son plan machiavélique à exécution.
D'abord située à New York où vit la plupart du temps De Palma, l'intrigue de *Body Double* est finalement transposée sur les collines de Los Angeles, là où tout n'est que faux-semblants, chausse-



trappes et miroir aux alouettes. Le film devient dès lors une subtile mise en abîme du monde de l'entertainment, où les illusions sont aussi solides que la carrière d'un acteur débutant. Ce thriller, Brian De Palma ne voulait pas forcément le réaliser, avant que la Columbia n'en fasse une condition sine qua non : «Dans ce film, la star, c'est le réalisateur, pas les interprètes !», annonce un peu partout le studio qui capitalise sur le succès de *Scarface*. Le cinéaste est fatigué des attaques incessantes des mouvements féministes qui ne se sont toujours pas remis de son *Pulsion,* jugé dégradant pour l'image de la femme, et de la critique qui ricane de ses hommages appuyés à Alfred Hitchcock.

«UN ÊTRE DÉLICIEUX AVEC LES FEMMES !»

La journaliste et écrivain Suzan Dworkin, contactée par *Studio Ciné Live*, était présente sur le tournage de *Body Double*. Elle se souvient de sa première rencontre avec Brian De Palma. «C'était dans un restaurant du Farmer's Market à Los Angeles. Mon éditrice voulait que je couvre le tournage de ce réalisateur controversé. Je devais d'abord appréhender le bonhomme. Il buvait un café en m'attendant. Il n'a pas beaucoup ouvert la bouche. Brian est le genre de type qui dit et filme ce qu'il pense. Il n'intellectualise rien. La seule chose qui l'intéresse, c'est que les images qu'il fabrique excitent l'imagination du spectateur. Je savais que de le suivre au travail serait fascinant. Quant à sa pseudo misogynie, mon éditrice allait être déçue, je n'ai jamais côtoyé un homme aussi délicieux avec les femmes !»
Depuis la fameuse partie de Trivial Pursuit, Mélanie Griffith, que De Palma compare désormais à Marylin Monroe, est totalement devenue Holly Body. L'actrice n'a pas froid aux yeux et danse à l'écran comme une déesse. Maman Hedren, à jamais traumatisée par le tournage des *Oiseaux,* avait prévenu sa fille de faire attention aux cinéastes, surtout s'ils sont géniaux. Mais cela, Mélanie le sait mieux que personne. «Hitchcock était très bizarre, raconte-t-elle à la sortie du film à nos confrères de *L'écran fantastique*. Il était obsédé par ma mère. Un jour, il m'a offert un cadeau : un cercueil avec à l'intérieur une poupée qui la représentait.» Quant à Brian De Palma, elle l'assure : «Sa réputation est injuste, il respecte les femmes !»
Le tournage de *Body Double* est d'ailleurs une partie de plaisir. «La seule chose qui pouvait nous ralentir est la présence de deux ou trois nuages dans le ciel de Los Angeles qui perturbaient la lumière, raconte Susan Dworkin. C'est la seconde fois que je couvrais un tournage après celui de *Tootsie,* de Syndey Pollack, qui était très tendu. Là, le sujet était glauque mais tout le monde se marrait !»



UNE SPIRALE INFERNALE

Malheureusement, certains spectateurs aussi. *Body Double* sort en octobre 1984 aux États-Unis. Il est éreinté par la critique. Le public pouffe de rire lorsque le héros, incarné par le falot Craig Wasson, emballe la sculpturale Deborah Shelton. Il faudra attendre cinq mois et son exploitation en France, où il est d'abord présenté en clôture du Festival du film fantastique d'Avoriaz, pour voir le travail du cinéaste célébré à sa juste valeur. Ce film purement mental, qui marque pour De Palma son émancipation définitive de l'univers d'Hitchcock, sidère par sa force expressive. Tout, des corps aux décors, forme une spirale infernale, la réalité bute en permanence devant des écrans (fenêtres, stores vénitiens, lentilles grossissantes, téléviseurs…) et les fantasmes du héros semblent l'avaler. Bret Easton Ellis s'en sou-

CARLOTTA




Brian De Palma et Mélanie Griffith, qui interprète la star de porno, Holly Body.



RUE DES ARCHIVES/BCA - PROD DB/COLUMBIA PICT - CARLOTTA



viendra pour son roman violent et culte *American Psycho*. Patrick Bateman, son héros, se targue d'avoir loué le film trente-sept fois au vidéo club et de se repasser en boucle la scène «où la fille se fait transpercer par la perceuse électrique». La villa en forme de champignon où se déroule une partie de l'intrigue est devenue un passage obligé pour les cinéphiles du monde entier en visite à L.A. Seul ombre au tableau, les créateurs du Trivial Pursuit n'ont toujours pas intégré de question autour de *Body Double* dans leur jeu. Ce serait pourtant la moindre des choses. ■

(*) Témoignages issus du livre de Susan Dworkin, *Double de Palma : récit du tournage de Body Double*, inclus dans le coffret DVD-Blu-ray du film (Carlotta).

BODY DOUBLE De Brian De Palma • Avec Craig Wasson, Deborah Shelton, Melanie Griffith… • Coffret Blu-ray/DVD Livre chez Carlotta • Dispo

1985

CETTE ANNÉE-LÀ…

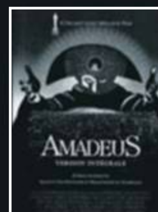


23 JANVIER
Sortie de *Je vous salue, Marie*, de Jean-Luc Godard. Cette vision très libre de la Nativité fait scandale dans les rangs catholiques.



2 MARS
Les ripoux obtient deux César : Meilleur film et meilleur réalisateur pour Claude Zidi.

25 MARS
Le film *Amadeus*, de Milos Forman obtient huit Oscars.





20 MAI
Palme d'or pour *Papa est en voyage d'affaires*, d'Emir Kusturica.

6 SEPTEMBRE
Lion d'or à Venise pour *Sans toit ni loi*, d'Agnès Varda.





2 OCTOBRE
L'acteur Rock Hudson meurt du sida à 59 ans.



10 OCTOBRE
Mort du réalisateur et acteur Orson Welles à 70 ans et de l'acteur Yul Brynner à 65 ans.





YOANN JARTON/LES FILMS DES TOURNELLES

Chaque mois, une image du second film de Rachid Djaïdani, commentée par l'un de ses protagonistes. Ce mois-ci, son actrice principale, Louise Grinberg.

✖ PROPOS RECUEILLIS PAR THIERRY CHEZE

TOUR DE FRANCE met en scène un singulier voyage à travers notre pays, réunissant un rappeur parisien et un ancien maçon (Sadek et Gérard Depardieu), rejoints au fil des étapes par une jeune femme travaillant à la protection des océans. Un rôle tenu par Louise Grinberg, révélée par *17 filles*, qui nous a raconté cette expérience.

«Je suis arrivée sur ce film au dernier moment. On m'a appelée pour des essais fin juillet. Deux heures plus tard, je rencontrais Rachid. Et le lendemain, il me proposait de faire partie de ce qu'il décrivait comme un voyage. Je n'ai découvert le scénario qu'une fois engagée. Mais devant l'évidence de notre rencontre, je lui faisais une confiance aveugle. À la lecture, je me suis laissée embarquer par son écriture poétique et par le rôle qu'il m'offrait : une sorte de "mère" protectrice qui, par sa douceur et son énergie, apaise les esprits de ces deux gaillards partis faire ce drôle de tour de France. Dix jours après, j'étais sur le plateau. Et j'ai été magnifiquement accueillie. Par Rachid et son amour des gens qu'il a réunis. Par Sadek, un partenaire sans cesse surprenant. Et puis, par Gérard. J'étais forcément intimidée de me retrouver face à celui que je considère comme le plus grand acteur français. Mais sa générosité a fait de ce rêve une réalité inouïe. Je n'ai jamais eu la sensation d'être sur un plateau de cinéma grâce à ses trois personnes, qui ne connaissent pas la demi-mesure. J'ai vécu un incroyable voyage. Rock. Très rock.» ■

À suivre… Prochain épisode : Rachid Djaïdani par Gérard Depardieu



L'IMAGE FÉTICHE DE... JACO VAN DORMAEL

Tout le monde a des souvenirs de cinéma, mais les professionnels de la profession sans doute davantage. Chaque mois, *Studio Ciné Live* vous en présente un. Aujourd'hui, une photo commentée par Jaco Van Dormael d'un moment unique du tournage de son dernier film en date, *Le tout nouveau testament.*

«Quelques jours avant le tournage principal du *Tout nouveau testament,* nous sommes partis en Islande avec Didier De Neck, le comédien qui joue Jean-Claude dans le film, une équipe technique de trois personnes – l'ami Christophe (Beaucarne), l'ami Renaud (Alcalde), ma fille Juliette – et un canoë sur le toit de la voiture. Nous roulions sans avoir fait de repérages auparavant, en cherchant des paysages sur lesquels s'intégreraient en post-production les nuées d'étourneaux. Lorsque nous trouvions un paysage, nous attendions la bonne lumière. Sans hâte. C'était un peu tourner des plans comme un musicien joue du piano, ou comme un groupe de quatre guitaristes font du rock dans un garage. Probablement avec le même sentiment de légèreté qu'a éprouvé Chostakovitch lorsque, interdit de représentation et d'orchestre symphonique, il a composé pour un quatuor à cordes. À refaire.» ■

LE TOUT NOUVEAU TESTAMENT De Jaco van Dormael • En DVD et Blu-ray le 13 janvier

PHOTO PERSONNELLE

OCS
100% cinéma séries
présente



19e FESTIVAL INTERNATIONAL L'ALPE D'HUEZ DU FILM DE COMÉDIE EN ISÈRE

13-17 JANV 2016

ENTRÉE LIBRE
DANS LA LIMITE
DES PLACES
DISPONIBLES